



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

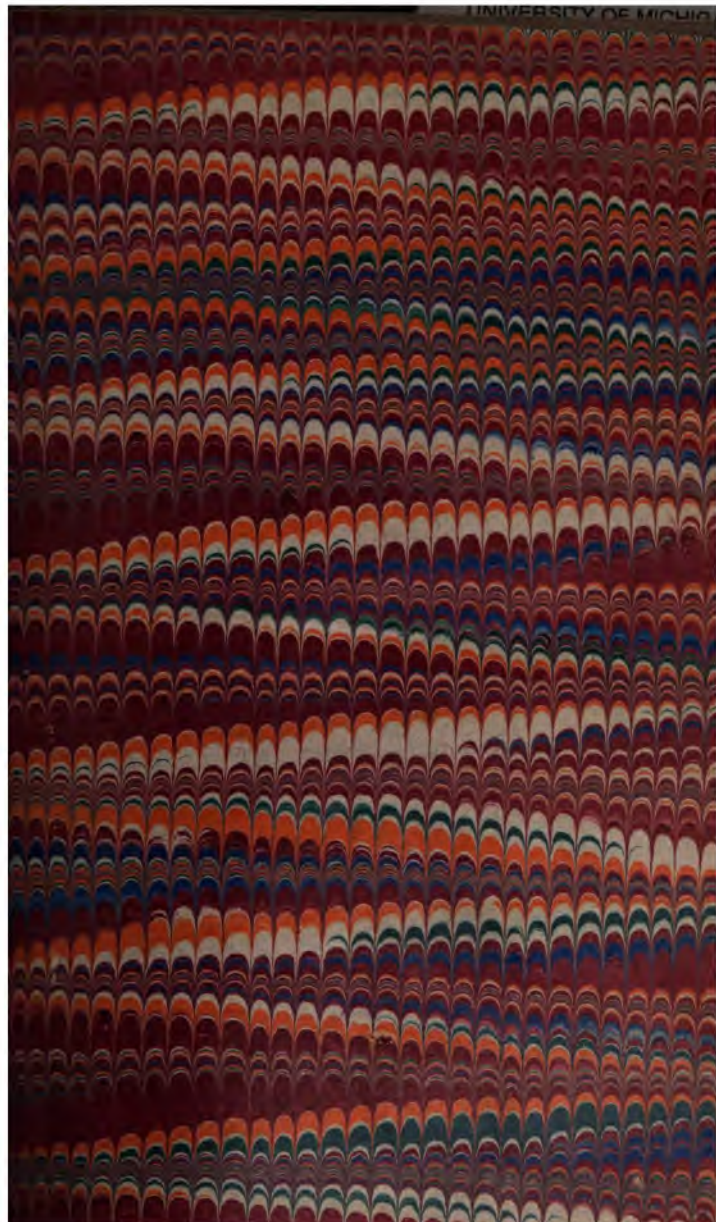
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

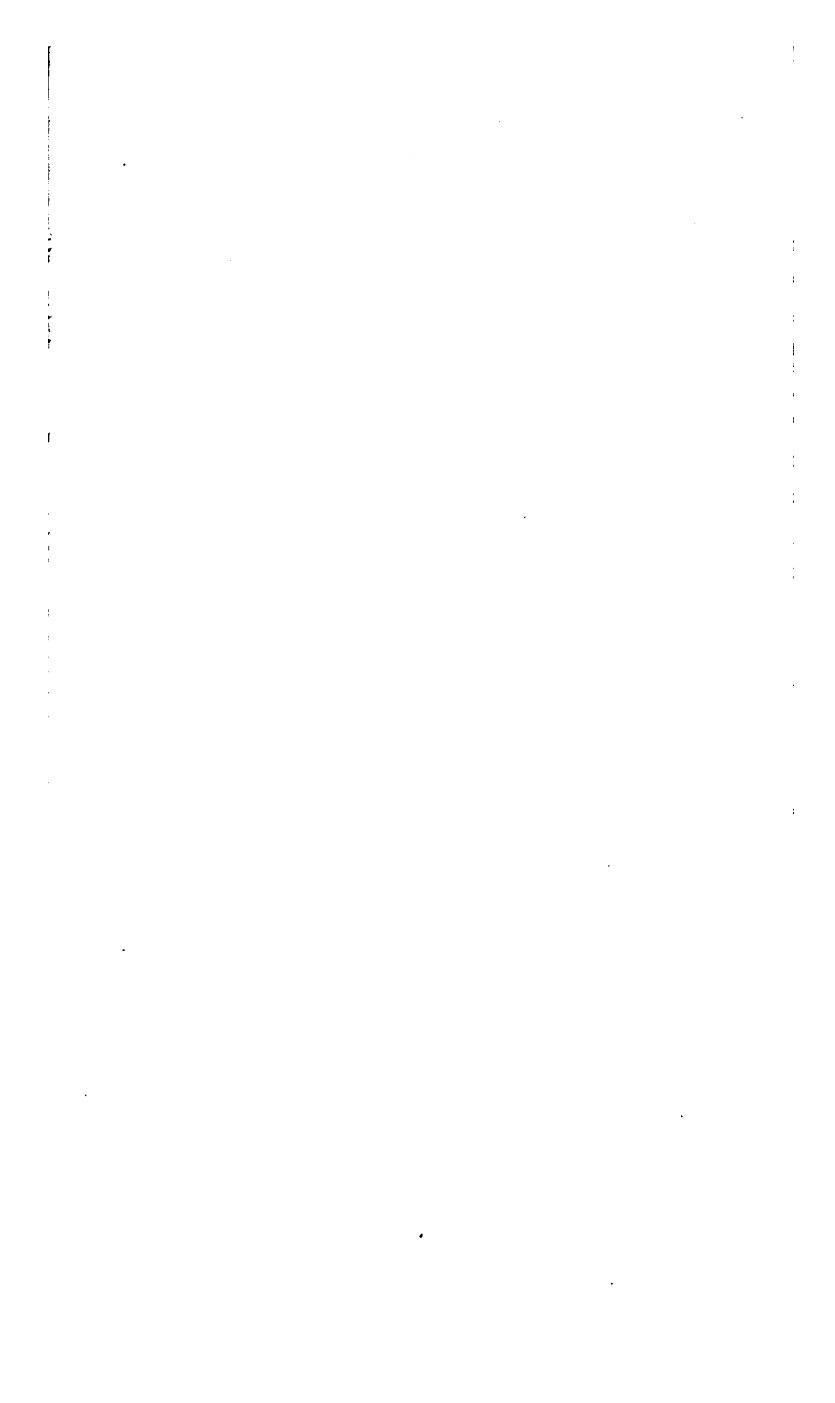
## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>









GN  
23  
.C492



# **HISTOIRE**

**NATURELLE ET PHILOSOPHIQUE**

**DE L'HOMME.**





**HISTOIRE**  
**NATURELLE ET PHILOSOPHIQUE**  
**DE L'HOMME.**

**PAR M. CHATEL,**

**Officier de cavalerie ; auteur de LA FAMILLE  
SOLITAIRE.**

~~~~~  
**TOME SECOND.**  
~~~~~

**DE L'IMPRIMERIE DE RICHOMME**

**A PARIS,**

**Chez DUCHESNE, Libraire, rue Serpente,  
N<sup>o</sup>. 12.**

---

**1816.**

20

# HISTOIRE

## NATURELLE ET PHILOSOPHIQUE

### DE L'HOMME.

---

#### CHAPITRE VI.

*De l'Homme , considéré dans un état  
de dépravation.*

LES ombres de la nuit approchent quand le soleil s'éloigne et touche aux bords de l'occident ; ainsi l'ignorance enveloppe les nations de ses ténèbres , lorsqu'elles s'inclinent vers la vieillesse. L'homme s'élève ou s'abaisse , s'éclaire ou s'abrutit , selon la nature de ses institutions ; comme le métal auquel le marteau donne toutes sortes de formes , il obéit à l'action de tous les objets qui entrent en rapport avec lui ; tel qu'un corps léger qui suit le cours des eaux dans lesquelles il baigne , l'homme suit le cours des choses naturelles et morales. Chaque gouvernement a son









GN  
23  
.C492





# **HISTOIRE**

**NATURELLE ET PHILOSOPHIQUE**

**DE L'HOMME,**

complication qui exige du travail pour l'étudier , des vertus pour la mettre à exécution , de la vigueur pour la soutenir. D'ailleurs la mollesse des Asiatiques , à l'exception des Tartares et des Arabes , les rend incapables de supporter les fatigues de la guerre et d'affronter ses dangers ; aussi ils sont continuellement exposés à l'invasion de peuples robustes qui les subjuguent.

L'état de dépravation est aux peuples ce qu'une vieillesse prématurée est aux individus : ils s'affaiblissent avant d'avoir joui des forces de l'âge viril. Un peuple jaloux de ses droits peut être esclave pendant quelques temps ; si ses institutions lui restent , il recouvre sa liberté par la mort du tyran ; mais il n'y a point de remède quand l'avilissement d'une nation dépend de causes physiques , parce qu'on ne peut changer la nature. L'industrie serait morte dans la plus grande partie de l'Asie , si les Juifs et les Européens ne l'y eussent ranimée , et il s'en faut beaucoup qu'elle soit ce qu'elle pourrait y être. Cependant le luxe qu'elle entretient est immense ;

celui des despotes et des seigneurs asiatiques ne peut être plus fastueux. C'est dans leurs palais que sont accumulées les richesses de tous les malheureux qu'ils dépouillent, mais leur magnificence est sans art, sans ordre, sans goût : au travers des diamans, des vases d'or, des cachemires, perce la barbarie d'usages absurdes et de mœurs grossières ; c'est une profusion ruineuse, qui ne devient pas même profitable aux commerçans du pays, parce qu'ils ne sont pas sûrs de conserver leurs fortunes. C'est le comble de la folie que de rapporter ainsi tout à un seul, et de compromettre la sûreté et le bonheur de tous les autres pour satisfaire ses penchans et ses caprices ; mais c'est le propre du despotisme d'agir en tout contre la raison et l'humanité. Renfermer les femmes, mutiler des hommes pour les garder, soumettre les provinces à la cupidité des magistrats pour les dépouiller à leur tour, faire étrangler un sujet sans aucune forme légale ; voici ses modes d'administration. Sous un tel gouvernement la vertu est un

crime, la bassesse est une vertu ; pour être loyal sujet il faut avoir tous les vices d'un esclave, il faut se prosterner devant un tyran gorgé de sang. C'en'est point l'amour qui vole sur ses pas, mais la terreur ; sa présence est le précurseur de la destruction, ses serviteurs même ne le regardent qu'en tremblant. Il ne s'aperçoit pas qu'il ne règne que dans des déserts, et que la multitude qui l'environne n'est composée que de corps sans ames, de cadavres ambulans : c'est un vil troupeau qu'on tond, qu'on maltraite, qu'on foule aux pieds impunément. Qui peut mieux nous donner une idée de la misère humaine, que cet état d'ignominie, cet oubli de soi-même où sont la plupart des Orientaux ? les Chinois, les Tartares, les Arabes, paraissent avoir un sort moins affreux que les autres. Chez les premiers, on apprécie le mérite, on le récompense, on encourage l'agriculture et les sciences ; l'industrie nationale est proportionnée à la population ; le genre de vie et les mœurs des Tartares modifient singulièrement la domination

d'un seul ; quant aux Arabes vagabonds, ils jouissent d'une sorte de liberté.

Il règne une grande uniformité parmi tous les peuples soumis au despotisme ; tous ont à-peu-près les mêmes usages , le même caractère ; ils ne diffèrent que par les habitudes et les mœurs , et encore elles ont du rapport entre elles. Un bon gouvernement suppose de grands progrès vers la civilisation ; les peuples qui ont toujours eu des tyrans pour maîtres n'ont jamais été bien civilisés ; s'ils ont perfectionné quelques branches d'industrie , ils ont laissé les autres dans l'enfance : pour les beaux-arts, ils n'en ont jamais eu une véritable idée.

Ce ne sont point les talens des Asiatiques qui ont donné à quelques-unes de leurs marchandises une supériorité marquée sur celles d'Europe , mais la qualité des matières premières. Ce qu'il y a de remarquable , c'est qu'ils n'ont perfectionné aucunes de leurs inventions : comme leur industrie manque d'encouragement , elle s'arrête dès ses premiers pas. Les peuples soumis au despotisme maintenant, les Asiatiques

particulièrement , ont été plus précoces que tous les autres peuples du monde pour les découvertes de première nécessité ; mais , semblables à ces végétaux qui croissent promptement pour rester ensuite stationnaires , ils sont , sous ce rapport , ce qu'ils étaient il y a cinq mille ans , peut-être même ont-ils rétrogradé. La barbarie de l'Europe a été longue , c'est pour cela que sa civilisation est constante et parfaite. C'est moins par la connaissance des maux qu'elles occasionnent , que par l'inertie qui leur est naturelle , que les Asiatiques sont ennemis des innovations ; ils ont un respect profond pour tout ce qui est antique , et les abus les plus révoltans portent à leurs yeux le cachet de la sagesse. Cette erreur est assez générale , même chez les peuples éclairés : tout ce qui se perd dans l'obscurité des temps se présente aux hommes sous un aspect auguste.

Si l'esclavage est le résultat de la faiblesse et de l'inertie des Asiatiques , il paraît tenir à d'autres causes chez les Africains et les Turcs. Ces peuples ne

manquent point de courage ; c'est la superstition et l'ignorance qui les enchaînent à leur triste sort ; ils souffrent le pouvoir absolu, parce qu'ils n'ont pas l'idée d'un meilleur état. Abrutis par une religion toute matérielle, leur esprit ne s'est jamais élevé jusqu'aux abstractions d'une législation sage et raisonnée ; quand bien même la philosophie européenne serait parvenue jusqu'à eux, il n'est pas sûr qu'ils en profitassent. Il est des peuples dont l'entendement n'est guère perfectible.

A l'exception de ceux situés sur les rivages de la Méditerranée, les peuples de l'Afrique ne sont jamais sortis de la barbarie : plutôt destinés à vivre sous l'inclémence d'un climat brûlant que sous l'empire d'institutions humaines, presque tous sont soumis à la nature ; leur figure, leur peau, leur physionomie en portent l'ineffaçable empreinte. Un auteur a attribué la difformité de leurs traits à la nécessité où ils sont de les contracter sans cesse à cause de la vive lumière qui les frappe ; mais il se présente une autre raison que la



physiologie confirme. Une excessive chaleur, sur-tout dans les pays sablonneux, agit comme irritant sur la figure, et particulièrement sur les parties les plus proéminentes; le sang y vient en plus grande abondance, et elles acquièrent un développement considérable.

Si les Abyssins et d'autres noirs n'ont pas la face aussi difforme que les habitans de la Nigritie, de la Guinée, c'est parce qu'ils ne sont pas soumis à une chaleur aussi forte et aussi brûlante. Le teint des nègres présente diverses nuances, selon leur proximité ou leur éloignement de l'équateur. Ce qui prouve que c'est au climat que l'on doit attribuer la couleur des noirs, c'est qu'elle ne parvient à son plus haut degré d'intensité que par des gradations insensibles, en commençant par les pays tempérés de l'Europe, et en finissant à la ligne. Les Hollandais et les Belges sont généralement plus blancs que les Bourguignons et les Champenois; les habitans du midi de la France sont déjà beaucoup plus bruns que ceux du nord; les Espagnols

le sont encore davantage, et sur-tout les Andalous. Les Barbaresques présentent encore une nuance plus forte et plus prononcée que les Espagnols. Enfin les peuples du Biledulgerid sont presque noirs. Le peu d'indigènes qu'il y ait au Zara sont noirs, et les habitans des bords du Niger le sont encore plus. On m'objectera que les nègres transplantés dans des climats tempérés, y conservent leur couleur : mais qui peut assigner la quantité de temps nécessaire pour ce changement ? Les races se mélangent rapidement, et un siècle ne peut suffire pour faire de bonnes observations sur ce sujet. On ne pourrait avoir des résultats certains, qu'en faisant des expériences de dix siècles de durée, ce qui, je crois, n'est pas possible.

Et quand bien même la couleur des nègres ne s'effacerait pas dans un climat tempéré après un espace de temps très - considérable, on ne pourrait en conclure qu'elle ne dépend point du climat ; sur les minéraux, sur les végétaux, sur les animaux même, il est des couleurs qui, une fois imprimées

par la nature, ne s'effacent plus. Ce n'est donc point à la race qu'on doit attribuer la couleur des noirs. La conformation de la face des nègres est une conséquence nécessaire de l'action que le soleil exerce sur elle. Nous venons de le voir, et le nez, chez eux, est d'autant plus épaté, que les pommettes sont plus saillantes : elles se sont approprié la nourriture que les vaisseaux lui avaient apportée. C'est une règle presque générale parmi les blancs : ceux qui ont la figure large ont le nez court : par la même raison, ils doivent avoir le front bas : ce que la figure gagne dans une dimension, elle le perd dans l'autre.

Cependant, quoique les nègres aient le nez épaté, ils n'ont pas toujours la figure large, parce que la grosseur de leurs lèvres rend leurs joues creuses. Les muscles des nègres sont peu volumineux : une chaleur excessive, par la transpiration qu'elle occasionne, en affaisse le tissu cellulaire et les dessèche ; aussi ils ont les jambes grêles. C'est pour cette raison que le

calcaneum, ou os du talon , paraît si proéminent chez eux : sa grosseur est en raison du petit volume des muscles qui terminent le bas de la jambe. Une observation qui confirme celle que je viens de faire sur le physique des nègres , c'est que les hommes du midi ont les traits plus prononcés que ceux du nord : une peau blanche, une figure fine , des organes peu développés accompagnent toujours les chevelures blondes , si communes dans le septentrion , au lieu qu'une face forte va rarement sans des cheveux noirs, frisés ou crépus.

Les cheveux noirs sont ordinairement durs et d'un grain très-fort , au lieu que les cheveux blonds sont très-fins et tombent sur le cou et les épaules quand ils sont longs.

J'ai vu , dans un ouvrage , qu'une chevelure blonde est souvent la marque de la faiblesse. Il faut admettre alors que les Suédois , les Danois , les Polonais , qui sont presque tous blonds , sont moins forts que les Espagnols et les Italiens , qui sont généralement

bruns , ce qui est démenti par l'expérience. Un froid excessif est débilitant ; mais lorsqu'il est contrebalancé par une nourriture abondante et par les exercices dont il inspire le goût , il rend le corps agile et robuste. Les habitans du nord ont toujours vaincu ceux du midi , et ont rarement été vaincus : d'ailleurs le courage ne repose pas toujours dans les forces , mais dans l'habitude d'en faire usage. Sous ce rapport , les hommes du septentrion sont supérieurs à ceux du midi , car une activité continue est indispensable à la satisfaction de leurs besoins. Les causes de la perfectibilité de l'homme ne consistent que dans la nécessité où il se trouve de travailler sans cesse. Si , comme la plupart des animaux , il pouvait se repaître et se reposer tout le temps qu'il n'est point pressé par la faim , il serait comme eux réduit à une sagacité limitée. Le développement de l'intelligence humaine est donc en raison de la multiplicité de ses travaux. Ainsi les peuples les plus actifs doivent être les plus intelligens : les pays froids et tempérés jus-

tifient cette observation. Les peuples des climats chauds qui ont joué un rôle dans l'histoire, et qui végètent maintenant sous le pouvoir absolu, auraient parcouru une carrière brillante, si leurs législateurs eussent connu ce qui leur convenait. Il n'est point de peuple qui, d'après sa position, ne puisse exceller dans une chose; il suffit de donner l'impulsion à l'aptitude qu'il a reçue de la nature. Sans l'absurde religion de Brama, qui met des barrières insurmontables entre les divers ordres de la société dans l'Inde, ce pays aurait pu porter son commerce, son agriculture et son industrie à un haut degré de perfection.

Avec un législateur comme Lycurgue, les Arabes auraient été un des plus grands peuples du monde, non parce qu'ils ont été conquérans, presque tous les peuples de la terre ont eu cet avantage, si toutefois c'en est un, mais parce qu'ils ont eu plus de lumières, d'industrie, de politesse que n'en comportait leur législation. C'est la superstition qui a toujours arrêté l'élan du

génie asiatique. Ce continent a eu des hommes supérieurs , mais ils ont donné trop d'importance aux idées religieuses; ils ont fait plutôt des peuples dévots que des peuples sages. On vante beaucoup la législation de Moïse à cause de sa longue durée ; mais elle a eu beaucoup de part à la ruine de la nation juive , en lui laissant des erreurs qui lui ont été funestes.

Je sais qu'il est des obstacles que ne peut vaincre le législateur le plus habile et le plus profond ; il serait très-difficile , par exemple , de rendre les Turcs aptes aux Beaux-arts , et les Chinois à la guerre.

On croit communément que ce sont les conquêtes qui font les grands peuples. S'il en était ainsi , les Romains auraient été supérieurs aux Grecs , car leur empire fut plus long et plus étendu que le leur ; mais c'est en Grèce que les sciences ont pris leur nom , et que la plupart des beaux-arts ont été perfectionnés. Rome lui dut ses lois ; si elle eut de grands poètes , des philosophes , des orateurs , ce fut la Grèce

qui les forma. Quelle contrée a vu fleurir un plus grand nombre d'hommes de génie ! Mais si les succès des armes font les grandes nations, les Tartares seront les premiers peuples du monde, car ce sont eux qui ont fondé le plus d'empires. La force ne fait pas le mérite, et un guerrier stupide qui détruit tout ne peut être supérieur à un artiste habile qui embellit tout.

Les peuples errans sont propres au métier des armes, parce qu'emportant tout avec eux, ils peuvent mettre sur pied toute leur population ; d'ailleurs ils ne craignent aucune invasion en cas de défaite, les armées ennemies ne pourraient rien trouver dans leur pays : leur but n'est point d'agrandir leur territoire, mais de s'établir dans les contrées conquises. Leur nombre, la force de leur corps, leur donnent de grands avantages dans les batailles ; mais comme ils ignorent l'art des évolutions et la tactique militaire, ils ne peuvent vaincre que des peuples amollis ; aussi les Tartares n'ont subjugué que les Grecs et les Asiatiques.



La vigueur du corps, parmi tous les peuples du monde, varie autant que la conformation de leurs traits. Sous ce rapport, les Européens sont encore supérieurs à tous les autres. La force d'un individu résulte de sa santé, de la bonne constitution de ses parens. La vigueur d'un peuple dépend de l'abondance, de la qualité des alimens dont il fait usage, des exercices auxquels il se livre, et sur-tout du genre de vie qu'il mène. Si quelques peuples, qui ne vivent que de lait et de fromage, sont robustes, c'est parce qu'ils ont des mœurs très-simples; c'est la sagesse de leur régime qui les rend sains et vigoureux, et non la frugalité à laquelle ils sont accoutumés.

L'usage de la chair est nécessaire aux habitans des grandes villes, parce que leurs passions, leur licence, les peines qu'ils se donnent pour parvenir à la fortune les minent et les affaiblissent. Une nourriture succulente répare les atteintes portées à leur santé. Que les hommes se contentent du pur nécessaire, et ne se livrent à aucun excès, le règne végétal suffira à leur subsistance.

Les animaux sont beaucoup plus soumis que l'homme aux influences du climat : ils ne vivent point , comme lui , sous l'empire d'institutions sociales ; mais les contrées habitées par les hommes les plus grands et les plus forts , ne sont pas celles où se voient les bêtes les plus terribles ; au contraire , les Indes , dont les peuples sont lâches et faibles , sont la patrie des animaux les plus forts et les plus redoutables ; les chaleurs brûlantes qui affaiblissent l'espèce humaine dans ces pays ne font qu'accroître leur vigueur et leur férocité. A cet égard , l'homme paraît avoir plus de rapport avec les végétaux : il est ordinairement d'une belle taille dans les lieux où ils acquièrent beaucoup de développement. Cette règle est encore plus applicable aux herbivores. Les bœufs sont petits sur les montagnes , d'une moyenne taille dans les plaines , et très-forts dans les vallées.

Il est impossible de savoir combien de temps il faut à un peuple pour changer les caractères physiques que son climat natal lui a imprimés , lorsqu'il

l'a quitté pour s'établir dans un autre. Il y a déjà quatre cents ans que les Turcs habitent la Grèce, et il n'existe encore aucune ressemblance entre eux et les naturels du pays. Ce n'est qu'après un grand nombre de siècles que le sol met son empreinte sur le physique de l'homme; il est vrai que les mœurs, le costume, le genre de vie, les habitudes d'une nation, peuvent lutter contre cette influence, mais à la longue le moral doit obéir au physique. A l'avenir les races humaines se confondront, et se mélangeront encore plus qu'elles ne le sont, parce que le commerce, les émigrations, les colonies européennes, les conquêtes, feront un amalgame de tous les peuples du monde. Quelques insulaires conserveront peut-être leurs formes primitives, si toutefois la politique n'a pas d'intérêt à les soumettre.

La division de l'espèce humaine, en quatre races, serait fondée si les formes du crâne et de la face pouvaient seules servir de base à une pareille classification; mais ces caractères ne suffisent pas : la taille, la couleur de la peau,

l'habitude du corps, en présentent d'autres; il serait même difficile d'en fixer le nombre. L'Amérique, par exemple, paraît posséder douze races différentes: le préjugé, l'intérêt, l'orgueil, ont encore mis entre elles plus de différences que la nature. Les Scythes, qui se sont fréquemment établis en Europe, ont allié, dans beaucoup de pays, la race arabe avec la mogole ou tartare: ça été la même chose en Perse, en Egypte, en Barbarie. D'un autre côté, les Européens ont mêlé leur sang dans les Indes orientales avec les Chinois, les Indiens et les habitans de l'Archipel indien; sur les côtes d'Afrique, au cap de Bonne-Espérance, à Madagascar, se sont encore formées de nouvelles espèces qui ont résulté du mélange de la race arabe avec la nègre. Les Lapons, les Samoeides, habitent l'Europe, et cependant sont loin de ressembler aux Européens. Les Patagons, comparés aux autres habitans de l'Amérique, présentent les mêmes phénomènes. Ainsi il serait difficile de fixer la quantité des

racés humaines , parce qu'elles comportent une très-grande variété.

L'histoire naturelle des animaux est mieux connue que celle de l'homme. Les écuyers admettent presque autant de racés de chevaux qu'il y a de pays dans le monde. Au premier examen, ils distinguent un cheval arabe d'un barbe, un andalous d'un cheval français, un cheval anglais d'un danois, un cheval polonais d'un russe. Toutes ces espèces présentent des caractères qui les différencient : le cheval arabe est petit, il a une belle robe, le corps rond, la jambe fine, l'œil vif, la gamache forte.

Le cheval de Lukraine est svelte et léger, il a les proportions très-élégantes, il est sur-tout remarquable par la forme ovale de sa croupe. Les chevaux anglais ont le corps long, l'encolure plate, la jambe du cerf et les formes un peu dures; il y a des exceptions. Le cheval limousin est charmant à la vue, plus grand que l'arabe, plus fin que le normand; il réunit à une rare

beauté d'excellentes qualités, et vit fort long-temps.

Les chevaux espagnols ne sont point soumis à la castration, c'est pourquoi ils ont la poitrine et l'encolure très-belles, mais ils ont la croupe mince.

Si les animaux présentent beaucoup de variétés dans leurs espèces, chaque race humaine en présente aussi beaucoup. Les Cafres, par exemple, diffèrent également des noirs et des mulâtres, quoiqu'ils se rapprochent de la couleur de ces derniers; leurs traits et l'habitude de leurs corps présentent quelque chose de particulier. J'ai vu une femme hottentote, elle n'avait que vingt ans; ses paupières présentaient différens plis, qui avaient du rapport avec les rides de la vieillesse; ses lèvres offraient le même phénomène, ce qui me fit croire que sa peau, dans certaines parties, était d'un tissu fort dilatable et fort lâche, ce qui donnait de la vraisemblance au rapport de quelques voyageurs qui ont trouvé les nymphes si longues chez les Hottentotes, qu'elles formaient une espèce de ta-

blier; les muscles fessiers de celles-ci étaient extraordinairement développés ou chargés de graisse.

Chez une même espèce d'hommes, il y a autant de différence dans la conformation du corps et des membres qu'il y en a dans leurs physionomies; les uns ont une petite tête sur des épaules fort larges, une poitrine saillante et le ventre aplati; d'autres ont le corps gros, les cuisses fortes et les jambes grêles; chez d'autres, presque tout le volume du tronc est dans le ventre; d'autres ont les mains fort larges, les bras minces, les épaules saillantes, la poitrine étroite et enfoncée; les hommes d'une taille moyenne ont souvent les jambes arquées, tandis que ceux qui sont fort grands, n'ont pas les jambes droites; cependant les hommes bien faits se trouvent plutôt dans les individus d'une haute stature que parmi les autres; ceux qui ont la jambe arquée à sa partie antérieure ont le genou proéminent dans la même direction; ceux dont le ventre est peu développé, ont le bassin large et les hanches saillantes; la largeur du

dos annonce des muscles fessiers très-développés; ils vont souvent avec des cuisses et des jambes minces et mal articulées. Chez quelques individus, la grosseur du corps dépend de l'embonpoint; chez d'autres, d'un développement considérable du tissu cellulaire; chez d'autres, du volume des os et des muscles qui s'y attachent : ceux-ci sont ordinairement très-forts.

Un col court est presque toujours accompagné d'une grosse face, d'une poitrine saillante et de larges épaules. Je sais que des nuances dans les proportions du corps humain ne peuvent former des espèces d'hommes différentes; mais elles sont autant de gradations par lesquelles la nature parvient à séparer les races. En effet, on voit souvent sur le même sol des individus qui paraissent appartenir à des nations différentes. L'habitant de la montagne a le genou gros en dedans : l'habitude de monter et de descendre détermine à la longue cette disposition. Les vices du corps, comme sa beauté, sont transmis aux enfans par leurs parens; aussi il est



facile de reconnaître chaque famille aux caractères corporels qui lui sont propres. Si le père commun de l'espèce humaine a eu plusieurs enfans, cette circonstance et le climat ont suffi pour former différentes races d'hommes; peut-être, et cela me paraît plus probable, qu'il n'y a eu qu'une race primitive; mais la différence des latitudes, la nature et les productions de chaque sol, la variété des usages, des coutumes, ont amené avec le temps la différence des races.

L'espèce de sol le plus favorable au développement des formes du corps humain, sont les pays de plaines, situés dans un climat tempéré, dont le terrain est franc, d'un labour facile, et qui produit en abondance ce qui est nécessaire à la vie. Quelques vallées ont aussi cet avantage : sur-tout dans les pays tempérés, on y voit de très-beaux hommes et de très-belles femmes.

Les hommes du nord sont généralement plus grands que ceux du midi, c'est peut-être parce qu'ils font usage d'une nourriture plus abondante; quoi-

que ce soit une maladie qui a son siège dans le chorion, qui constitue l'état physique des Albinos, leur faiblesse, leur imbécillité, le peu de temps qu'ils vivent en font une espèce particulière, qui doit occuper sa place dans l'histoire naturelle de l'homme. Tant d'auteurs en ont parlé, que je n'entrerai dans aucun détail sur ce qui les concerne; on en trouve particulièrement en Afrique et en Amérique.

L'intelligence de l'homme s'est réunie à son organisation physique pour le rendre propre à habiter tous les climats; il trouve des ressources jusque sur des sables brûlans; les autres animaux auraient le même avantage que lui s'ils savaient transporter dans un pays le superflu d'un autre. L'organisation de l'homme n'est point comme celle des animaux en rapport avec la nature et la multitude de ses besoins; quoiqu'il fasse usage des productions de tous les climats, il ne paraît pas destiné pour toutes dans son état primitif, l'art seul peut le mettre à portée d'en faire usage; ce qu'il devait consommer en substance

dans l'origine, il le consomme sous forme liquide dans l'état de société, ressource immense dont il peut tirer parti en toutes saisons et en tous lieux ; par ce moyen il est celui de tous les animaux qui trouve la plus grande quantité de nourriture sous le plus petit volume possible.

On a cité les émigrations des oiseaux pour prouver que certaines espèces animales pouvaient vivre dans toutes les régions du globe comme l'homme : cette assertion est dénuée de fondement ; car dans des pays différens ils cherchent toujours les mêmes alimens et la même température ; ils s'établissent dans une nouvelle patrie qui leur présente les mêmes ressources que l'ancienne : sous ce rapport ils ne doivent donc pas être comparés à l'homme qui , dans toutes les saisons , occupe toutes les contrées du globe. D'ailleurs ce sont sur-tout les oiseaux riverains et palmipèdes qui émigrent. Au terme de leur course , les a-t-on jamais vus s'établir dans les plaines ? non ; aussitôt leur arrivée ils cherchent des rivages et des marais , et

y reprennent leurs premières habitudes : ils ne sont donc pas faits pour habiter partout.

Les passeres, qui voyagent aussi, et qui se nourrissent de fruits et de graines, ne vont jamais dans les pays qui n'en produisent point ; l'hirondelle peut faire exception, encore n'en trouve-t-on pas dans toutes les régions du globe. On trouve des chiens et des cochons dans presque tous les pays du monde, mais c'est l'homme qui les y nourrit : abandonnés à eux-mêmes, ils seraient comme les autres espèces animales, relégués à un coin de la terre.

L'homme est sur le globe comme l'abeille sur la fleur : elle respire son parfum, elle se charge, elle se couvre de son suc, elle s'envole, fend l'air avec son fardeau, entre dans son habitation, construit ses ingénieuses cellules, y dépose le fruit précieux de son activité et de son industrie, pour s'en nourrir dans les jours rigoureux. L'homme applanit le sol ou le creuse ; il développe par ses soins sa vigueur vivifiante ; il y fait croître l'arbre ou y

fait naître le grain ; il y nourrit la brebis qui lui donne sa laine , et la vache qui lui offre son lait ; il entoure sa demeure de végétaux qui l'embellissent , il modifie , il change le destin de tous les êtres vivans ; il donne une nouvelle création à la nature. Le globe sans culture et sans art ne pourrait nourrir qu'un petit nombre d'habitans ; mais l'industrie humaine a augmenté considérablement sa fécondité , et a centuplé ses ressources : partout des espèces vivantes se sont multipliées ; partout une verdure fraîche et vivace a couvert sa surface , partout l'orge et le froment ont succédé à des herbes jaunées et mourantes : il a perdu l'aspect grossier qui le défigurait.

Le nombre des productions de la terre s'est accru dans la même proportion que la multiplication de l'espèce humaine , et la somme totale des choses qu'elle lui fournit l'emporte même sur la quantité de ses besoins nécessaires. La vie produit la vie , et partout où il y a des êtres animés la nature produit davantage : leur présence semble être un

stimulant qui la fait sortir de son inaction. L'art parvient souvent à changer la destination naturelle des choses ; il fait croître dans un climat ce qui , d'après les lois de l'univers , ne doit naître que dans d'autres. Le génie de l'homme a donc un pouvoir créateur.

L'industrie humaine produit sur la nature un effet tout contraire à celui que le temps produit sur les nations. Son influence , difficile à saisir , use les peuples : l'existence de tous les êtres animés est soumise à des périodes , et les nations qui , les premières , ont joué un rôle dans l'univers , sont maintenant dans la décrépitude ; tous les ressorts de leur puissance et de leur énergie ont été détruits par la succession des siècles. Elles ne sont plus remarquables que par leur nullité et leur néant. La splendeur des peuples de l'Asie , jadis florissans , est disparue comme un beau jour : aussi fragile que la feuille qui tombe , elle n'a brillé qu'un instant ; quelques pagodes , quelques mosquées , où le musulman prie , quelques tombeaux où des esclaves reposent , quelques

palais construits sans art et sans goût , quelques statues qu'un ciseau grossier a taillées pour représenter un prophète imposteur ou des souverains féroces , sont les seuls monumens qui leur restent. Ils n'ont plus que le souvenir stérile de leur première grandeur ; des plaines désertes , des villages abandonnés , des maisons en ruines , des familles couvertes des livrées de la misère , des villes dépeuplées , voici les spectacles que les pays soumis au despotisme offrent aux yeux des voyageurs : tout s'étiole , tout languit sous la verge d'un tyran asiatique ; sa présence est un poison qui flétrit et consume tous les objets qui entrent en contact avec lui , son empire est celui d'Arimane , et son règne celui de la mort.

---

## CHAPITRE VII.

*Des grands Hommes.*

CENT chemins conduisent au temple de la Gloire, quelques-uns sont obliques, d'autres sont tortueux, d'autres sont bordés de précipices, d'autres sont à pic; le plus petit nombre sont droits. La foule des adorateurs de la déesse les encombre tous; les uns en sont rejetés, d'autres s'y égarent; un grand nombre y meurent, bien peu parviennent jusqu'au temple. Là, ils se pressent, se précipitent sur les degrés des portes; tous veulent parvenir jusqu'au pied de l'autel: quelques-uns, plus avides et plus audacieux que les autres, parviennent auprès de la déesse; mais elle les regarde d'un œil courroucé, et dédaigne leur encens: ils se retirent derrière elle. Là, ils reçoivent ceux de ses rayons que leur réfléchit un faux jour. Mais elle accueille d'un sourire et



couvre de sa vive lumière ceux dont le génie fit le bien , et qui se livrèrent à son culte avec des intentions toujours pures ; quelques - uns même entrent dans son sanctuaire : ceux qui en sont éloignés reçoivent ses derniers rayons ; mais les belles actions en tout genre sont les offrandes qui lui sont les plus agréables.

Tous les individus qu'un peuple sans lumières croit grands, ne le sont pas ; ceux qui, pour se faire un nom, ne suivent que l'impulsion de leurs passions, ne méritent point ce titre glorieux.

Ces dévastateurs de provinces, ces assassins de l'humanité, auxquels une multitude insensée a donné le nom de grands, furent indignes de le porter ; ce n'est point en faisant le malheur de ses semblables qu'on mérite leur admiration, mais en les comblant de ses bienfaits. Le génie, joint à l'opiniâtreté du caractère, peut procurer un nom célèbre, mais il n'appartient qu'à ceux qui savent s'élever au - dessus de l'ambition, et qui ne désirent que le bonheur

de leurs pareils , de jouir d'une gloire solide et sans tache.

Trois attributs doivent se réunir pour constituer un grand homme : l'élévation du génie , la force du caractère , la pureté des intentions. Quelle que soit la supériorité de ses talens , celui qui ne sait pas sacrifier ses intérêts à sa patrie ou à l'humanité , ne peut être un grand homme. Celui-là désire passionnément une couronne et l'obtient , voici l'homme habile ; celui-ci la refuse , parce qu'il sait combien il est difficile d'être juste quand on est souverain , voici le grand homme. César n'aima que lui dans son pays , il ne vit sa patrie que dans sa personne. Caton lui sacrifia sa fortune , ses talens , sa vie même. Le premier ne fut qu'un ambitieux sans probité , sans principes , l'autre fut un demi-dieu. Le talent appartient à la nature , la vertu appartient à l'homme : elle constitue son véritable mérite. L'égoïsme est l'ame des ambitieux , et ils verraient de sang froid mourir la moitié de l'espèce humaine , si la capacité de leurs besoins pouvait dévorer sa subsistance.

Ceux qui, les premiers, donnèrent des lois sages aux peuples, furent les premiers grands hommes qui parurent parmi eux, parce qu'ils furent leurs premiers bienfaiteurs ; ils donnèrent aux hommes les moyens de s'aimer, de respecter leurs droits réciproques. En jetant les fondemens de l'ordre social, ils adoucirent la férocité des mœurs des premiers âges, et mirent un frein aux excès de la barbarie ; ils donnèrent aux peuples un surcroît de forces et d'énergie, en resserrant entre eux les liens de l'union. Les hommes dont l'esprit est le plus élevé paient un tribut à leur siècle ; c'est pour cette raison que leurs législations comportent de grands défauts ; mais il leur fut impossible de mieux faire : il est des préjugés qui ne peuvent être détruits que par le temps et les progrès des lumières.

Donner des lois raisonnables à un peuple qui a d'assez bonnes qualités pour les exécuter, c'est le faire sortir du néant, c'est lui donner l'existence. Numa fut le plus grand roi de Rome, il fut législateur ; Épaminondas fut un

grand homme , il donna une puissante impulsion au courage de ses concitoyens ; ses talens , loin d'être les instrumens de l'ambition , ne furent que les soutiens de son patriotisme ; il fut homme probe , et par conséquent excellent citoyen. Cet illustre Thébain n'aurait pas eu d'aussi belles qualités s'il n'eût été à l'école de la philosophie. Le génie , pour être utile aux hommes , doit être dirigé par des principes de morale , par des règles fixes , une exacte probité , le désir de faire le bien. Le respect pour les droits établis doit être son premier titre à l'immortalité.

On doit mettre au nombre des grands hommes tous ceux qui , sans vues trop personnelles , ont fait des découvertes généralement avantageuses à l'espèce humaine. Les hommes ne doivent accorder leur estime qu'à ceux qui leur font du bien , et la gloire , qui ne se compose que de l'estime de tous les siècles , ne doit point appartenir à ceux qui ont acquis un nom célèbre sans avoir rendu service à leurs semblables.

Acquérir de la célébrité est assez

commun ; quelques scélérats ont un nom fameux ; mais laisser après soi une mémoire chérie , est fort rare. L'admiration que les mortels accordent aux travaux ou aux actions de quelques-uns d'entre eux , est en raison des avantages qu'ils en retirent ; mais chaque chose est tellement liée à son abus , qu'il est facile de les éblouir ou de les tromper sur ce point. Le charlatanisme , l'hypocrisie , n'ont que trop souvent reçu les hommages dûs au vrai mérite.

Il suffit d'avoir de grands vices ou quelque chose d'extraordinaire pour avoir de la renommée ; il suffit d'avoir de grands talens pour acquérir de la célébrité ; mais il faut plus que toutes ces choses pour mériter une véritable gloire , il faut de la vertu.

Les moralistes , les philosophes qui se sont efforcés de rendre les hommes meilleurs en leur enseignant les moyens de faire le bien et d'éviter le mal , qui les ont instruits par leurs préceptes et leurs exemples , ont les plus grands droits à leur admiration : ils sont deve-

nus les plus fermes appuis des mœurs , et ont mis le complément à l'œuvre des législateurs ; ils ont éclairé les humains , et les ont soustraits aux malheurs inséparables de l'ignorance ; il ont établi des rapports entre les esprits d'une même trempe , et jeté les bases d'une éducation raisonnée ; ils ont détruit des préjugés destructeurs , ils ont donné un rapide mouvement aux sciences et aux arts.

Les souverains qui ont eu un gouvernement éclairé et paternel , ceux qui ont porté des vues utiles dans leurs opérations , soit politiques , soit civiles , soit militaires , et qui ont préféré la franchise de véritables amis aux flatte-  
ries des courtisans , ces monarques ont été les bienfaiteurs de leurs peuples ; ils doivent jouir de tous les hommages de leur respect et de tous les témoignages de leur reconnaissance.

Chaque gouvernement imprime aux personnages supérieurs qu'il voit naître , un caractère qui lui est propre. Phocion fut le grand homme d'une république , Sully celui d'une monarchie.

Les ouvrages des génies transcendants laissent une forte empreinte sur les siècles où ils paraissent, mais auparavant ils en reçoivent l'influence ; ainsi ils exercent , les uns sur les autres , une action réciproque. Les génies universels sont les seuls qui puissent avoir une grande influence sur leur siècle et sur l'état de l'esprit humain : Aristote fut dans ce cas.

Quel que soit le mérite des travaux des hommes supérieurs de tous les temps , ils ont moins perfectionné l'entendement humain qu'on ne le pense ; le hasard , la nature , le besoin , les passions ont encore fait plus qu'eux. Cependant on doit leur attribuer les découvertes les plus difficiles et les plus admirables. L'enthousiasme , si naturel aux esprits élevés , peut être dangereux lorsqu'il n'est pas dirigé par la raison. Ce puissant mouvement de l'ame , comme un torrent qui renverse et détruit tout ce qui fait obstacle à ses efforts , brise tous les freins capables de l'arrêter. Aussi les grandes fautes sont du ressort d'un esprit transcendant ;

quand il s'égare, ce n'est jamais médiocrement.

Voici la gradation qui existe entre les individus que des vertus ou des talens rendent remarquables : l'homme fameux , l'homme illustre , l'homme célèbre , le héros , l'homme supérieur , le grand homme.

Le grand homme est l'être par excellence ; il réunit ce que la nature a de plus merveilleux , ce que la société a de plus parfait ; ce que l'humanité a de plus grand ; il tient le milieu entre Dieu et les autres humains ; il est excellent comme les intelligences pures ; comme elles il touche aux régions éthérées , ses pieds sont sur la terre , et sa tête dans les cieux ; il s'élève au-dessus des puissances de la nature ; le monde n'est point assez vaste pour son ame ; la mort n'est , pour lui , que le commencement d'une seconde existence ; l'immortalité l'attend au-delà du trépas ; ses travaux , comme des astres éclatans , instruisent toutes les générations , survivent à tous les temps , éclairent tous les siècles ; l'histoire de chaque



Âge célèbre ses œuvres ; partout les arts rappellent le souvenir de ses vertus ; les monumens les plus parfaits se glorifient de posséder son image ; des villes célèbres revendiquent l'honneur de l'avoir vu naître ; des inscriptions , des marques de reconnaissance éternisent sa mémoire ; ses maximes sont dans toutes les bouches , son souvenir dans tous les cœurs ; sa sagesse est révérée depuis l'orient jusqu'à l'occident ; le bruit de sa renommée retentit jusqu'aux extrémités des deux hémisphères.

Tout ce que le monde social a de sublime est l'ouvrage du génie ; ce sont les hommes supérieurs qui font sortir les peuples de l'oubli et du néant ; ce sont eux qui leur font connaître toutes leurs forces et toutes leurs ressources. Les nations ne sont grandes que par les esprits transcendans qu'elles produisent ; il n'est point de peuple faible quand il est commandé par des hommes d'une habileté et d'un courage élevés. Le mérite forme le mérite , les grands hommes s'engendrent et se succèdent. Soit qu'ils la reçoivent , soit qu'ils se la donnent ,

ceux que la nature a disposés à parvenir à une supériorité marquée dans un genre quelconque , exigent une éducation particulière. Leurs idées ont trop d'élan pour s'assujétir aux règles établies ; ils exigent alors une sorte de création , parce qu'ils doivent être eux-mêmes créateurs. Le génie a son école , et il dédaigne toutes les autres.

Le but qu'on se propose n'est pas toujours celui qu'on atteint ; mais il nécessite des efforts qui développent les forces de l'ame et de l'esprit. C'est ainsi que les stoïciens , qui voulaient , en quelque sorte , se rendre impassibles , ce qui est au-dessus des forces humaines , parvenaient néanmoins à acquérir un grand pouvoir sur leurs penchans. Il n'est point de tableaux plus intéressans que ceux qui nous sont présentés par cette foule d'hommes supérieurs , que les sectes philosophiques formèrent en Grèce et dans une partie de l'Italie. Tous ne furent pas des grands hommes , mais tous eurent de la magnanimité ; aussi combien fut puissante l'impulsion qu'ils donnèrent à tous les peuples. So-

crate, Platon, Pythagore, Zénon, voici des personnages dont l'espèce humaine a droit de s'enorgueillir. Si l'on juge des Grecs d'après le grand nombre d'hommes supérieurs qu'ils ont produits, on verra qu'il n'y a point eu dans le monde de nation dont le climat fût plus favorable au génie. Elle a vu naître plusieurs hommes qui n'ont jamais été égalés ; Lycurgue, Hyppocrate, Démosthènes en sont la preuve : cependant le dernier ne fut point un grand homme, il eut l'ame trop mercénaire.

Les hommes supérieurs de l'antiquité eurent quelque chose qui met une différence entre eux et les personnages célèbres des temps modernes. L'amour de la patrie et l'étude d'une philosophie sublime donnaient aux premiers une énergie et une grandeur d'ame que les seconds ont eu rarement. Léonidas va défendre les Thermopyles, quoiqu'il soit sûr d'y périr. Les temps modernes ne nous ont point donné de pareils exemples.

Chaque âge à son génie, mais chaque climat a aussi le sien. Les hommes su-

périeurs qu'il voit naître en reçoivent une forte influence. C'est pour cette raison que les institutions des législateurs de l'Asie furent presque entièrement religieuses. Les institutions des législateurs grecs furent particulièrement politiques, et celles des législateurs de Rome eurent la guerre pour objet. Pourquoi existe-t-il des climats plus fertiles en hommes supérieurs, que d'autres? C'est que tous ne sont pas également propres au développement des forces animales et sensibles. Dans beaucoup de contrées, la nature renferme des causes qui luttent avec la vigueur de ses opérations. Ce phénomène tient encore à ce que quelques organes, chez certains peuples, ont été primitivement exercés, de préférence aux autres. Ainsi le développement des organes génitaux, leur exercice fréquent paraissent diminuer l'énergie du cerveau. C'est peut-être pour cette raison que tous les peuples qui vivent dans les climats chauds, et qui ont beaucoup de penchant à l'amour, ont produit peu d'hommes supérieurs, en comparaison

des autres continens. L'Europe a produit une multitude de grands hommes : ce n'est point à la nature de ses institutions que l'on doit attribuer ce sublime avantage, parce que dans les temps modernes elles ont été plus propres à arrêter l'élan du génie qu'à lui donner l'essor. Les préjugés religieux mirent de fortes entraves aux progrès des premières découvertes, et l'esprit humain ne se perfectionna qu'en luttant puissamment contre elles. Ainsi ce continent est, en quelque sorte, la patrie des hommes supérieurs, et il semble que les pays qui s'en éloignent soient moins propres à en produire.

Il est naturel que les individus qui ont des talens élevés en partage commencent par la poésie aux époques où la civilisation est prête à éclore ; cependant les esprits supérieurs qui ont paru en Europe à ces époques ont commencé par la philosophie et la physique céleste. Copernic en Prusse, Galilée en Italie, Descartes en France, confirment cette observation. Ceci tient à ce que la trempe de chaque esprit dépend

moins du siècle où il paraît que de l'aptitude particulière dont la nature l'a doué : des circonstances donnent souvent du goût pour une science de préférence à une autre, mais elles ne pourraient le faire naître si une disposition première, inhérente à l'organisation, ne lui servait de source.

Le développement et la perfection du génie exigent un commencement de lumières, une grande aptitude naturelle, l'espoir d'acquérir un nom, du temps, de la patience, de la réflexion, l'amour du travail. Je ne crois pas qu'il ait jamais paru un beau génie sur la terre, sans avoir été précédé par des hommes d'un mérite moindre que le sien.

Ce qui prouve qu'il est des obstacles que les meilleures dispositions ne peuvent vaincre, c'est que l'Europe a été plongée dans l'ignorance pendant quatorze cents ans, et pendant cet espace immense il n'a pas paru un seul esprit transcendant ; on ne peut nier cependant qu'il ait existé alors des individus doués d'une aptitude extraor-

dinaire , mais pour se former il faut des maîtres, ou des écoles, ou de bons livres: or il n'y avait rien de tout cela.

Les lumières qui ont précédé un grand homme sont les instrumens dont il se sert pour développer ses forces et perfectionner son intelligence. L'amour de la gloire n'est qu'un préjugé sublime, car elle ne vient souvent qu'après la mort; et que peut-on désirer pour un temps où on n'est plus ? Cependant la plupart des grands hommes aimeraient mieux mourir avec un nom immortel que de vivre sans réputation. L'amour de la gloire est l'aliment du génie, et les peuples chez lesquels il excite un enthousiasme général, sont ordinairement féconds en hommes supérieurs; les talens perdent de leur éclat quand l'intérêt est leur seul mobile; c'est au moyen de lois vigoureuses, d'encouragemens et d'un enthousiasme habilement dirigé, que les talens transcendants forment les grands peuples, et ce sont les grands peuples qui produisent les grands hommes. Ce sont les belles actions qui font la renommée des hom-

mes supérieurs, et ce sont les hommes célèbres qui font connaître les belles actions.

Il est des époques plus favorables que les autres au développement du génie : le temps des révolutions lui donne une nouvelle vigueur, c'est alors qu'on forme de vastes projets, qu'on les réalise; l'ame et le courage se fortifient par l'agitation qu'ils éprouvent, les efforts que font les différens partis pour triompher les uns des autres donnent de l'essor et de la supériorité aux talens; il est des siècles aussi où il règne une émulation générale parmi les hommes distingués de tous les genres; les esprits se dirigent alors vers les sciences ou les arts, l'esprit humain marche à grands pas, et recule les bornes de sa perfectibilité. Ces siècles sont sur-tout remarquables par leur politesse.

La destinée d'une nation peut être entre les mains d'un homme doué d'un génie extraordinaire, et le plus grand malheur qui puisse arriver à cette nation, c'est qu'il commette des fautes graves, car son sort est lié au sien;



mais si cet homme joint à des projets vastes et profonds des lumières, de la sagesse, il fera beaucoup de bien. Tel fut Pierre, empereur de Russie ; il ne lui manqua que des mœurs plus douces pour être un véritable grand homme. On est étonné des difficultés vaincues par un esprit supérieur ; cependant cela lui est aussi naturel qu'à un homme ordinaire de combiner des idées simples ; ses moyens une fois connus, il lui est aussi facile de faire de grandes choses qu'il est facile à un homme raisonnable de gouverner sa famille.

Un individu, heureusement organisé, pourra devenir un grand homme, s'il a de bonne heure le sentiment de ses forces, et s'il sait en faire une juste dispensation. Il faut que la puissance de la nature et de la société se réunissent pour produire un homme extraordinaire, dont les intentions soient pures, c'est-à-dire qu'il faut que des circonstances très-favorables se joignent à une bonne organisation pour l'élever au-dessus du vulgaire ; mais ce qui étonne

le plus, lorsqu'il est parvenu à acquérir cette supériorité, c'est qu'il puisse faire seul ce que les individus de plusieurs siècles réunis n'avaient pu exécuter.

Une piété bien entendue, l'amour de la vertu, la nécessité, quelquefois le malheur, peuvent également former des hommes excellens pour le cœur comme pour l'esprit, et qui aurent des caractères différens; mais ce qui distingue particulièrement un grand homme, c'est une connaissance profonde du cœur humain; c'est cette connaissance qui lui fait prendre sur l'esprit de ses compatriotes cet ascendant qui lui donne le moyen de réaliser ses vastes desseins. Il s'élève autant au-dessus du vulgaire qu'il tourne et dirige à son gré, qu'un homme ordinaire s'élève au-dessus des autres animaux. Parmi les brutes, on n'en voit point dont la sagacité surpasse de beaucoup celle des autres de la même espèce. L'homme est le seul animal qui ait le privilège de s'élever à une énorme distance de son semblable.

Dans les occasions malheureuses où

le commun des hommes s'afflige, se lamente, et croit tout perdu, l'homme de génie reste calme et réfléchit; bientôt il a trouvé des ressources, il les emploie, et apporte de puissans remèdes aux maux publics. Qu'on ne soit point surpris s'il paraît original: ses idées, ses vues, sa manière de sentir, n'ont point de rapport avec celles de la multitude qui l'entoure, et s'il néglige entièrement quelques objets, c'est pour mieux observer ce qui se rattache à la sphère de ses connaissances; il peut apprendre en deux ans ce que des hommes bien organisés, d'ailleurs, n'apprendront pas en dix. Les divers degrés de force et d'élévation des esprits sont innombrables, il serait difficile de les saisir. En commençant par un esprit ordinaire, et finissant par un génie transcendant, on trouverait une foule de talens intermédiaires. L'égalité des esprits n'exista que dans l'imagination égarée d'Helvétius. Soutenir que tous les hommes bien organisés sont égaux en capacité, c'est prétendre qu'ils sont égaux en force corporelle; il existe au-

tant de différence entre les esprits qu'il en existe entre les corps. La nature n'a pas suivi de règles plus fixes pour les uns que pour les autres ; d'ailleurs on sait que le moral n'est souvent qu'une conséquence du physique. La variété des facultés humaines est plus grande que celle des corps, parce que l'éducation vient ajouter encore à ce qu'avait déjà fait la nature. D'ailleurs, chacun a une manière de sentir qui lui est propre , et doit avoir quelque chose de particulier dans sa manière de concevoir ; de là la différence dans les idées, les goûts, les styles.

Bien des écrivains et même des capitaines ont eu des réputations usurpées ; les premiers ne les ont souvent dues qu'à l'ignorance, aux préjugés des siècles où ils ont vécu : ils sont sortis de la ligne ordinaire, mais cela ne suffit pas pour mériter un grand nom. Si beaucoup de charlatanisme et un peu de talent les ont fait connaître dans des temps où la superstition la plus grossière aveuglait tous les esprits, ils seraient restés dans l'oubli à des époques où la raison avait

le commun des hommes s'afflige  
 lamente, et croit tout perdu, l'âme  
 de génie reste calme et réfléchi  
 tôt il a trouvé des ressources, il  
 ploie, et apporte de puissans  
 aux maux publics. Qu'on ne se  
 surpris s'il paraît original : ses  
 ses vues, sa manière de sent  
 point de rapport avec celles d  
 titude qui l'entoure, et s'il né  
 tièrement quelques objets, c  
 mieux observer ce qui se ratt  
 sphère de ses connaissances  
 apprendre en deux ans ce  
 hommes bien organisés, d'ail  
 prendront pas en dix. Les di  
 de force et d'élévation des  
 innombrables, il serait dif  
 suser. En commençant par  
 ordinaire, et finissant par  
 transcendant, on trouve  
 de talens intermédiaires  
 espoirs n'existent  
 égale d'être  
 les leur  
 un va

tant de différence entre les espèces, il en existe entre les sexes. La nature ne pas suivi de règles plus fixes pour les uns que pour les autres : d'ailleurs on sait que le moral n'est souvent qu'une conséquence du physique. La nature des âmes humaines est plus grande que celle des corps, parce que l'âme ne vient ajouter encore à la nature de la chair la nature d'elle-même, pour ainsi dire, et doit avoir quelque chose de particulier dans sa nature et son être, de la même manière que les grains, les arbres.

Enfin les écrivains romains ont eu des principes.

Les premiers de les ont trouvés dans l'ignorance, au premier siècle ils ont vécu : ils ont été élevés à l'ordinaire, mais ils ont mérité un grand nom, et ont été considérés comme des héros.

He, à son  
a des ser-  
ne est celle  
J'admire  
tendre la  
raisonne;  
quand je le  
jusqu'à en  
et. Je re-  
e un vain  
sa raison,  
les scélérats

ont tant d'in-  
ons, que celles  
ennent à la co-  
qui n'en pro-  
divent leur con-

sang, et leur vie.  
ont les mœurs du  
c'est pour cette rai-  
ain, Sertorius,  
ligieuses pour  
parce qu'elles  
d'effet alors;  
l'on doit faire  
c'est de se dé-

fait des progrès; on n'aurait guère fait attention alors aux Paracelses, aux Apollonius, aux Albert, et à tous ces fanatiques qui, après s'être bien tourmentés eux-mêmes, ont fini par tourmenter les autres. Les mêmes fautes qui sont supportables dans un homme ordinaire, ne le sont pas dans un homme supérieur: on aurait pardonné à Pompée les fautes qu'il fit dans la guerre qu'il eut à soutenir contre César, s'il eût eu une réputation moins brillante.

Quand Decius se dévoue pour faire remporter la victoire à ses troupes, on accorde son estime à l'action généreuse d'un bon citoyen, tout en déplorant l'aveuglement qui le porte à la faire. La fidélité à la foi jurée mérite les plus grands éloges, et la grandeur d'âme de Régulus a des titres à notre admiration. Mais pourquoi opina-t-il pour la guerre, puisque la puissance ennemie demandait la paix? Il crut travailler pour sa patrie, me dirait-on; mais est-il jamais de l'intérêt d'un peuple de faire la guerre sans nécessité réelle, une partie de ses citoyens? En demandant un traité, il

aurait été rendu à sa famille , à son pays , auquel il aurait rendu des services. La vraie grandeur d'ame est celle qui est dirigée par la raison. J'admire Socrate quand je le vois attendre la mort avec un front ferme et tranquille ; mais mon admiration cesse quand je le vois rester dans sa prison , lorsqu'il en peut sortir sans inconvénient. Je regarde sa résignation comme un vain scrupule qui vient éclipser sa raison , et le met sous le couteau des scélérats qui veulent sa perte.

Les hommes supérieurs ont tant d'influence sur le sort des nations , que celles qui en produisent , deviennent tôt ou tard maîtresses de celles qui n'en produisent point ; aussi ils doivent leur conserver avec soin leur sang et leur vie. Les hommes de génie ont les mœurs du temps où ils vivent : c'est pour cette raison que Scipion l'Africain , Sertorius , firent usage de ruses religieuses pour parvenir à leurs fins , parce qu'elles produisaient beaucoup d'effet alors ; mais le premier usage que l'on doit faire d'un esprit supérieur , c'est de se dé-



pouiller de préjugés mensongers, et d'en guérir les autres; d'ailleurs, aucune vertu ne sied mieux à un homme d'un esprit élevé que la franchise, elle prouve qu'on est exempt de crainte, et qu'on a le sentiment de ses forces; la dissimulation est le partage des tyrans et des lâches. Faire usage d'un mensonge, même innocent, c'est tromper, et tromper est indigne d'une grande ame.

Parmi tous ceux que la postérité révère, il en est peu qui aient conformé leur conduite au sentiment qu'ils devaient avoir de leur dignité; très-peu ont eu cette modération qui doit caractériser le mérite transcendant; mais le petit nombre des véritables grands hommes n'ont jamais été ni méchans, ni cruels : la force suppose la générosité dans le cœur et l'élévation dans les sentimens : la méchanceté ne peut être que l'apanage de la faiblesse. L'homme célèbre qui est né dans les temps heureux en a reçu la bienfaisante influence; en changeant les lieux, les époques, les circonstances, on aurait d'un Attila un Cyrus, et d'un

Cyrus un Attila. Une longue antiquité donne un nouveau relief au nom d'un grand homme, sa réputation se fortifie en vieillissant. Le temps est un gouffre sans fond où viennent s'engloutir les ans, les générations et les siècles. Dans son mouvement continu et interminable, il entraîne tous les êtres, il brise les ressorts de toutes les existences, il anéantit la vie, il efface le souvenir de la mort; il détruit les peuples, les cités; il use les montagnes et les continents; il ébranle la nature jusques dans ses bases, mais il respecte les monumens du génie. C'est contre eux que s'éteint la rage de ses efforts destructeurs; c'est lui, au contraire, qui se charge de leur renommée, et qui la porte sur ses ailes dans les régions du ciel.

---

## CHAPITRE VIII.

*Des sensations ; il existe plusieurs espèces d'idées : leur différence dépend de la structure de chacun de nos sens ; de la génération des actes de l'entendement.*

PLUSIEURS auteurs ont traité ce sujet avec le plus grand succès ; mais ils l'ont particulièrement envisagé sous le rapport philosophique. Comme je ne veux pas répéter ce qu'ils ont dit, je vais le considérer sous un autre point de vue. L'étude de la vie va me servir de base : on verra combien elle peut jeter de jour sur cette matière.

La nature est la source profonde de nos sensations ; c'est en agissant sur nos sens qu'elle exerce son plus grand pouvoir sur nous. La variété, la multiplicité des tableaux qu'elle nous présente, constituent à-la-fois la différence et le nombre de nos idées ;

Par la foule des objets qu'elle offre à nos sens, elle nous donne l'idée de la ~~quantité~~ ; par la construction des corps, celle des formes ; par leur légèreté ou leur pesanteur, celle de leurs propriétés ; par l'espace, celle des distances. J'appelle ~~force matérielle~~ la propriété par laquelle les ~~êtres~~ agissent sur nos sens, parce que tous ceux qui ont cette force possèdent une qualité tactile, quels que soient qu'ils soient d'ailleurs. Il existe dans la nature cinq espèces de corps, qui sont en parfait rapport avec nos cinq sens ; les corps lumineux, les corps sonores, les corps bruts, les corps odorans, les corps sapides. En physique, ces corps n'ont point entre eux un rapport immédiat ; ils ne peuvent être classés dans le même ordre. Le bois, par exemple, le charbon, ont peu de rapport avec la lumière, et cependant ils la produisent à l'aide de l'oxygène. C'est la même chose à l'égard de l'air, qui produit les sons à l'aide de cordes, de métaux, de bois choisis et préparés. L'air est encore le véhicule des molécules odo-

rantés qui émanent d'une foule de corps organisés. La salive joue le même rôle que lui dans l'action des saveurs qui émanent de substances végétales et animales. Mais quelle que soit la différence matérielle qui existe entre ces corps, leurs propriétés combinées se rapportent néanmoins avec la structure de nos organes.

Toute impression suppose un phénomène physique ; elle vient , ou du contact de la lumière , ou du déplacement de l'air , ou du dégagement d'une substance odorante , ou de la trituration d'une matière sapide. Il n'est point de sensation sans toucher , parce que s'il n'y avait pas continuité entre les corps qui produisent l'impression et les sens qui la reçoivent , la sensation n'aurait pas lieu. Ce sont des phénomènes d'optique qui constituent la vision , des phénomènes d'acoustique qui constituent l'audition. L'odorat ne peut exercer ses fonctions s'il n'aspire l'air ; la langue et le palais ne peuvent goûter , si une forte pression n'est exercée sur les alimens ; enfin , le toucher ne peut.

reconnaître la nature des corps sans un véritable frottement. Ainsi une impression est un acte à-la-fois physique et vital, mais elle ne peut constituer une sensation quand elle n'est pas transmise au cerveau.

La vivacité du plaisir ou de la douleur qui accompagne nos sensations, est la mesure de leur profondeur ou de leur durée, les impressions indifférentes ne laissent point de souvenirs. On croit que le toucher est le plus parfait de nos sens, il n'est que le plus sûr ; il est borné, il ne nous met en rapport qu'avec les corps que nous pouvons atteindre ; il ne peut s'exercer que sur une petite quantité de matière, et encore il lui faut des précautions, le secours du temps et de la réflexion, et il n'est point infallible quand il palpe les corps pour la première fois. La vue, au contraire, embrasse une partie de la nature, elle parcourt la vaste étendue de l'horizon, elle suit le cours des étoiles et la chute du soleil, elle mesure l'espace, elle nous met en rapport avec un nombre incalculable d'objets ; elle

décrit un cercle immense ; elle est sujette à l'erreur, oui, quand elle est dépourvue d'expérience ; mais elle peut facilement s'en garantir en s'approchant des corps. Ainsi la vue est le plus parfait et le plus sublime de nos sens, parce qu'il présente à l'imagination les tableaux les plus riches, les plus magnifiques et les plus variés. Plus rapide que le vol de l'oiseau qui s'élève, fend l'air et perce les nuages, en moins d'une seconde elle suit tous les rayons qui partent de son point central et vont s'arrêter sur une vaste circonférence.

Si le toucher est le plus sûr de nos sens, et la vue le plus parfait, l'ouïe est celui par lequel nous apprenons davantage ; c'est par son moyen que nos semblables nous communiquent leurs sensations, leurs idées, leurs connaissances : ce sens est l'organe de l'instruction, et les autres n'y ont qu'une part très-faible, en comparaison de la sienne. Les yeux et le toucher sont particulièrement destinés à l'éducation que nous nous donnons nous-même, et l'ouïe à celle que nous recevons des au-

tres. Ce que la vue nous apprend exige de la réflexion ou du raisonnement. Ce genre de connaissance comporte de la clarté, de la justesse. Ce que nous apprenons par l'audition, au contraire, n'est qu'une espèce de tradition qui est sujette au mensonge, à l'erreur ; aussi ceux qui tiennent des autres tout ce qu'ils savent, n'ont que des connaissances fausses et superficielles.

La perfection des sens est bien différente de leur force. La première vient du travail, de l'habitude, de l'application ; la seconde est naturelle : souvent l'une ne se développe qu'aux dépens de l'autre. L'éducation que nos sens reçoivent leur donne ou de la précision, ou de la délicatesse, ou de l'habileté ; mais leur perfectionnement n'est point indépendant d'une aptitude qui a son siège dans l'intelligence ou le cerveau, et malgré l'excellence de sa structure, un sens ne peut acquérir une grande supériorité dans un art quelconque, s'il n'est secondé par cette aptitude. C'est pour cette raison que la main exécuterait mal ce que l'atten-



tion ne guiderait pas. La perfection d'un sens affaiblit ses jouissances; plus il a fait usage d'une chose, moins il a le sentiment des plaisirs qu'elle procure. Quoique les artistes puissent découvrir plus de défauts ou de beautés que les autres hommes dans un concert ou dans un tableau, ils font peu d'impression sur eux, parce qu'ils ont l'habitude d'en voir de semblables. Ce sont les muscles et les os qui servent aux mouvemens du corps; ce sont les viscères, tels que l'estomac, les intestins, qui servent à la digestion; ce sont les artères et le cœur qui entretiennent la circulation; c'est le poumon, la trachée artère qui produisent la respiration, et les nerfs sont les organes de la sensibilité. Aussi les sens sont les parties du corps qui, proportionnellement à leur volume, possèdent les nerfs les plus considérables.

Les nerfs optiques, par exemple, parcourent peu d'espace quand ils sont sortis du crâne, mais ils sont volumineux. Le siège de la vision est formé par l'épanouissement de chacun de ces

nerfs ; il forme derrière le cristallin ; et à la surface de l'humeur vitrée , une membrane molle et pulpeuse , nommée rétine. C'est elle qui reçoit l'image de tous les corps pour la transmettre à l'intelligence. L'épanouissement des nerfs auditifs a aussi lieu dans une substance liquide qui , agitée par la membrane du timpan , contribue à la transmission des sons au cerveau. Les nerfs olfactifs , après avoir traversé la lame criblée de l'etmoïde , vont se distribuer à l'odorat , en un grand nombre de filets , et parcourent la membrane pituitaire qui le tapisse, C'est la cinquième paire de nerfs qui fournit à la langue les branches nerveuses qui produisent le goût. Son excitabilité, son développement sont nécessaires à la finesse de ce sens. Le toucher , qui est généralement répandu dans tous les corps , mais qui s'exerce principalement à la main et au bout des doigts , est formé par l'épanouissement des nerfs , qui a lieu sur la peau , et particulièrement au bout des dernières phalanges digitales. Les membranes

sont les organes les plus fins et les plus délicats de l'économie ; elles ne produisent point immédiatement nos sensations , mais elles facilitent l'action des nerfs en devenant le siège de leur épanouissement. Les sens exercent leurs fonctions au moyen de membranes , et la peau leur en tient lieu à la surface du corps.

Il existe trois espèces de nerfs dans l'économie animale. Ceux qui servent aux fonctions , comme les ganglions ; ceux qui contribuent aux mouvemens des muscles ; ceux qui transmettent nos sensations au cerveau , et qui sont particulièrement destinés à la vie de relation. Ce sont ces derniers qui ont le tact le plus parfait. Les nerfs sont terminés sur la peau ou sur les membranes par des houppes ou papilles composées de filets si tenus , qu'ils deviennent imperceptibles : c'est aux parties du corps les plus sensibles qu'ils sont en plus grand nombre.

Les nerfs sont des corps blanchâtres qui partent ou du cerveau , ou de la moëlle alongée , ou de la moëlle épi-

13. Comme le corps humain se divise en deux parties par une ligne médiane, ils se distribuent également par paires; souvent ils commencent par les pieds, produisent un tronc qui a l'aspect d'un cordon aplati, se divise en branches, puis en rameaux, et enfin en nerfs. Leur substance présente une grande analogie avec celle de la moelle épinière et des nerfs : elle est soumise à la pression. Ils sont revêtus d'une membrane qui porte le nom de neuroglie, c'est le tissu dans lequel se trouve le fluide nerveux.

La surface du corps ne présente ni un relief très important, parce qu'elle est lisse, comme la main, présente la forme des objets et la communication de leurs propriétés. Elle est souvent le siège de la douleur et du plaisir; mais comme ces deux sensations sont des idées d'abstraction qui ne présentent ni figures, ni dimensions, ils ne peuvent laisser aucune idée réelle dans l'esprit. C'est pour cette raison que nous oublions complètement le bien et le mal, et nous nous rappor-

lons fort long-temps des choses ou des personnes qui nous les ont faits. C'est dans le même principe que l'on trouve la cause pour laquelle le goût et l'odorat contribuent si peu au développement de notre intelligence. Quoique ce soient des substances physiques qui les mettent en exercice , leur perception est peu étendue , et il faut que leurs différences soient bien tranchantes pour qu'elles laissent des traces dans notre mémoire.

On se souvient beaucoup mieux de la diversité des couleurs, des formes, des sons, que de celle des odeurs et des saveurs : aussi nous devons presque entièrement nos idées, notre instruction, notre expérience à l'exercice de trois sens, le toucher, l'ouïe et la vue. En effet , supposez deux hommes , dont l'un n'a jamais eu l'usage de l'odorat, et l'autre l'usage de la vue , en admettant qu'ils aient reçu une même éducation, l'un vivra dans une ignorance absolue sur la plupart des propriétés des choses qui l'entourent , tandis que l'autre les connaîtra presque

toutes. Cette remarque est applicable à ceux qui sont nés sourds.

Comme le magnétisme animal est le même que celui qui est répandu dans l'atmosphère, à une modification près, il existe entre l'un et l'autre une communication permanente pendant tout le temps que nous recevons des sensations. Je crois que c'est par ce moyen qu'elles sont transmises au cerveau, car je ne puis comprendre la perception sans le concours de deux fluides homogènes, dont l'un est situé dans l'atmosphère, et l'autre dans les nerfs et l'encéphale.

Mais nos idées doivent-elles se placer dans notre cerveau en un ordre qui dépende de la structure de nos sens ? La masse encéphalique est-elle divisée en divers compartimens, dont chacun recèle la faculté de percevoir et conserver certains attributs ou certaines propriétés des corps ? En est-il un pour les odeurs, en est-il un pour les saveurs ? Un autre conserve-t-il le souvenir des lieux, des distances ? Un autre compare-t-il sans cesse les dimensions des corps ? Les événemens, les faits poli-

tiques et moraux en ont-ils un qui leur appartient ? La classification des êtres en aurait-elle un autre ? En cette occasion l'affirmative serait peut-être une assertion hasardée , en supposant qu'elle fût générale ; mais elle peut avoir de justes applications. Le siège principal de nos sensations a lieu dans le cerveau , aux endroits où les nerfs qui les transmettent prennent leur origine et suivent leur trajet. En effet , c'est là où l'impression a été la plus forte et la plus vive ; c'est-là , par conséquent , où elle a laissé les traces les plus profondes ; c'est - là aussi où doivent siéger les images , le souvenir des corps qui les ont produit. Ainsi on ne peut nier que la partie du cerveau où les nerfs optiques prennent leur origine et suivent leur trajet , ne soit le centre d'un grand nombre d'idées , de comparaisons et de jugemens. Cependant toute idée qui a été méditée , raisonnée et mise en ordre par l'intelligence d'un autre , peut nous être transmise par l'ouïe. Ainsi la partie de cet organe où naissent les nerfs auditifs , doit encore jouer un grand

rôle dans la série de ses fonctions. Quant au toucher , il nous en transmettrait beaucoup moins qu'on ne le pense, s'il n'était sans cesse précédé de la vue dans l'exercice de ses fonctions. D'après ce qui vient d'être dit , trois actes de l'entendement répondent à la structure de trois sens. Nous avons vu que les idées , les connaissances qui nous appartiennent , nous ont été transmises par la vue : elles doivent donc avoir plus d'originalité que celles de l'ouïe. Ainsi elles sont particulièrement propres à l'imagination ou au génie. Celles qui sont transmises par l'audition étant admises sur parole ou d'après l'assentiment des autres , elles ne deviennent les nôtres que par la mémoire ; elle seule nous en fait tirer parti. L'ouïe est donc le sens de la mémoire. Le toucher procède avec lenteur, il examine, il étudie les corps ; en répétant ses essais , il s'assure de leur forme et de leurs propriétés : il est sévère, il est juste comme le compas ; il ne transmet au cerveau que des idées claires et précises ; il est le sens du jugement.



tiques et moi  
appartient ?  
en aurait-elle  
l'affirmative  
tion hasardée  
générale ; mo  
applications.  
sensations a  
endroits où  
tent prenne  
leur trajet,  
pression a é  
vive ; c'est-l  
a laissé les  
c'est - là au  
images , le s  
ont produit.  
la partie du  
ques prenne  
leur trajet, ne  
nombre d'idée  
jugemens. Cep  
té méditée, ra  
r l'intelligence  
e transmise p  
e de cet organe  
uditifs , doit en

B37



SCIENTIA

VERITAS

OF MICHIGAN  
IGNAUD  
ARY

DUPL

Ici je dois établir entre nos idées des différences que les idéologues n'ont point encore saisies ; il existe des idées sans images, des idées avec images imparfaites, d'autres avec des images exactes ; les premières nous sont transmises par l'odorat et le goût, les secondes par l'audition et le toucher, les troisièmes par la vue ; nous nous formons en imagination la figure des objets dont nous avons acquis la connaissance, mais elle n'est fondée que sur la comparaison des choses que nous avons vues ; alors elles manquent de justesse et de vérité. Je sais, par exemple, que le corps de Socrate était construit d'après les mêmes règles de conformation que celui des hommes que j'ai vus ; mais il m'est impossible d'avoir une idée juste de l'ensemble de ses traits, de l'expression de sa physionomie, de la vivacité de son regard, de la gravité de son maintien, parce que l'œil seul peut saisir ces détails : on aura beau m'en faire un récit exact, jamais mon imagination ne pourra m'en faire un portrait fidèle : chacun de nous présente,

dans ses défauts ou ses qualités physiques et morales, des nuances qui le différencient, et qui ne peuvent être rendues par la tradition. Nous nous faisons toujours des idées fausses des objets dont on nous a beaucoup parlé, et que nous n'avons pas vus. Je sais que Rome est une grande et belle ville, l'histoire ancienne me l'a appris, l'histoire moderne me l'a confirmé; je sais qu'elle est bâtie sur les bords du Tibre, qu'elle est voisine de marais, et qu'elle renferme des monumens superbes. Mon imagination me la présente souvent, et comme j'ai vu d'autres grandes villes, j'en juge par comparaison; mais si jamais je vois cette vaste et antique cité, je serai surpris de la trouver toute différente que je me l'étais figurée, et elle laissera dans ma mémoire des images que la vue seule avait pu y placer.

La plus grande partie de nos connaissances comporte de l'incertitude; elles résultent de la tradition qui émane de l'expérience des autres, et non de la nôtre. Ces connaissances ne sont que des rapprochemens établis entre les

choses connues et celles qui ne le sont pas ; elles ne comportent point de détails, ainsi elles ne peuvent être que générales : dès-lors je ne peux avoir sur le cap de Bonne-Espérance , que je n'ai pas vu, que des notions de cette nature.

Nous avons beaucoup de peine à établir des différences entre les choses que nous connaissons peu et celles que nous connaissons bien , parce que nous prenons toujours pour terme de nos comparaisons les objets qui ont fortement frappé nos sens ; nous en faisons les archétypes de nos idées, et à moins d'une grande instruction, nous pensons que les objets qui sont à mille lieues de nous, ressemblent à ceux qui nous entourent. Aussi les idées que nous avons acquises dans l'enfance sont celles auxquelles nous comparons toutes celles que nous éprouvons par la suite ; c'est pour cette raison qu'il est si difficile de détruire les erreurs et les préjugés qui dépendent d'une première éducation et du climat.

L'enfant naît avec une absence totale d'idées : il les acquiert à mesure que

sés sens s'exercent, et son intelligence se développe en raison de leur nombre, de leur ordre, de leur choix, ainsi que de la manière dont le cerveau les enchaîne et les combine. Cet organe a beaucoup plus de part aux progrès de notre entendement que l'énergie des sens; mais la différence la plus tranchante qui existe entre nos idées dépend de la structure particulière de chacun d'eux. Le toucher en est un exemple: avec beaucoup d'attention et de patience, il parviendra à nous donner une image partielle des corps bruts; il saisira les dimensions d'un corps, sa forme, sa densité, mais sa couleur lui échappera; il sera beaucoup plus borné pour les êtres vivans et sensibles. Pourra-t-il donner à l'esprit une idée juste, une image fidèle d'une plante, d'une fleur, du vol d'un oiseau, du mouvement rapide du feu qui s'élève en lames dans l'air, et forme un tourbillon sur le bûcher qu'il dévore? Pourra-t-il rendre raison du jeu de la physionomie, de l'influence des passions sur la figure, de la noblesse des traits? La vue est

donc le seul sens qui nous donne des idées accompagnées d'images fidèles.

Si vous avez vécu habituellement avec une personne qui vous soit chère , vous la voyez sans cesse lors même que vous en êtes absent ; sa figure , son maintien , sa démarche vous sont présents ; vous distinguez tous ses mouvemens , toutes ses actions. Pourrez-vous voir ainsi les corps que vous aurez palpés , les sons que vous aurez entendus , les saveurs dont vous aurez fait un long usage , et les odeurs qui auront fréquemment frappé votre odorat ? Vous en aurez le souvenir , mais il ne sera accompagné d'aucunes images.

Qu'est l'homme sans la vue ? un être triste et languissant , qui ne jouit que d'une petite partie de son existence : seul et isolé au milieu des millions d'êtres qui l'entourent , il se meut sans cesse dans une profonde nuit ; jamais la lumière ne lui fait voir le sourire de la nature , elle est toujours couverte d'un crêpe funèbre pour lui , et les épaisses ténèbres qui l'enveloppent le forcent à passer ses jours dans un deuil éternel ,

Aveugles-nés, je vous plaindrais moins si vous eussiez vu une seule fois l'aurore sortir de son lit de fleurs, pour épanouir sa chevelure dorée sur le miroir transparent des vapeurs du matin: vous eussiez été ravis d'admiration en la voyant étendre son bras radieux sur le monde en repos, pour dissiper le reste des ombres qui l'avaient endormi. Puisque la vue nous prive du plus grand nombre des relations avec les objets qui nous environnent, c'est le sens qui a le plus d'étendue.

Comme les sens ne sont qu'une dépendance du cerveau, c'est de lui que je vais m'occuper. Le cerveau est un organe mou, qui paraît toujours passif; il jouit cependant d'une grande énergie lorsqu'on est habitué à penser, et qu'on fixe profondément son attention sur un objet; le cerveau emploie dans son opération presque toutes les forces de l'économie; la respiration se ralentit, l'estomac fait difficilement ses fonctions, tous les sens cessent de s'exercer ou ne s'exercent que faiblement, les membres perdent leur force, le mouvement des



bras est sans énergie , et la course devient impossible dans cet instant. Le front se ride , les sourcils se froncent , les yeux paraissent s'enfoncer dans les orbites , les joues se creusent , les lèvres s'allongent , tous les traits se concentrent , preuve certaine que l'encéphale ne peut plus communiquer alors aux muscles de la vie organique et animale les forces qu'ils empruntent de lui.

La concentration des muscles de la face est une suite de l'action forte et soutenue de l'encéphale : les nerfs qui s'y distribuent partant de cet organe , doivent nécessairement avoir part à ses opérations ; c'est pour cette raison que l'état de l'ame se peint ordinairement dans les traits et la physionomie. L'irritabilité a peu de part à l'action cérébrale , la sensibilité la produit particulièrement ; quoique l'irritabilité ait peu de part aux opérations du cerveau , il reçoit néanmoins un irritant. La vivacité de ses mouvemens est en raison de la quantité de sang qui l'aborde ; ainsi dans les courses , les travaux violens , les passions impétueuses , il agit de con-

éert avec le cœur : dès-lors l'état de la circulation entre pour quelque chose dans l'exercice des forces intellectuelles. Cette remarque prouve que l'esprit est soumis à l'influence du tempérament.

La plupart des physiologistes prétendent que le développement de l'intelligence est proportionné au volume de la masse encéphalique ; cette observation est souvent vraie , mais plus souvent encore elle est fausse ; c'est moins le volume du cerveau qui constitue la force de l'entendement , que la sensibilité dont il est doué. Si le premier principe établi était généralement exact , il s'ensuivrait que la grosseur du crâne pourrait servir de mesure à l'étendue de l'esprit , ce qui est démenti par l'expérience.

Des hommes qui ont le crâne peu développé peuvent avoir beaucoup de moyens. Les nerfs qui partent du cerveau , et tous ceux qui se distribuent aux organes de la vie animale , partagent le tact exquis dont il est doué ; ainsi les sens d'un homme intelligent

sont plus perfectibles que ceux de l'individu qui ne l'est pas.

Du côté des sens, l'homme ne l'emporte sur les autres animaux que par le toucher, mais on ne doit pas conclure de là que c'est la conformation de la main qui lui donne la grande supériorité qu'il a sur eux; c'est particulièrement la réaction du cerveau sur les sensations reçus qui la lui donne; c'est la fréquence, l'énergie, l'étendue de cette réaction qui constitue la force de l'entendement. Les animaux jouissent de quatre sens excellens, et chez la plupart des espèces, l'odorat est bien supérieur à celui de l'homme : ce sens les dédommage de l'imperfection de leur toucher. Ce n'est point à l'instinct, qui n'est qu'une impulsion intérieure, que les animaux doivent leurs déterminations, comme on le pense, mais à l'impression que font sur leurs sens les objets du dehors : ils viennent quand on les appelle, parce qu'ils entendent; ils reconnaissent leurs retraites ou les traces de leurs ennemis, parce qu'ils flairent; ils évitent le choc des corps dont leur

odorat ne peut reconnaître la présence, parce qu'ils voient; enfin ils ne mangent point les choses capables de nuire à leur conservation, parce qu'ils goûtent; leurs actions sont le résultat de leurs sensations, et non de ce stimulus auquel on attribue faussement leur capacité.

Je sais que chaque animal n'a que les goûts de son espèce; mais bien qu'ils ne dépendent que de son organisation, ils ne se développent que dans le cas où les objets auxquels ils se rapportent agissent sur ses sens. C'est une vérité toute simple, il serait impossible qu'un chien allât à la chasse s'il n'avait jamais senti l'animal qui fuit devant lui, et comment rapporterait-il s'il ne pouvait voir l'objet qui a été lancé? Le loup pourrait-il suivre sa proie s'il était privé de l'odorat? Un cheval pourrait-il tourner à droite ou à gauche, s'il n'était guidé par la vue? Comme les penchans des animaux résultent immédiatement de leur organisation; comme ils sont simples et naturels, ils doivent être plus prononcés et plus invariables que

pas aussi étendue que la première. La conformation organique des sens, qui fait la différence de nos idées, en établit encore dans leur degré d'intensité; ceci dépend de ce que la perception de chaque sens a plus ou moins de force.

Nous avons cinq sens, il existe réellement cinq espèces de sensations : chacune de ces espèces est d'une nature particulière, parce que le sens qui la perçoit a une structure qui lui est propre. Toutes nos idées se ressembleraient parfaitement, si tous nos sens présentaient la même organisation. Nous n'avons point d'idées simples, comme le prétend Loke : un corps réduit à sa dernière analyse ne pourrait faire impression sur nous; d'ailleurs, il n'existe point dans la nature de substance qui ne présente qu'une seule propriété; un grain de sable même produit plusieurs idées distinctes : celle de sa couleur, celle de sa forme, celle des molécules qui le composent, celle de sa densité. La même observation peut être appliquée aux métaux, aux terres, que l'on regarde comme des corps

simples. Si on voulait séparer les élémens d'un très-petit corps, on n'aurait que des particules qui ne seraient point perceptibles. Il est impossible de suivre tous les degrés de la composition de nos idées, mais les moins compliquées sont celles qui se rapportent aux objets situés dans un état d'isolement : les idées collectives qui en réunissent plusieurs sont très-complexes. Le mot assassinat, par exemple, suppose déjà la réunion de deux individus, celui qui a été victime du crime, et celui qui l'a commis ; ensuite vient l'arme ou l'instrument dont il s'est servi pour l'exécuter ; quelque simples que nous paraissent les idées qui se rapportent à des objets isolés, elles sont encore très composées ; l'idée d'un arbre, par exemple, en comprend une multitude d'autres : celles de ses feuilles, de ses rameaux, de ses branches, de son tronc ; celles de son écorce, de sa souche, de ses racines ; et si on divisé ensuite les élémens de toutes ces parties, la quantité des idées qui s'y rapporteront ira jusqu'à l'infini. On peut juger par là de la compo-

sition des idées collectives comme celles que donnent les mots bataille , troupeau , forêt , flotte , ville , armée , million. Mais les idées qui se rattachent à ses modes ne présentent que des masses à l'esprit : elles manquent de justesse et de précision.

L'entendement est lui-même étonné de l'immense quantité des notions qu'il rassemble ; en parcourant la vaste série des êtres , il devient un centre où sont recueillis tous les phénomènes de la nature , il embrasse les secrets du ciel , de la terre et des eaux ; il partage en quelque sorte la puissance des tourbillons qui se meuvent dans l'espace : tout ce qui respire , tout ce qui se meut , devient l'objet de ses conceptions ; il s'élève jusqu'aux régions éblouissantes de la lumière , il forme un petit monde , c'est une miniature de l'univers.

Quoique ce soit particulièrement au moyen de ses relations avec ses semblables que l'homme perfectionne son intelligence , les objets qui l'entourent y contribuent aussi beaucoup. Les habitants des déserts ont peu d'intelligence ;

le spectacle de la nature ne les instruit point , aucun objet n'offre matière à leur réflexion , le silence de leur vaste solitude n'éveille jamais leur pensée , tout ce qu'ils voient est dans un état de mort , et leur esprit est brut et sauvage comme les rochers qui couvrent leurs retraites. Mais par une raison contraire , ces pays charmans que des rivières partagent , qui présentent ici des coteaux couverts de vignes ; là , des bouquets d'arbres chargés d'un épais feuillage ; dans d'autres lieux , des rocs qui sortent brusquement du sein de la montagne ; en d'autres , des vallées couvertes de prairies riantes ; ces lieux offrent à leurs habitans des spectacles toujours variés , toujours pittoresques. Dans ces contrées l'homme a l'esprit beau , l'imagination brillante , et l'intelligence exercée. Dans les climats coupés par des hautes montagnes couvertes de neiges , exposés à des vents impétueux , à des brouillards , aux frimats , les idées ont quelque chose de sombre , de hardi et de gigantesque. Dans les pays de plaines , où règne la



plus grande uniformité, l'imagination est froide, elle n'est jamais frappée par les masses imposantes de la nature ; aussi elle n'a point ce feu qui résulte d'impressions vives, de fortes émotions.

Quand un climat produit des sensations qui lui sont exclusivement propres, ses habitans s'habituent difficilement au séjour d'autres pays ; le genre d'impressions qu'ils reçoivent alors est si différent de celles qu'ils ont d'abord reçues, qu'il ne peut produire que le dégoût et l'ennui ; c'est pour cette raison que les Lapons et les Suisses sont si sujets à la maladie du pays. Une faculté intellectuelle doit avoir son siège dans le cerveau, c'est pour cela que la perception n'est point une faculté ; car elle n'est que l'ensemble des opérations de nos sens, elle ne peut être entièrement séparée de l'entendement, puisqu'elle lui offre tous les matériaux sur lesquels il s'exerce, mais elle en est cependant très-distincte, parce qu'elle n'a qu'une part occasionnelle et non immédiate à ses

opérations : elle est presque entièrement passive.

On a considéré les diverses opérations de l'entendement comme autant de facultés distinctes, aussi on ne peut en fixer le nombre : elles présentent tant de nuances différentes, qu'il est impossible de les saisir. Pour moi, je n'appelle point faculté une force intellectuelle qui ne s'exerce qu'avec le secours de forces de même espèce. Ainsi le jugement, par exemple, ne s'exerce qu'à l'aide de la mémoire, de la volonté, de l'attention, de la comparaison : il est impossible qu'il agisse sans elles. Le jugement n'est donc point une faculté, mais le concours ou l'ensemble de plusieurs opérations d'une même force. Je considère donc l'entendement comme formant seul une faculté morale chez l'homme, et tout ce qu'on a nommé faculté n'est qu'une de ses opérations. Mais, comme nous l'avons déjà vu, aucune de ses actions n'est simple, puisqu'elle se fait à l'aide de celles qui l'ont précédée,

J'ai séparé la perception des opéra-

tions de l'entendement, par la raison qu'elle est plutôt une opération sensitive que cérébrale ; mais le premier acte de l'intellect qui vient après elle, c'est la mémoire ; comme elle est le dépôt des idées transmises par la perception, elle s'exerce aussitôt qu'on a perçu ; c'est elle qui sert de base aux autres actes de l'entendement ; ils ne s'exercent qu'à l'aide des idées qu'elle embrasse, et qui forment ses élémens. C'est à leur occasion qu'on fixe son attention, qu'on voit, qu'on imagine, qu'on juge. Dans le premier exercice des fonctions intellectuelles, le jugement s'exécute à l'aide de l'attention : ce qui le prouve, c'est qu'il est d'autant plus sûr, que celle-ci est plus profonde. La volonté n'est que la conséquence d'un jugement, parce qu'on ne peut se porter vers un objet sans l'avoir apprécié ; mais on doit distinguer la volonté proprement dite, des volitions qui dépendent de nos besoins ou de nos sentimens : leurs opérations se confondent avec l'attention et le jugement ; ils agissent d'une manière simultanée.

Voici l'ordre dans lequel les opérations de l'entendement se succèdent et s'enchaînent dans un âge où la nature présente aux sens un spectacle toujours nouveau. A un âge plus avancé, la volonté précède toujours le jugement, par la raison que cet acte intellectuel exige pour son exercice une volition forte et soutenue. Le discernement vient un peu tard; comme il n'est que le moyen de saisir les différences peu sensibles qui existent entre les objets, il suppose des années et de l'expérience. Ainsi que les autres actes intellectuels, il ne s'exerce qu'à l'aide d'opérations de sa nature : la comparaison est un de ses élémens ; il a ceci de commun avec le jugement, qui a beaucoup de rapport avec lui; il ne paraît être qu'un jugement plus fin et plus délicat que les autres.

L'imagination est un acte d'une espèce particulière; c'est une représentation, une peinture vive et animée des objets qui ont fortement frappé les sens. Cette opération intellectuelle exige la profondeur des sensations ou des émo-

tions : les autres actes de l'entendement l'aident peu ; le propre de son exercice est plutôt de reproduire les qualités brillantes des objets , que de les apprécier. L'influence des corps environnans lui est si nécessaire , que sa force dépend ou de leur beauté , ou de leur abondance , ou de leur éclat : les arts sont particulièrement son domaine. Cette qualité morale exige beaucoup de sensibilité : aussi les femmes sont plus aptes aux arts qu'aux sciences. L'imagination est un élément du génie.

Quant à l'esprit , il est souvent pris pour l'intelligence , car il est inséparable de son développement et de ses progrès. Le mot intelligence n'exprime qu'un acte de l'entendement ; mais le mot qui le rend , pris dans une autre acception , établit une différence sensible entre ces deux forces morales. L'intelligence ne se compose que de la facilité de bien concevoir , et l'esprit se compose de la facilité de bien concevoir et bien rendre , soit par la parole , soit par le style. On donne aussi le nom d'esprit à la vivacité des opérations de

l'entendement , à leur étendue. Chez quelques personnes , cette qualité ne consiste que dans la finesse des aperçus et dans la délicatesse du tact. Chez d'autres, dans la variété et la justesse des réflexions. L'esprit, tel qu'on le recherche dans le monde , peut être distinct du jugement : il existe sans lui.

Il n'en est pas ainsi de l'esprit, qui saisit les rapports des choses , examine , discute et compare tous les objets qui l'éveillent et le frappent : cet acte intellectuel en forme l'élément et l'essence. En prenant le mot dans sa signification rigoureuse , il n'y a point d'esprit sans jugement , il n'y en a point sans mémoire , sans discernement , sans attention ; mais il exige plus ou moins le concours de ces actes intellectuels , selon les objets auxquels il s'applique. Ce sont les saillies , les traits , les rapprochemens ingénieux et piquans qui le caractérisent chez l'auteur comique ; c'est l'aridité , la monotonie , la justesse , la précision , qui le distinguent chez les mathématiciens ; l'ordre , la méthode , la facilité d'entrer dans tous

les détails l'accompagnent chez les naturalistes ; la profondeur , la sévérité , la force , l'étendue forment l'essence de celui du philosophe.

On a toujours dit que la pensée distinguait l'homme des autres animaux ; ils pensent aussi , mais pas autant que lui. Comme celle de l'homme , leur pensée embrasse le passé , car ils se rappellent fort bien des caresses ou des coups qu'ils ont reçus depuis long-temps. Ce qui les distingue particulièrement de l'homme , c'est qu'ils ne peuvent jouir dans toute son étendue de l'expérience de leurs semblables. Mais, quelles que soient les bornes de leur intelligence , sous ce rapport , ils possèdent en petit ce que l'homme possède en grand. On trouve dans la capacité du castor tous les élémens de l'entendement humain ; il perçoit , il se souvient , il juge , il pense , il discerne , il invente , il prévoit même l'avenir ; car tous ses travaux tendent à le rendre agréable. Un imbécille présente aussi l'ébauche de tous les moyens d'un homme habile , il n'est point d'opération intellectuelle

dont il ne soit quelquefois capable ; mais elle s'applique à des objets qui exigent si peu d'efforts, et qui sont d'une si faible importance , qu'elles le distinguent peu de l'animal sauvage, dont l'industrie est proportionnée aux besoins. Un nain et un géant sont construits sur les mêmes règles de conformation ; ils ont le même nombre d'organes ; leur corps présente une égale quantité de parties : ils ne diffèrent que par le volume de la taille et la force. Il en est de même pour les esprits.

La pensée a les plus grands rapports avec la réflexion, et cette dernière n'est qu'une pensée prolongée. La pensée est une suite , un enchaînement de jugemens et de comparaisons ; comme la plupart de ses actes , elle exige le concours de toutes les opérations de l'entendement. Tous les hommes pensent , mais la pensée n'a pas , chez tous , le même degré d'intensité. C'est particulièrement pour cette raison que tous les esprits sont différens ; c'est l'habitude et la fréquence de la pensée qui forment les vrais talens.



La raison est l'usage de l'entendement. On a dit, en l'attribuant exclusivement à l'homme , que c'était la faculté de distinguer le bien d'avec le mal ; si on entend par-là le moyen de discerner ce qui est nuisible d'avec ce qui est utile , les animaux possèdent cet avantage comme l'espèce humaine ; ils saisissent fort bien la différence qui existe entre les choses qui leur conviennent et celles qui ne leur conviennent pas. Mais , me dira-t-on , il n'ont aucune idée du crime et de la vertu ; il est vrai qu'ils manquent des livres qui proscrivent l'un et qui consacrent l'autre ; ils connaissent cependant la vertu par le fait , puisqu'ils observent des devoirs. La tendresse paternelle , chez les uns , la tendresse maternelle chez tous , sont de ce nombre ; ils connaissent aussi l'amitié , la fidélité , la générosité , l'obéissance , la reconnaissance ; ils respectent la vie de ceux de leur espèce ; ils sont si peu étrangers à la sociabilité , qu'ils se font réciproquement des caresses. Chacun peut faire ces observations , mais chacun n'en tire pas les

mêmes conséquences : c'est pour cette raison qu'on a pu les regarder comme de pures machines.

Puisque les animaux possèdent l'ébauche de l'entendement, ils offrent aussi l'ébauche de la raison, c'est une chose claire; ainsi ils ont autant de rapport avec l'homme, du côté de leur moral, que du côté de leur physique.

Le génie est une liaison d'opérations intellectuelles qui présente le terme de la perfection de l'entendement. C'est à lui qu'on attribue toute espèce d'invention. Le mot n'offre point une idée juste dans notre langue, il signifie créer. L'homme ne crée point quand il invente, il saisit la nature des choses. Le génie n'est que l'application nouvelle à une science de principes connus; le génie consiste encore dans la démonstration de vérités importantes, qui n'ont été que senties. Descartes eut du génie, il fit l'application de l'algèbre aux mathématiques. On peut faire un ouvrage nouveau en tirant des conséquences inconnues de vérités reconnues. Les élémens du génie sont l'imagination, l'ha-

bitude de la pensée, l'observation, le raisonnement. Le propre de ce don précieux est de donner de la physionomie, de l'originalité, de la grandeur à ses ouvrages.

---

## CHAPITRE IX.

*Des Penchans.*

Tous les êtres ont leurs penchans, la matière même semble avoir les siens ; l'aimant attire l'aimant, les molécules demandent d'autres molécules ; les corps isolés cherchent un centre ; toutes les substances homogènes s'unissent et se marient ; mille élémens divers forment des agrégats ; les masses gravitent vers les masses ; les parties du grand tout tendent sans cesse à se réunir ; les globes font effort contre la puissance de leurs mouvemens ; les êtres sensibles se rapprochent sans cesse ; le plaisir, le besoin et l'amour forgent continuellement des liens pour les enchaîner ; les plantes s'embrassent et se lient ; la fleur féconde la fleur ; les arbres s'envoient une poussière fécondante ; le lierre entoure et enlace de ses rameaux les branches et la tige de l'orme ; la vigne

s'appuie sur le tronc d'un arbuste , et confie ses grappes précieuses à la force de son appui ; des liens plus doux encore unissent les espèces animales ; les poissons s'accouplent en jouant au sein des ondes , et peuplent les vastes régions des mers ; les oiseaux s'appellent , se recherchent ; leurs voix , animées par l'amour , forment des concerts harmonieux dans les airs ; toujours fidèles , ils rendent caresses pour caresses , et assaisonnent de l'accent le plus doux les plus tendres embrassemens. Sur la terre , les animaux se recherchent encore , tous les échos retentissent du bruit de leurs amours ; les prés , les plaines , les bois sont témoins de leurs étreintes , et se couvrent des fruits de leurs unions. Mais , de tous les êtres sensibles , l'homme est celui qui trouve le plus de bonheur à aimer ; c'est dans ce sentiment vif et impérieux qu'il trouve le complément de son existence.

Le premier et le plus puissant de tous les penchans des animaux , est celui qui résulte du sentiment de leur conservation ; le second est celui qui

résulte du désir de conserver leur espèce. La faim est la principale cause qui détermine les propensions de chaque genre animal ; mais comme ils n'usent pas tous d'alimens de même nature, tous doivent avoir des goûts différens. C'est dans la conformation de sa bouche, de ses dents, de son estomac, de ses membres, qu'il faut chercher la source des penchans propres à chacun d'eux. La plupart des insectes, par exemple, aiment le sang et les substances liquides, par la raison qu'ils ne peuvent se nourrir d'autre chose ; leur bouche est armée d'une espèce de foret qui perce la peau des animaux, et qui fait en même temps la fonction de pompe aspirante. C'est par son moyen qu'ils appaisent leurs appétits.

D'après les principes de M. Gall, la guêpe, l'araignée, le frélon doivent avoir la bosse du meurtre, car ils tuent sans cesse, puisqu'ils vivent d'insectes. La gravité germanique n'a point fait l'étude de leur crâne ; c'est une perte pour la science, car il présente, à n'en pas douter, des éminences très-appa-

rentes. Les poissons qui , par leur construction , manquent de dents ( cependant quelques espèces en sont pourvues), mangent d'autres poissons et des vers : c'est la nourriture qui leur convient le mieux. Comme ils ne peuvent triturer leurs alimens , ils sont également incapables de se nourrir de végétaux et de la chair des quadrupèdes , à moins qu'elle ne soit hachée. Mais les muscles et les arêtes de ceux de leur nature présentant peu de résistance , peuvent être introduits dans leur estomac sans danger pour leur vie. Ainsi les poissons ne lacèrent point , ne déchirent point leur proie avant de s'en rassasier : ils sont donc plus voraces que cruels , et c'est leur organisme qui décide de leurs habitudes.

Les morSES, les cétacées, qui ont les plus grands rapports avec le quadrupèdes , sont munis de dents coniques ; les poissons dont ils se nourrissent étant le plus souvent d'un volume considérable , ils sont forcés de les dévorer , afin qu'ils ne puissent offrir trop de résistance aux forces dissolvantes de la digestion.

Les animaux à sang chaud tuent ordinairement leurs victimes avant de s'en nourrir, les poissons et les serpens les introduisent dans leur œsophage encore vivans; elles sont étouffées par la pression qu'exercent sur elles les muscles qui servent à la déglutition. Les reptiles ont quelques dents, mais ils en tirent peu de parti; comme leur œsophage est très-dilatable, ils avalent des animaux beaucoup plus gros qu'eux; ils commencent à digérer leur partie antérieure lorsque la partie postérieure est encore hors de leur gueule.

La conformation organique de chaque genre animal le met bien dans l'impossibilité de faire usage de quelques alimens dans l'état naturel, mais non dans l'état de préparation; les gallinacées, qui ne se nourrissent que de grain, pourraient cependant vivre avec du lait caillé, des herbes et de la viande hachée. Ainsi c'est souvent moins l'estomac que la bouche qui se refuse à une espèce quelconque d'alimens.

Le genre de nourriture destiné à chaque espèce animale est aussi en



rapport avec son volume et sa force ; c'est pour cette raison que les petits oiseaux , connus en histoire naturelle sous le nom de grimpeurs , se nourrissent de chenilles , d'autres espèces font usage de vers , d'autres de fruits ou de leurs semences , d'autres de grains , d'autres d'insectes. Beaucoup d'espèces volatiles peuvent tirer parti de différentes nourritures , et sont à-la-fois carnivores , frugivores , granivores et insectivores ; ainsi que les poissons , ils sont plus gourmands que sanguinaires.

Mais les oiseaux de proie ne peuvent se nourrir que de la chair des animaux qu'ils ont tués : leur bec recourbé ne pourrait saisir ni les graines , ni les chenilles , ni les vers , ni les insectes. Ainsi leur organisation , leurs habitudes , leurs besoins , concourent également à les rendre cruels.

Parmi les quadrupèdes , trois genres se nourrissent d'herbes , de grain ou de feuilles ; ce sont les rongeurs , les ruminans et les solipèdes. Les rongeurs ont les dents très-acérées , et ils coupent tout ce qui peut renfermer du butin ; c'est

pour cette raison que les souris, les rats, les lapins même qu'on laisse libres, sont des hôtes si incommodes.

Ainsi le penchant de ces bêtes pour détruire tient encore à leur organisation. Les ruminans doivent naturellement être doux et paisibles, n'ayant de dents incisives qu'à la mâchoire supérieure; ils ne peuvent rien détruire, il ne leur est pas même possible de saisir l'herbe près de terre, et ne se nourrissent que de ses sommités; comme le volume des alimens dont ils font usage est considérable, à l'égard de la quantité de substance nutritive qu'ils renferment, la nature a donné à ces animaux un appareil digestif très-développé; le bœuf a quatre estomacs, la panse, le bonnet, le feuillet et la caillette, c'est pour cette raison qu'il peut mâcher ses alimens une seconde fois.

L'organisation des viscères se réunit avec la conformation de la bouche, pour rendre ce genre animal exclusivement herbivore; ainsi la douceur du mouton, de la chèvre, de la vache, dépend entièrement de la structure de

leurs organes. Les solipèdes, tels que l'âne, le zèbre, le cheval, qui se nourrissent de grain ou d'herbe, n'ont pas les penchans plus nuisibles que le cerf, le chevreuil. Les pachidermes, tels que le cochon, le sanglier, l'hippopotame, le tapir, ont des appétits plus voraces; quelques-unes de leurs dents ont la forme conique; aussi, après les carnassiers, ce sont les animaux qui ont les goûts les plus destructeurs. Ils peuvent faire également leur pâture de grain, d'herbe et de chair.

C'est au genre nombreux des bêtes qui se nourrissent exclusivement de chair, que la nature a donné les armes les plus terribles. Leurs mâchoires sont solidement articulées; les muscles qui les meuvent jouissent d'une très-grande force, les petites proportions sur lesquels leur corps est construit comportent toute l'énergie et toute l'agilité possibles. Ces animaux excellent également dans le saut, la lutte, la course; à la facilité de varier leurs mouvemens, ils réunissent la promptitude et l'adresse. Leur audace, leurs ongles, et leurs dents acé-

rées, les rendent redoutables à toutes les espèces fugitives. L'organisation externe et interne des carnivores décèle également des animaux qui ne peuvent se conserver que par la destruction. Contraints de chercher et suivre leur proie, forcés de courir sans cesse après elle, leur odorat est très-fin et très-développé. Les muscles de leur cou, qui aident les masseters dans leurs fonctions, sont fermes et volumineux ; la fibre, qui entre dans la composition des diverses parties de leur corps, est sèche et vigoureuse ; leur estomac, destiné à recevoir un aliment qui contient beaucoup de substance nutritive sous peu de volume, offre peu de capacité ; leurs intestins sont étroits : aussi ils mangent promptement, et deviennent rarement gras. A ces avantages physiques, ils réunissent de véritables talents, la ruse, l'adresse : la connaissance des retraites de leurs victimes, l'art de dresser des embûches, la mémoire des lieux, sont les suites nécessaires de leur organisme. Obligés de se cacher, d'attendre leur proie sur son passage pour la surprendre,

l'habitude et le besoin les rendent habiles chasseurs ; leur genre de vie développe à-la-fois leur hardiesse et leur sagacité. La guerre, qui est leur première occupation, devient en même temps leur première ressource ; mais pour attaquer et vaincre, il faut du courage, et savoir combattre : c'est pour cette raison que les carnivores sont intrépides ; c'est la même cause qui établit la différence qui existe entre leur intelligence et celle des herbivores. Ceux-ci, qui peuvent se passer de talens pour trouver leur subsistance, manquent ordinairement de méfiance et de finesse : il suffit de comparer le mouton au chat, le bœuf au chien, pour s'en convaincre.

L'éléphant, le cheval, font exception ; le premier doit cet avantage à sa trompe, le second à l'éducation qu'il reçoit de l'homme. Non-seulement les penchans des animaux dépendent de leur organisation interne et externe, mais encore des milieux qu'ils parcourent. Les poissons sont souples, vifs, agiles comme la mer, dont les eaux se

meuvent sans cesse ; les oiseaux sont inquiets , légers , inconstans , libres comme l'air qu'ils fendent de leurs ailes ; les quadrupèdes sont calmes , pesans , graves , comme la terre qu'ils habitent.

Nous venons d'avoir des preuves nombreuses que les penchans de tous les genres d'animaux dépendent de la conformation de leurs organes et des habitudes qui en résultent. Ce n'est donc point sur le crâne d'un animal qu'on doit chercher la preuve de ses penchans , mais bien dans la construction de sa bouche , de ses dents , de ses muscles , de ses pieds , de son estomac et de ses intestins.

Si , comme M. Gall le prétend , les déterminations des animaux avaient leur première source dans le cerveau , la construction organique de leur corps ne pourrait établir aucune différence entre elles , ce qui est démenti par les faits. Le tigre n'aurait point de penchant pour le meurtre s'il avait la bouche et les intestins du cerf. On peut m'objecter que les éminences du cerveau ne sont pas cause des instincts particuliers à chaque

genre animal, mais qu'elles coïncident seulement avec eux. La chose étant ainsi, tous les individus d'une même espèce doivent avoir la même éminence; s'il en était autrement, ils seraient privés de l'instinct indispensable à leur conservation, cette bosse étant la marque certaine de son développement. Or la théorie du docteur allemand est contraire à ces principes. Il admet, par exemple, qu'il existe des hommes qui ont du penchant pour l'assassinat, et d'autres qui ne l'ont pas. Tous les hommes ont du penchant pour le meurtre, tous ont l'instinct de la cruauté, tous ont le désir de tuer ou tuent des animaux, tous ont des dents canines et mangent de la chair; mais comme le désir de tuer des bêtes ne produit point et ne doit pas produire des effets physiques différens de ceux qui résultent de l'envie d'exterminer des humains, il s'ensuit que le personnage le plus doux doit avoir une bosse qui décèle chez lui une propension pour l'effusion du sang.

Mais le système crânologique n'a pas même prévu cette objection que j'ai

rien voulu supposer. Il admet des penchans innés, et par conséquent l'ébauche des bosses qui s'y rapportent.

M. Gall est excellent anatomiste, mais très-mauvais philosophe. Nos penchans ne sont point innés, nous ne les apportons point en naissant, ils ne sont que le résultat de nos sensations.

J'appelle penchant un mode de sentir qui établit un rapport direct entre nous et la nature de quelques actions bonnes ou mauvaises. Le penchant est le principal attribut du caractère de chacun de nous ; il forme l'essence de son moral ; il est, pour ainsi dire, l'ame de sa conduite. C'est le penchant qui constitue la droiture de l'homme probe et la scélératesse du méchant. Ainsi ce n'est ni une impulsion spontanée, ni une habitude, ni un sentiment, c'est une propension qui a ses préférences pour certains actes, comme la rétine a ses sympathies pour la lumière. Mais le penchant se compose à-la-fois d'une prédisposition inhérente à l'organisme, et de la connaissance d'un objet du dehors. Le concours de ces deux agens



pouvant seul le constituer, il est impossible que l'homme l'apporte en naissant. La prédisposition seule peut être innée, elle résulte du tact particulier dont le cerveau est doué. Le mot penchant exprime l'action de se porter vers un objet; mais pour se diriger vers une chose quelconque, il faut en avoir la connaissance ou l'idée. Le penchant ne peut donc être que la conséquence d'une ou plusieurs sensations; il ne peut donc être inné, puisque nos idées ne le sont pas.

Un sicaire ne pourrait se livrer au penchant qu'il se sent pour l'assassinat, s'il ignorait à-la-fois le pouvoir fatal de faire périr son semblable et le sort de l'humanité; pour arrêter son bras prêt à commettre le crime, il suffirait de lui ôter la persuasion que l'homme est mortel.

Un fripon ne peut avoir de penchant pour le vol, sans avoir l'idée des objets qui peuvent être volés. Avant de commettre son délit, il faut qu'il soit convaincu qu'il peut les emporter par adresse ou par force; il faut même qu'il

médite sur les moyens propres à le faire réussir. L'avare, qui n'aime que l'argent, ne doit sa passion aveugle qu'à l'usage de la monnaie et à la connaissance des avantages qu'on en retire. Si l'inégalité des fortunes et le droit de propriété lui étaient inconnus, il regarderait avec autant d'indifférence que le sauvage des déserts, l'or, dans la possession duquel il met tout son bonheur.

Un ambitieux recherche des honneurs ; il se tourmente, il intrigue, il s'agite, il flatte, il emploie toutes sortes de moyens pour parvenir à une dignité : l'idée des grandeurs auxquelles il aspire a précédé son irrésistible penchant. Ainsi les propensions de l'homme ne peuvent être innées, puisqu'elles ne sont qu'une conséquence de ses idées.

La différence qui existe entre le penchant et l'inclination, consiste en ce que l'un ne se rapporte qu'à des actions, et l'autre à des personnes. L'inclination est un mode de sentir qui nous fait rechercher un individu dont la société ou la possession (cela dépend du sexe) contribue à notre bonheur. Le senti-

ment forme son essence, le cœur est son centre : elle forme le doux lien qui unit les amis, les amans ; elle est le principe des affections tendres : c'est elle qui fait marcher la jeunesse dans des sentiers fleuris : de deux êtres elle n'en fait qu'un ; elle rend chère l'existence, et remplit l'ame d'un charme qui la ravit ; enfin elle est mère et nourrice de l'amour.

L'inclination n'est point innée. Un jeune homme est relégué dans une forêt ; il ne voit que des ronces, des épines, des arbustes sauvages, des arbres gigantesques et des bêtes farouches : isolé dans ces lieux agrestes, il devient grossier comme eux ; sa peau se durcit, ses pieds et ses mains deviennent calleux, son intelligence s'endort, sa sensibilité s'émousse, sa raison s'éteint. Aussi brut que le chêne sous lequel il cherche un abri, son ame n'est accessible à aucun sentiment, tout son moral est mort ; loin d'avoir du penchant pour la femme qu'il n'a jamais vue, et dont on ne lui a jamais parlé, il croit qu'elle n'existe pas ; il

tit machinalement, et ne peut se rendre raison des mouvemens secrets qui l'agitent. Son cruel exil fini, il entre dans le monde, tout l'étonne ; mais un sentiment de honte vient le surprendre : il s'aperçoit qu'il ne ressemble point aux autres, et qu'il fixe leur attention. Il désire savoir ce qu'ils disent de lui, et apprend à articuler quelques mots. Son cerveau sort de sa longue apathie, une étincelle de bon sens vient l'éclairer ; il contemple son état, et en rougit de nouveau : une lueur d'amour propre l'anime ; il s'efforce de sortir de la stupide ignorance où il a vécu si longtemps. Une jeune femme frappe sa vue, il ressent le trouble qui l'a tourmenté tant de fois : il s'en approche, il admire la délicatesse de ses traits, la blancheur de sa peau, l'élégance de sa taille, le feu doux et tendre de ses yeux, la grace de tous ses mouvemens ; son agitation s'accroît, il veut parler, les mots expirent sur ses lèvres ; il soupire, il tremble, il pâlit ; ses genoux chancellent, tout son corps frissonne ; il se retire lentement et confus. Tel

serait la situation d'un jeune homme qui, n'ayant aucune idée de l'existence des femmes, en verrait une pour la première fois. Sa première sensation serait une surprise, la seconde un sentiment, la troisième une inclination. On voit, par cet exemple, que l'inclination ne peut être innée, puisque plusieurs idées et même des sentimens la précèdent.

L'amitié est le lien qui unit les âges, les familles, les sexes même, les différentes conditions; elle établit les plus doux rapports entre les humains, et devient pour eux une source intarissable de souffrances et de plaisirs. L'ame, le caractère, le cœur profitent également de ses leçons; elle fait naître une sorte de fraternité entre les hommes qui ont les mêmes habitudes et les mêmes mœurs. L'amitié, loin d'être innée, est précédée de nombreuses idées, d'abord celle de l'individu qui en est l'objet, et celles qui résultent de l'examen réfléchi de sa moralité, de sa conduite, de son humeur, et même de toute sa personne. Ainsi l'amitié est loin de naître avec nous.

Le goût appartient particulièrement à l'esprit ; c'est le tact exquis dont il est doué. Le goût est à-la-fois jugement et sentiment ; c'est par lui que nous saisissons ce qui est convenable , ou ce qui est beau , ou ce qui est parfait ; c'est par lui que nous sentons l'harmonie des choses que l'art ou la nature offre à nos yeux ; enfin , le goût est la finesse de l'ame ou du génie. La nécessité où je suis de mettre de l'ordre dans mes idées , me force de donner au mot goût une acception différente de celle qu'il a dans le monde. D'après cette acception , les goûts de l'homme sont innocens : les exercices libéraux , les sciences , étant leurs seuls objets. Ce sont les impressions les plus vives qui font naître les goûts les plus prononcés chez l'homme. Des jeunes gens se sont livrés entièrement à la peinture après la vue d'un beau tableau ; d'autres ont consacré leur vie à l'étude des sciences , par la seule lecture d'un auteur savant ; quelques-uns enfin sont devenus passionnés pour la musique , après avoir assisté à un concert mélodieux. Voici

encore une preuve contre les assertions du docteur Gall. Pour bien connaître l'homme, ce n'est point assez d'étudier son organisation physique, il faut encore approfondir tous ses attributs moraux. Il y a long-temps qu'on sait que nos idées ne sont point innées ; il y a long-temps aussi que le docteur Gall devait savoir qu'en admettant des penchans innés, il établit une doctrine contraire aux principes de l'idéologie, et qui n'est propre qu'à faire rétrograder cette science. L'amour propre est la source commune de nos goûts, de nos inclinations, de nos penchans, et ceux-ci, à leur tour, sont les sources de nos passions ; et ce qui établit une différence entre ces premiers et ces dernières, c'est que celles-ci sont plus impétueuses et plus véhémentes. Le docteur allemand admet que l'homme a des instincts que les animaux n'ont pas ; je sais qu'il est impossible de trouver dans une seule espèce tous les instincts de l'homme, mais on peut les rencontrer tous dans plusieurs espèces réunies. Nous en connaissons

déjà un grand nombre qui sont communs à plusieurs genres animaux et à l'homme ; il est inutile de les énumérer ici, il ne sera question que de ceux qui ne paraissent point leur appartenir.

L'ambition semble exclusive à l'homme, cependant elle ne l'est pas ; l'émulation de quelques animaux en présente tous les rudimens. Quel feu, quelle ardeur, quelle impétuosité chez les chevaux qui mesurent leurs forces et leur vitesse à la course ! A l'instant où ils s'apprêtent à prendre leur élan, ils rongent le mors, ils trépignent, ils écument, ils s'impatientent, ils se cabrent ; enfin ils se lancent, leurs naseaux s'ouvrent, leur queue s'épanouit, leurs oreilles se dressent, tous leurs muscles s'épanouissent et se tendent. L'éclair parcourt moins rapidement l'horizon qu'ils ne parcourent le terrain qui est le théâtre de leurs généreux efforts. A peine leurs pieds touchent le sol ; c'est à qui dépassera son adversaire : en un moment ils ont fait le tour du cirque, et se sont couverts de poussière et de sueur. Tous ceux qui connaissent le



cheval savent jusqu'où ce noble compagnon de l'homme porte cette espèce d'amour propre, et combien elle influe sur son activité.

Le lion a l'instinct de la générosité, le renard celui de la finesse; le chien est souple et flatteur; le chat cache, sous son air hypocrite et doucereux, toutes les noirceurs de la trahison; le rossignol, et beaucoup d'autres oiseaux, ont l'instinct de la musique; les échassiers, les passères, celui des voyages. Une foule de volatiles sentent très-bien les changemens qui vont avoir lieu dans l'atmosphère. La tourterelle est un modèle de tendresse, le coq de despotisme; le vautour est lâche; l'abeille a toute l'activité, tout l'ordre, toute l'adresse nécessaires à l'industrie; la fourmi est prévoyante, active, économe. Presque tous les animaux ont l'instinct de la prudence, et obvient au danger. Les oies, les canards sauvages, et plusieurs autres espèces, ont des sentinelles qui les avertissent de l'approche de l'ennemi. Tous ces instincts, qui paraissent réservés à l'homme, appartiennent ce-

pendant aux animaux de différens genres. Les élémens de leur entendement ne sont pas, à beaucoup près, aussi compliqués que ceux de l'homme; ils ne présentent ni autant de nuances, ni autant de variétés, ni autant de force; cependant quelques espèces savent combiner un assez grand nombre d'idées; quelques-unes connaissent et mettent en usage toutes les règles de la construction: elles possèdent donc en petit les élémens de l'invention et du génie. On trouve donc, dans la totalité des espèces animales, tous les instincts de l'homme, l'ébauche de ses penchans et de ses moyens intellectuels; voici une nouvelle confirmation d'un principe déjà établi.

Ça été pour me prêter au langage usité, que je me suis servi du mot instinct; comme il n'exprime qu'un stimulus intérieur, il ne peut avoir part aux véritables impressions qui produisent les déterminations animales. Cette impulsion interne est locale, elle ne s'exerce le plus souvent qu'à l'estomac, aux parties génitales, mais elle ne peut

produire qu'un commencement d'action quand elle est dépourvue du secours des sens. Ainsi l'instinct est très-peu de chose chez les animaux ; il n'est que l'aiguillon mécanique du besoin ; il n'est qu'une force aveugle , qui appartient à la vie organique , et non à la vie de relation ; comme chez l'homme , les sens jouent le premier et le plus grand rôle chez les animaux.

Les philosophes ont toujours confondu les prédispositions qui dépendent immédiatement de l'organisation avec les penchans. Avant de percevoir ; l'homme est disposé d'avance , par la structure de son organisme , à faire quelques actions plutôt que telles autres ; mais cette propension latente , si je puis me servir de ce mot , ne constitue point un penchant , si elle n'est développée et mise en action par la perception des objets du dehors. Ce sont ces prédispositions que l'on nomme instincts ; chez les animaux et chez l'homme , elles ont leur siège non dans le cerveau , mais dans tout l'organisme. Cependant l'instinct doit différer des prédis-

positions, en ce qu'il est l'aiguillon du simple besoin, et que celles-ci n'en sont que des émanations. Les prédispositions à l'avarice, à l'ambition, à l'orgueil, ne sont que des effets éloignés du besoin. Il en est ainsi de la prédisposition au vol, que M. Gall reconnaît chez certains animaux ; mais, en cela, il attribue au chat, à la pie, une propension latente pour un vice qui a lieu dans la société et non dans la nature. Les animaux ne connaissent point le droit de propriété ; le vol n'existe point pour eux ; la faim est la loi suprême qui gouverne les êtres vivans ; les animaux ne pillent que pour l'appaiser ; c'est le sentiment du mérite ou du démérite d'une action qui en fait une vertu ou un crime. Les brutes, qui n'ont pas ce sentiment, prennent pour manger, et ne volent point : d'ailleurs cette instinct n'est point particulier au chat, à la pie. En Afrique, en Asie, les tigres viennent enlever les bestiaux jusque dans les métairies ; les chiens, qui ne sont point dressés, mangent ce qu'ils trouvent dans les maisons. En Europe même, les

lous pénétrèrent souvent dans les bergeries, dévorent, égorgent, et emportent les moutons. Tous les animaux domestiques prennent des alimens où ils en trouvent, et ne cherchent point à qui ils appartiennent. Si l'on pouvait croire que l'anatomiste allemand eût trouvé la bosse du vol sur le crâne de deux espèces, il en aurait aussi rencontré sur les oiseaux qui vivent aux dépens des laboureurs, sur les martres et les belettes, qui se nourrissent de leurs œufs et de leurs poules. M. Gall croit voir des bosses partout, comme les jeunes gens amoureux croient voir des maîtresses partout. S'il n'existait pas des personnes prêtes à tout croire, sa doctrine ne mériterait pas d'être réfutée.

Cependant une prédisposition peut être plus forte chez quelques individus et chez quelques espèces que chez d'autres, mais ce n'est point une raison pour conclure qu'ils en aient exclusivement les marques. La prédisposition existant chez tous doit laisser des traces chez tous, autrement ce seraient des signes qui devraient être plutôt attri-

bués à un aveugle hasard qu'à une règle établie par la nature.

Il existe sans doute des bosses sur le crâne, mais rien ne prouve qu'elles répondent à des éminences cérébrales, au coronal, à l'occipital, aux temporaux; on voit des saillies destinées aux insertions des muscles. On a remarqué que les éminences où se fixent les masseters, étaient très-développées chez les carnivores. La fouine, qui est très-cruelle et très-sanguinaire, a cette bosse très-apparente vers l'arcade zygomatique, mais il n'est pas sûr qu'elle réponde à une saillie interne de l'encéphale.

On voit aussi sur l'occipital des animaux qui n'ont point été soumis à la castration, une éminence apparente qui sert d'attache à quelques-uns des muscles postérieurs du cou; elle est proportionnée à leur volume, qui est plus considérable chez les étalons que chez les autres chevaux. La cause de ce phénomène échappe à la pénétration la plus exercée, quoique ses effets soient très-sensibles.

Les parties génitales ont un rapport immédiat avec le cou et les organes qu'il renferme, c'est pour cette raison que la voix d'un adolescent change à l'âge de la puberté, et que l'arrière-bouche est souvent affectée dans la maladie vénérienne. Quand on conviendrait avec M. Gall que le développement du cervelet coïncide avec l'énergie des organes génitaux, ce qui paraît vraisemblable, on ne pourrait en tirer aucune conséquence pour tous les penchans. Si le développement du cerveau doit avoir de l'influence sur la surface extérieure du crâne, cette surface, sans cesse tirillée par les tendons des muscles qui s'y fixent, doit se développer davantage dans certaines parties que dans d'autres, et influencer à son tour la forme du cerveau, sur-tout dans les premières années de l'existence.

Qu'il y ait des hommes assez mal organisés pour éprouver un penchant irrésistible au meurtre, c'est ce dont on ne peut douter. Quelques individus ont le désir de se tuer eux-mêmes, d'autres peuvent bien désirer de tuer leurs sem-

blables; mais ces personnes n'ont pas exclusivement l'instinct du meurtre, seulement il est plus développé chez elles que chez d'autres; d'ailleurs ce penchant, dépouillé de haine, de vengeance et de toute vue d'intérêt, résulte d'une maladie, et les violences qui le caractérisent sont ses accès; ceux dont la sensibilité est détruite, ceux dont le cœur et l'âme sont morts, y sont sujets, parce qu'ils cherchent dans ce crime un genre de sensation qu'ils n'ont point encore éprouvé, et qui seul peut émouvoir leurs facultés éteintes. Les mélancoliques, les hypocondriaques, sont enclins à l'assassinat. Parmi les individus qui ont expiré dans les tourmens pour avoir attenté à la vie des souverains, la plupart étaient atrabili-  
laires.

Le système de Lavater vaut mieux que celui du docteur Gall; il est parfaitement confirmé par la physiologie. Les muscles de la face ne rendent pas exactement chacune de nos passions, mais ils expriment très-bien deux genres de passions, les tristes et les gaies; les



affections tristes et malfaisantes ramassent les traits, les rassemblent, les concentrent ; chez ceux qui les éprouvent habituellement ; les sourcils se froncent, le front se ride, les lèvres se serrent. Au contraire, les passions douces, telles que l'amitié, la bonté, la joie, épanouissent les traits, et donnent du calme et de la douceur à la physionomie. Les sculpteurs anciens ont si bien saisi ce principe, que tous les personnages méchants, dont leur ciseau nous a transmis l'image, ont l'œil hagard, les traits concentrés ; la peau de leur figure forme des plis, toute leur face présente quelque chose de sombre et de farouche ; tels sont les bustes de Caligula, Tibère, Néron, Caracalla, Héliogabale : au lieu que ceux de Titus, Marc-Aurèle, Antonin, Trajan, présentent des figures franches, épanouies et calmes.

Les passions, qui ont beaucoup d'analogie entre elles, mettent en jeu quelques muscles de la face qui leur paraissent destinés, et quand elles s'exercent souvent, elles agissent fréquemment sur ces muscles qui, avec le temps, acquiè-

rent un développement plus considérable que les autres; tels sont le sourcilier, le frontal, les zygomatiques, le buccinateur et l'orbiculaire des lèvres. C'est pour cette raison qu'on peut reconnaître les penchans de chacun, en examinant attentivement sa physionomie. Cependant il est des personnes qui mettent en défaut l'expérience la plus consommée sur ce point : la politesse, la dissimulation, la crainte des lois, peuvent singulièrement modifier ces apparences extérieures; mais il est plus facile de reconnaître les inclinations et le caractère d'un individu à son visage que son esprit et ses talens.

En considérant bien la figure d'un individu, on peut s'apercevoir s'il est poltron ou brave; mais M. Gall prétend que c'est aux oreilles qu'il faut le regarder pour en être sûr. Les animaux peureux, tels que le lièvre, le lapin, ont les oreilles serrées contre la tête, et les hommes chez lesquels ces organes présentent la même disposition, doivent manquer de courage. J'ai examiné une foule d'oreilles, je les ai trouvées à

peu près aussi proches de la tête les unes que les autres, d'où j'ai conclu que M. Gall mettait l'homme dans la classe des animaux poltrons. Les chevaux qui ont les oreilles tombantes et peu serrées contre la tête sont les moins courageux ; d'ailleurs on sait que c'est au moment où ils serrent les oreilles que ces animaux se disposent à mordre ou à ruer : dès-lors ils sont bien éloignés d'avoir peur. Cet exemple n'est pas le seul qui contrarie l'assertion du docteur allemand.

C'est assez sur ce sujet ; nous avons vu que nos prédispositions ont part à nos penchans, mais qu'elles ne les constituent pas : lorsqu'elles sont développées par l'éducation, l'âge ou la société, elles perdent leur premier caractère et leur nom. Quoi qu'il en soit, elles sont une source de la sympathie, qui consiste dans une ressemblance secrète de l'ame et des sentimens. La sympathie ne se rapporte qu'à des personnes. Quand l'influence d'une prédisposition se dirige vers des objets, elle doit se nommer sensibilité de rapport ; l'éducation, l'ha-

bitude, l'affaiblissent ou la fortifient.

La sympathie existe entre les personnes comme l'affinité entre les corps, et la sensibilité de rapport qui en émane a son principe dans la nature; c'est le tact particulier dont chacun est doué: il tient immédiatement à son organisation. Ce mode de sentir est indispensable, car si tous les objets capables d'exciter la sensibilité la mettaient en action avec le même degré de force, toujours exercée, toujours stimulée, elle s'épuiserait bientôt, et préparerait à l'homme ou la stupidité ou une mort prématurée; mais la nature, qui a prévu que les forces de la sensibilité ne pouvaient être proportionnées au nombre des objets capables de l'influencer, a voulu qu'elle ne fût exercée que par ceux qui avaient quelque analogie avec elle: de là, la différence dans les mœurs, la conduite des individus; de là, cette variété infinie d'opinions, de sentimens et de goûts.

---

## CHAPITRE X.

*Des Passions.*

**L**ES passions sont les ressorts de la vaste machine que composent toutes les parties de l'ordre social ; ce sont les agens de toutes les actions contraires ou unanimes qui bouleversent les empires ou tranquillisent les peuples ; ce sont les mobiles puissans qui réveillent et stimulent toute l'espèce humaine ; la nécessité, le besoin, la vanité, l'intérêt, forment les rayons du cercle dans lequel elles tournent sans cesse. Le monde entier est sa circonférence, le bonheur est son centre. Les passions ouvrent le sein de la terre, détournent le cours des fleuves, et mesurent la profondeur des mers ; elles transplantent, elles mutilent les animaux et les hommes, elles rapprochent ou éloignent tous les rangs, elles tyrannisent tous les âges, elles animent ou énervent

toutes les espèces sensibles; d'un pôle à l'autre, elles portent l'espérance ou la terreur; tantôt elles élèvent des monumens, tantôt elles accumulent des ruines; elles enrichissent ou dévastent la terre : telles que des Prothées, elles prennent toutes sortes de formes; quelquefois, comme des torrens dévastateurs, elles détruisent tout ce qui leur fait obstacle, et asservissent par la violence; quelquefois, comme un ruisseau qui coule avec calme et lenteur, elles séduisent, trompent, et subjuguent en persuadant. Toutes les passions émanent de l'amour propre; elles se tiennent, se lient, s'engendrent, se succèdent, se détruisent, se nuancent ou se différencient, selon les rapports, la variété ou l'opposition des objets auxquels elles se rapportent.

Les passions sont des manières d'être déterminées par l'analogie ou la différence qui existe entre nous et les choses qui nous entourent, ou plutôt ce sont des modifications de la sensibilité, produites par la crainte de la douleur ou le désir du plaisir; elles sont insépara-

bles de besoins factices ou réels : rechercher le bien , fuir le mal , voilà leur but.

J'appelle affirmatives les actions par lesquelles nous jouissons du plaisir ; négatives , celles qui nous font fuir la douleur. Tous les objets de nos déterminations sont doués d'un charme secret qui nous porte à nous diriger vers eux. Quand des objets ne nous offrent ni plaisir , ni douleur , ils font naître en nous l'indifférence ; quand plusieurs objets nous offrent en même temps la même dose du plaisir , ils produisent en nous l'indécision , l'incertitude ; quand ils ne nous offrent que la douleur , ils produisent la crainte. Quand une chose nous offre une grande dose de plaisir , elle produit le désir violent , la passion. Un bien qui s'enfuit laisse le chagrin , un bien retrouvé ou nouvellement acquis enfante la joie ; mais la plupart de nos passions sont à-la-fois désir et jouissance , espérance et possession.

Nos passions ressemblent à nos sensations ; la différence qui existe entre

elles résulte de celle qui a lieu entre les choses qui les font naître. Ce qui nuit ou déplaît inspire la haine ; ce qui est bon et utile excite l'amour ; ce qui blesse enfante la vengeance , le bien prêt à être ravi , produit la jalousie ; ce qui menace la vie inspire la peur.

Le nombre des passions mères n'est pas considérable ; l'amour , la tendresse maternelle , l'orgueil , l'ambition , l'avarice , la haine , la vengeance , la crainte , la colère , la honte , la joie , l'espérance , le chagrin , l'envie sont les sources de toutes les émotions qui nous entraînent ou nous agitent. C'est en prenant mille nuances diverses qu'elles prennent aussi mille noms différens. L'amour est une passion qui en fait naître plusieurs autres ; elle est inséparable de la jalousie , qui , à son tour , produit la haine ; car on hait aussitôt que l'on reconnaît un rival. Enfin elle enfante la crainte ; quelle que soit la tendresse d'une amante , on n'est jamais parfaitement sûr de sa possession.

L'amour ne se soutient que par les charmans accessoires qui le rendent



ou plus vif, ou plus piquant, ou plus ingénieux. Chez les peuples policés, la galanterie, les soins, les prévenances de toutes espèces l'accompagnent sans cesse. La coquetterie, savante dans l'art de multiplier ses attraits, lui fait prendre toutes sortes de physionomies ; tantôt boudeur et hautain, tantôt vif et agaçant, tantôt grave et mystérieux, tantôt folâtre et frivole, il attire, il éloigne, il contrarie, il apaise, il chagrine, il charme tour-à-tour ; il invente, il calcule, il combine tous ses moyens et toutes ses ressources ; il fait naître le désir, l'éteint, le ranime pour l'éteindre encore, et le soutient par des mobiles habilement dirigés. L'amour est rarement un sentiment pur : la vanité, l'intérêt, l'ambition même lui servent d'aliment ; on identifie ordinairement la personne aimée avec ce qui l'environne ; on en fait un tout qu'on adore.

Les passions se divisent en deux grandes classes : les premières sont celles qui conduisent aux plaisirs physiques, les secondes sont celles qui conduisent

aux plaisirs moraux. Je comprends les unes sous le nom général d'intérêt, les autres sous le nom général d'orgueil. Celles-ci font consister le bonheur dans l'abondance et la variété des objets capables de procurer des jouissances; celles-là le font consister dans l'idée avantageuse que se font de nos actions et de notre mérite les personnes qui nous entourent : l'intérêt produit la parcimonie, l'avidité, l'avarice; l'orgueil enfante le dédain, la jactance, la vanité, la fierté, l'ambition.

Le propre des passions est d'être accompagnées d'un trouble, d'une agitation qui en fait particulièrement l'essence. Ainsi les désirs qui ne présentent point ce caractère ne méritent pas ce nom; dès-lors la paresse, l'ivrognerie, la gourmandise ne sont point des passions, ce sont plutôt des habitudes. Celles-ci sont des dispositions presque insurmontables à répéter les mêmes actes dans des temps marqués. Quoiqu'elles ne constituent que des besoins factices, elles ont les plus grands rapports avec des besoins réels; elles en

ont la force et l'énergie, et leur satisfaction est inséparable d'un plaisir. Les habitudes ont encore un caractère qui les distingue des passions, c'est qu'elles ne se rapportent qu'à des actes physiques.

Le désir est un mouvement de l'ame commun à toutes les passions, lors même qu'on craint ou désire quelque chose, l'éloignement de l'objet qui produit la crainte. Nous avons des désirs qui émanent des parties génitales (appétits vénériens); d'autres qui ont leur siège dans l'estomac (appétits digestifs); d'autres qui partent du cerveau ou de l'ame (volitions); d'autres enfin qui viennent du cœur (sentimens); tous agissent sur les déterminations de la volonté. Les actions indifférentes sont les seules libres; la volonté n'enfante pas, et ne fait que consentir (quoiqu'elle agisse par leur impulsion) à celles que l'attrait des passions nous fait exécuter. Le préjugé, l'imagination, la nature, attachent un charme secret et puissant aux choses qui sont le but de nos déterminations; cet attrait

subjugué , enchaîné , commande le libre arbitre , et paralyse ses opérations.

Le propre d'une passion forte est de rappeler sans cesse à l'esprit l'objet qui la fait naître, De là il résulte une sensation continue qui donne un attrait toujours nouveau à l'objet désiré.

La raison ne parle , chez l'homme , que quand les passions se taisent , et lorsqu'elle veut faire sentir son pouvoir , elles la séduisent et la trompent en lui présentant , sous un aspect riant , des objets qui cachent un poison secret. Combien d'individus ne doivent leur vertu qu'au calme de leur tempérament et à la froideur de leurs goûts ! Dans une foule de circonstances , la raison devient inutile à l'homme pour le choix de ses moyens conservateurs , parce que des mobiles plus puissans qu'elle l'asservissent et la commandent. Les animaux , qui en paraissent dépourvus , sont plus parfaits que nous sur ce point ; ils ne se trompent jamais sur ce qui leur convient le mieux , et ne tombent jamais dans ces excès qui terminent et abrègent notre existence.

La passion donne des attraits à des actions qui nous paraîtraient affreuses sans elle. C'est ainsi que la faiblesse d'une demoiselle bien née ferait son désespoir , si l'amour ne lui avait prêté ses charmes. C'est ainsi que l'homicide que commettrait un individu dont le cœur ne serait pas dépravé , ne laisserait dans son esprit que des souvenirs horribles s'il n'était aveuglé par le désir de la vengeance.

Les passions agissent sur l'entendement , l'entendement agit sur elles ; elles sont souvent la cause secrète de ses décisions et de ses préférences ; ou elles développent ses moyens , ou elles en arrêtent l'élan , selon leur nature. Néanmoins les grandes passions accompagnent presque toujours les grands talens , parce qu'ils émanent d'une source commune d'une grande sensibilité.

Il y a les passions innocentes , les passions nuisibles , les belles passions : les premières ont les arts ou les sciences pour objet , les secondes le crime , les troisièmes la vertu. Ce sont ces der-

nières qui donnent à l'homme une haute idée de lui-même, et qui lui persuadent qu'il est moins fait pour son bonheur que pour celui des autres.

La force de nos désirs n'est pas toujours proportionnée à la valeur des objets, mais au prix qu'y met le préjugé, l'habitude et l'imagination : ce qui a du mérite aux yeux de l'un, est nul aux yeux de l'autre, parce que tous les hommes n'ont pas la même manière de concevoir et de sentir. L'argent est tout pour l'avare, il n'est rien pour le prodigue. L'homme modeste dédaigne les dignités, l'ambitieux en fait l'objet de ses plus chères affections.

Les passions varient selon les rangs, les circonstances, les lumières et l'état des fortunes. Le peuple a les siennes, la classe moyenne a les siennes aussi. Les grands ont des fantaisies, des caprices, des goûts qui leur appartiennent exclusivement. Cependant peu d'entre eux peuvent éprouver les passions qui sont réservées aux souverains ou aux génies transcendans; peu ont

des désirs qui puissent embrasser le passé, le présent et l'avenir.

J'ai déjà démontré qu'il existe les plus grands rapports entre nos sensations et nos passions : je vais en présenter de nouvelles preuves. En effet, c'est la force de nos impressions qui fait la force de nos passions. La vengeance, ce violent désir de faire à notre ennemi tout le mal qu'il nous a fait, est d'autant plus forte, que l'impression de l'outrage que nous avons reçu a été plus vive. Il existe toujours une parfaite analogie entre l'une et l'autre, car nous nous sentons ordinairement de l'inclination ou du dégoût pour les choses ou pour les personnes, selon les impressions agréables ou désagréables qu'elles nous font éprouver.

Ainsi notre amour ou notre haine pour quelques individus sont proportionnés au degré de plaisir ou de douleur que font sur nous les sensations qu'ils y produisent. Si on assassine un homme en présence d'une femme, si elle voit l'instrument meurtrier levé

sur sa tête , si elle entend ses cris et voit couler son sang , elle éprouve une impression douloureuse et terrible : l'intensité de cette sensation est la mesure de sa frayeur. Cependant il est des passions dont la force ne dépend pas de l'intensité de nos sensations : celles qui ne concernent que nous , telles que la présomption , l'orgueil , ne sont point soumises à cette règle ; elles sont , il est vrai , un résultat de nos sensations , mais elles sont plutôt une suite de leur succession qu'une conséquence de leur intensité.

En effet , pour avoir une haute idée de soi , il faut avoir la conscience de son mérite. Ceci suppose la comparaison de ses qualités avec celles des autres , et des réflexions sur ces mêmes qualités , ce qui donne plusieurs causes à l'opinion que nous avons de nous-même. D'ailleurs , il est des circonstances où nos passions naissent insensiblement , et ne se fortifient qu'avec lenteur. Alors ce n'est point une impression qui les produit , mais un grand nombre de sensations , qui , quoique



faibles , produisent leur effet , en se réitérant un grand nombre de fois. C'est ainsi que naissent ordinairement l'ambition , l'avarice : la présence ou l'usage souvent répété des mêmes choses nous donne du goût pour elles , et fortifie en nous le désir d'en jouir.

Le nombre et la force des passions de l'homme suivent les périodes de sa perfectibilité : celles de l'homme primitif ne furent pas plus nombreuses que celles des animaux ; la haine , la crainte , la vengeance , la jalousie , la colère , une sorte d'émulation qui paraît naturelle à toutes les espèces , la cruauté , telles furent les passions de l'homme de la nature ; chez l'homme civilisé , c'est l'amour propre qui les enfante ; chez l'homme de la nature , ce fut le besoin , et le sentiment de sa conservation put seul le rendre passionné : c'est de lui qu'émanèrent toutes les émotions qui l'agitèrent. La force des passions de l'homme est en raison de leur petit nombre ; aussi les mœurs de l'homme sauvage sont souvent caractérisées par une atrocité qui inspire de l'horreur.

L'état de nature dût en comporter encore davantage, puisque les relations sociales furent alors extrêmement bornées. L'enfant et l'homme de la nature ont les plus grands rapports, ils sont mus par le même nombre de passions : la différence qui existe entre eux, c'est qu'elles sont redoutables chez l'un et impuissantes chez l'autre.

Les passions de l'homme sauvage ne sont guère plus nombreuses que celles de l'homme de la nature, mais elles portent déjà le cachet d'une association naissante. Le sauvage connaît les liens conjugaux, les devoirs de père et la crainte du châtiment ; essentiellement ignorant et crédule, il est superstitieux à l'excès et peut commettre toutes les violences inséparables du fanatisme ; quoique ses rapports sociaux soient limités, ils lui présentent souvent des objets d'espoir ou de préférence, que l'homme primitif n'eut pas. D'ailleurs le sauvage a ses chefs, il connaît l'obéissance, la subordination ; le point d'honneur le stimule ; il est susceptible, et jaloux de l'estime de ses concitoyens ; le

caractère du sauvage est peu altéré par la société à laquelle il est soumis, cependant il n'est pas étranger aux ressources de l'adresse, de la dissimulation et de la ruse, mais il en use rarement ; il réfléchit et combine ses expéditions militaires, il emploie les stratagèmes de la guerre ; le sauvage est peu attaché à ce qu'il possède, parce qu'il n'est point prévoyant, aussi il ne connaît point l'avarice.

Il est des sauvages qui approchent de l'état de barbarie : ils ont plus de passions que les autres ; lorsque l'homme est parvenu à ce période de sa perfectibilité, il est agité par toutes les passions que fait naître l'ordre social ; mais elles ne présentent ni autant de nuances , ni autant de variétés que celles de l'homme civilisé. L'homme barbare est plus naïf, plus simple , plus franc que celui-ci ; il n'use d'artifice qu'à la dernière extrémité , et quand il ne peut plus employer la force ; il ignore également les raffinemens de la vanité et ceux de l'amour : il est intolérant par superstition et brutal par habitude ; le penchant

qu'il ressent pour détruire vient autant de son ignorance que de sa rudesse : il veut tout anéantir, parce qu'il ne sait rien conserver. Son luxe est fastueux, mais il est sans élégance et sans goût ; c'est plutôt la quantité des choses qu'il y recherche que leur ordre et leur symétrie.

Les passions de l'homme moitié barbare et moitié civilisé ont un autre caractère, elles sont austères et impétueuses à la fois ; l'homme de cet état, vivant sous l'empire d'institutions républicaines, est forcé d'avoir des mœurs, et s'efforce d'étouffer tous les sentimens qui ne se rapportent pas à l'amour de la patrie. Les Romains, qui ne furent ni barbares ni entièrement civilisés, eurent peu de passions, mais elles furent violentes ; souvent leurs actions portèrent l'empreinte du fanatisme républicain ; n'ayant aucune idée de la dignité de l'homme, quoiqu'ils connussent très-bien celle du citoyen, ils ne savaient garder aucune mesure envers les étrangers, et même envers leurs compatriotes lorsqu'ils étaient agités

par des dissensions ; enfin le peuple de Rome est peut - être le seul d'Europe chez lequel la cruauté ait été érigée en principe politique.

Les passions de l'homme civilisé présentent mille nuances différentes : comme le nombre de ses désirs , de ses besoins , de ses goûts est proportionné à celui des objets avec lesquels il entre en rapport , son moral prend toutes sortes de formes , son ame recherche toutes les espèces de biens qui sont sur la terre , son cœur est aussi vaste que la nature.

Quelques - unes des passions de l'homme dépravé s'éteignent et d'autres se fortifient ; il ne connaît point l'amour de la patrie ; il est moins sensible à l'attrait des richesses qu'aux charmes de la volupté ; le repos est le centre vers lequel il tend sans cesse , la jalousie et l'amour sont les passions qui ont le plus d'empire sur lui.

Les passions sont différentes selon la variété des climats : on a senti cette importante vérité , mais on ne l'a pas démontrée. Dans les pays chauds l'amour

est la passion dominante : plusieurs causes concourent à produire cet effet ; les alimens y contiennent une grande quantité de substance saccharine , et sont dès-lors très-échauffans ; presque toutes les boissons dont on y fait usage possèdent une propriété stimulante qui excite les organes ; l'air est continuellement parfumé par les émanations des fleurs qui y croissent en abondance , et qui chatouillent et réveillent les sens. Les nerfs, sans cesse stimulés par la température, se dilatent, s'épanouissent et acquièrent beaucoup de sensibilité ; l'oisiveté vient mettre le comble à ces dispositions , en présentant sans cesse à l'esprit des images voluptueuses.

Nous n'avons qu'une dose de forces , et quelques-unes de nos passions s'affaiblissent à mesure que les autres se fortifient ; ainsi une passion prédominante dans un climat y suppose la faiblesse des autres. Dès-lors , l'avarice , l'ambition , l'orgueil , ont peu de force dans les climats très-chauds , mais les passions qui dépendent de l'ardeur de l'imagination et d'une sensibilité exaltée

ont beaucoup d'énergie ; ainsi la colère, la haine, la vengeance, la jalousie, y ont des suites terribles.

Il y a des exceptions, parce que la population d'un empire, le mode de son gouvernement, les progrès de sa civilisation, peuvent modifier l'état moral de ses peuples. A la Chine, par exemple, l'avidité est si générale, que tous les marchands sont fripons : cette rapacité dépend de l'excessive population de cet empire ; la vie des habitans est si précaire, que les plus petits profits y deviennent de la plus grande importance pour le soutien des familles.

L'esprit de brigandage qui caractérise les Arabes vagabonds dépend aussi de leur climat. Errans au milieu d'un vaste désert qui ne leur présente aucune ressource, pauvres et privés quelquefois du nécessaire, ils cherchent à se procurer par la violence ce que leur refuse un sol ingrat.

Dans les pays où la nature produit tout avec peu de soin et de culture, les hommes doivent nécessairement être indolens et paresseux, aussi les habitans

du midi ne se donnent point la peine d'augmenter par le travail les richesses de leur sol. D'ailleurs leur corps est peu robuste, parce qu'il est peu exercé, et la chaleur qui les énerve les rend inhabiles aux travaux de l'agriculture. Les hommes des climats chauds ayant le sentiment de leur faiblesse, sont portés à la méfiance, au soupçon; ils n'attaquent point leurs ennemis par la force, mais par la ruse et la perfidie; aussi les assassinats, les empoisonnemens, sont beaucoup plus fréquens dans le midi que dans le nord.

Un homme du septentrion se venge de son ennemi en partageant son péril; un Corse cache un poignard, l'attend long-temps dans un bois, le surprend et l'égorge. Dans ces climats la vengeance est un sentiment si vif et si profond, qu'elle poursuit partout sa victime; elle ne se croirait point satisfaite si elle ne pouvait frapper à coup sûr.

Le fanatisme est un enfant du midi; ce monstre, qui est un composé de dévotion, d'intolérance et de fureur, est



né dans les climats ardents de la zone torride; c'est de là qu'il a élevé ses têtes hideuses pour les promener dans toutes les parties du monde; c'est de là que sont partis les étendards sanglans de ses abominables prosélites; c'est de là qu'il a étendu son empire infernal. Les cerveaux exaltés par des chaleurs excessives sont plus exposés que d'autres à ce délire. Insultez à la religion d'un Arabe en sa présence, vous serez poignardé; un Suédois se contentera de vous prier, pour le même motif, de le laisser croire à la religion de ses pères. Le fanatisme n'est point une passion, mais le résultat de plusieurs passions : il maîtrise à-la-fois l'esprit, le cœur et le caractère; l'esprit par la persuasion, le cœur par un zèle aveugle et sanguinaire, le caractère par la tyrannie qu'il exerce sur lui. Inquisition, tribunal exécration, vous avez été organisé dans ces momens horribles où une partie de l'espèce humaine conspire contre l'autre, où des hommes, dévoués à la destruction, excitent leur rage contre leurs frères et leurs concitoyens. Ces antropophages

ne rêvent que la torture et la mort ; des tenailles armées de dents lacérantes, des cordes, des poulies, des roues propres à disloquer les os, des fers incandescens destinés à pénétrer les chairs, des leviers faits pour briser les membres, des cachots noirs et lugubres, des bûchers, des échafauds où brille, d'un éclat sinistre, l'appareil effrayant des plus cruels supplices : voici les instrumens dont use leur infame pouvoir ; il réunit tout ce que l'injustice a d'odieux, tout ce que la frénésie a de terrible, tout ce que la cruauté a d'atroce. Pourquoi ce conseil impur existe-t-il encore ? pourquoi ses membres habitent-ils encore en Europe, dont ils déshonorent la civilisation ? qu'ils se retirent dans les déserts de l'Afrique, et qu'ils s'associent aux tigres qui s'endorment sur les monceaux de victimes qu'ils ont égorgées, et aux hyènes qui déterrent les cadavres pour les dévorer ; qu'ils se nourrissent du poison que renferme la bouche des serpens, ou des plantes qui contiennent des sucs mortels, et que, semblables aux

animaux lâches et cruels, ils ne se montrent que la nuit, afin qu'ils ne souillent pas la lumière par leur présence affreuse.

L'enthousiasme a du rapport avec le fanatisme, mais les suites n'en sont pas aussi dangereuses; il est produit ou par l'admiration, ou par l'amour, ou par le désir de la gloire. Ainsi ce n'est point une passion, mais le plus haut degré d'une passion; il est plus énergique et plus fréquent dans le midi que dans le nord, quoiqu'il n'y produise pas d'aussi bons effets; il suppose l'exaltation des idées et de la sensibilité; les beaux arts, la liberté, le crime, la vertu, sont les divinités auxquelles il sacrifie: il est le père de la poésie, de l'héroïsme, du dévouement. L'enthousiasme ne raisonne point, ne calcule point; exaspéré par les obstacles qu'il rencontre, il ne voit que l'objet qu'il se propose; il s'y lie, s'y attache, en embrasse toutes les parties; il s'identifie entièrement avec lui; pour le posséder, il brave tous les dangers; il s'élève au-dessus de toutes les craintes; le sentiment du beau, qui

le nourrit , répare ses forces à mesure qu'elles s'épuisent , et soutient jusqu'à la fin l'élévation de son vol. L'enthousiasme sort du cercle étroit de la vie pour parcourir celui de l'immortalité ; il dévore , il brise , il consume le fragile instrument dont il est l'ame : quelquefois , furieux et atroce , il aiguise des poignards , allume les torches de l'incendie , accumule des cadavres , entasse des décombres , et détruit tout ce qui s'oppose à sa rage ; quelquefois , doux et plein de résignation , il conduit ses victimes au pied des autels pour en faire le sacrifice ; enfin , il est l'agent des actions les plus magnanimes et des excès les plus déplorables.

Quoique la cruauté soit un vice de tous les pays , elle est plus générale dans les climats chauds que dans les pays froids ; elle n'est passion que chez un petit nombre d'individus , parce qu'elle n'est souvent que le complément de la haine , de la colère ou de la vengeance. Les passions ont d'autant plus d'énergie , que l'imagination est plus ardente et la sensibilité plus

développée. C'est pour cette raison que la cruauté est plus familière aux hommes du midi qu'à ceux du nord. On en peut juger par l'atrocité des supplices qui ont été inventés à Carthage , en Perse , à Rome. Dans les temps modernes on se servait , à Paris , d'épées , d'armes à feu , pour tuer les hérétiques. Dans le Languedoc , en Italie , en Espagne on les faisait expirer dans de longs supplices. La cruauté envers ses semblables est rarement dans la nature ; elle résulte le plus souvent de la manière de vivre et de l'habitude : l'insensibilité et une sensibilité exaltée en sont également la cause. Un sauvage est cruel , parce qu'il est peu sensible , et un Italien parce qu'il est trop sensible. Un boucher , un soldat sont cruels par habitude ; un avare le devient par égoïsme , un homme vindicatif par amour propre , un accapareur par spéculation , un conquérant par orgueil. La simplicité des mœurs n'est pas toujours une preuve de leur douceur ; il suffit , pour s'en convaincre , de réfléchir sur la manière dont les paysans

traitent les animaux. Que la cruauté soit naturelle ou acquise, c'est le dernier terme du crime, c'est le complément de tous les vices. L'homme cruel est éminemment faux, vil et injuste; un égoïsme profond le caractérise; il est sans ame, sans principes, sans pudeur; c'est un être odieux, né pour le malheur et la destruction de ce qui l'environne; toutes les espèces sensibles devraient s'entendre pour l'anéantir; il est la honte de la nature et l'opprobre de l'espèce humaine.

La crainte n'est point exclusive aux climats chauds, elle est de tous les temps, de tous les pays, de tous les âges; on ne peut ni aimer, ni espérer sans craindre; mais elle a plus de force dans le midi que dans le nord. On sait jusqu'où la superstition, qui n'est qu'une crainte religieuse, a été portée en Chaldée, aux Indes, en Egypte. Dans les pays chauds, où la paresse favorise l'ignorance, la crainte transforme les phénomènes les plus simples en prodiges; dans la moindre calamité, on voit le châtement d'une intelligence su-

prême : son bras paraît toujours levé pour punir. Cette passion multiplie les dangers, d'une ombre fait un spectre, et d'un léger bruit une explosion. Ce fut elle qui, jadis, offrit à Dieu un enfant sanglant pour holocauste, et couvrit ses autels d'entrailles encore fumantes; ce fut elle qui mit un couteau sacré à la main d'une mère, qui en usa pour égorger son tendre fruit; ce fut elle qui fit regarder comme des signes de malheur l'apparition de corps lumineux dans le ciel. Elle tourmente l'amant éloigné de sa maîtresse, le négociant qui confie sa fortune à l'inconstance des mers, et le guerrier qui abandonne son sort au hasard des combats; elle inspire au citoyen opulent les pénibles précautions qu'il prend pour jouir en paix de ses richesses, et au souverain ombrageux les mesures violentes dont il use envers ses sujets. La crainte agite l'homme quand il sommeille; elle l'agite encore pendant le jour; il craint le cours des nuages qui renferment la foudre; il craint la fureur des vagues lorsqu'il vogue sur

leur sein; il craint la douleur et la misère, la honte et le mépris; il craint ses ennemis et la perte de ceux qu'il aime; il craint la maladie et la mort.

Toutes les passions sont plus violentes, plus impétueuses dans le midi que dans le septentrion; l'amour y est une frénésie, la colère une fureur, la haine un trouble violent, la vengeance un besoin, la jalousie un supplice, et la crainte un anéantissement.

L'amour est la passion dominante des climats chauds : nous l'avons vu ; il me reste à prouver que l'amour du gain est la passion dominante des pays froids. L'amour du gain, chez les peuples du nord, consiste dans l'extrême soin avec lequel ils économisent et augmentent ce que la nature et le travail leur ont procuré. On tient aux choses en raison de la peine qu'on se donne pour les acquérir, et les habitans du nord sont d'autant plus attachés à ce qui leur appartient, qu'ils ont eu plus de mal à l'amasser. D'ailleurs on récolte peu dans ces pays, et pour consommer beaucoup, on est forcé de vivre avec



la plus sévère économie; on y préfère la quantité des alimens à leur qualité : du pain de seigle ou d'orge , du lard , du poisson , des choux , des pommes de terre , voilà la nourriture habituelle des habitans des provinces septentrionales de la Russie , de l'Allemagne. Un seigneur russe a une table plus frugale que celle d'un bourgeois français ; aussi l'art de la cuisine est peu avancé dans le nord. Il en est de même du luxe des habits , des voitures , des meubles ; il n'y a des exceptions que pour les capitales et les ports de mer , où on peut se procurer les productions de tous les climats. Si , dans quelques parties du nord , on exerce généreusement l'hospitalité , ce n'est point une preuve contre mon assertion ; les paysans sont plus hospitaliers que les citadins , et cependant plus avarés : d'ailleurs les nobles de Pologne et de Russie , qui reçoivent de leurs serfs leurs revenus en nature , peuvent recevoir et nourrir beaucoup de monde , et à peu de frais. On a toujours reproché aux Hollandais d'être avides et d'aimer l'ar-

gent : cette disposition morale tient à l'esprit de commerce qui a été si florissant dans leur pays, et au peu de fertilité de leur sol.

Le genre de vie d'un seigneur écossais doit paraître misérable et mesquin à un négociant de Londres. Quoique les propriétés du premier soient vastes, ses revenus ne sont point considérables, parce que son terrain produit peu ; il est obligé, alors, de mettre tout l'ordre possible dans sa maison : la moindre prodigalité deviendrait fatale à sa fortune.

Mesurer ses dépenses sur le produit de ses biens, est fort raisonnable, me dira-t-on, et l'économie n'est pas l'avarice. Cette observation serait juste si la crainte de l'indigence et la cupidité pouvaient être séparées. Le prodigue ne pense pas assez à l'avenir, l'avare pas assez au présent. D'un autre côté, l'amour du gain doit avoir d'autant plus d'activité dans le nord, que les autres passions y ont moins d'énergie. Je sais que l'avidité n'est point exclusive aux pays froids : on rencontre des avares par-

tout ; mais elle doit être plus générale dans le nord que dans le midi , à raison de l'extrême besoin qu'on a des denrées qu'on y recueille. Les Hambourgeois s'occupent de leur fortune toute leur vie, les Espagnols s'en occupent rarement.

L'amour de la patrie est un sentiment naturel à tous les hommes : on s'identifie en quelque sorte avec les lieux où on est né et où on a passé ses premiers ans. Le patriotisme est une passion puissante chez certains peuples , et nulle chez d'autres. Chez les peuples modernes, sa force est en raison de leurs richesses et des progrès de leur industrie : c'est la possession et la sûreté de grandes fortunes des citoyens qui leur inspire de l'attachement pour leurs lois et leur gouvernement. Ainsi le patriotisme doit avoir plus de force dans les pays tempérés que dans les climats chauds. On possède peu de choses et on travaille faiblement quand on a peu de besoins : c'est pour cette raison que les fortunes sont médiocres et en petit nombre dans le midi , au lieu que

dans les climats tempérés, où la nature et le besoin excitent au travail, les fortunes sont considérables et en grand nombre. Pour s'en convaincre, il suffit de comparer l'Angleterre à l'Espagne, la France à la Turquie. C'est pour cette raison que les Allemands, les Français, les Anglais sont plus capables de défendre leur pays que les habitans de l'Afrique et de l'Asie.

Du patriotisme naît l'amour d'une liberté modérée ou légale; il faut que tous les droits soient discutés dans les pays où l'industrie devient l'objet de la plus haute importance; les actes du gouvernement ne peuvent y être arbitraires, car ils la paralyseraient, Ainsi, de l'industrie vient la richesse, de la richesse le patriotisme, et du patriotisme l'amour d'une sage indépendance. Cet enchaînement de causes et d'effets n'a point lieu dans les pays très-chauds, où on travaille peu.

L'ambition est la passion dominante des climats tempérés. L'ambition ne doit pas s'entendre seulement de l'amour des honneurs, des places et des dignités,

mais de tous les genres d'élévation ; c'est dans ces climats que l'émulation, le désir de parvenir ont le plus d'énergie. Dans toutes les conditions, dans toutes les classes de la société il règne une rivalité qui entretient le plus grand mouvement entre elles ; c'est là que le luxe épuise toutes ses ressources , pour étaler toute sa magnificence. Si on ne possède pas la véritable grandeur , on veut au moins en avoir toutes les apparences ; comme l'industrie et l'activité produisent beaucoup au-delà du nécessaire , on consomme tout ce qu'on a de trop pour les choses d'éclat et de représentation. Les femmes sur-tout, qui, à la vanité qui leur est naturelle, réunissent le désir de plaire, sont remarquables par leur luxe. Une distinction quelconque y devient le but de toutes les espèces de travaux ; les sciences, les lettres, les arts, la considération attachée à tous les genres de talens y deviennent des objets d'ambition ; on sait y mettre en usage tous les avantages de l'activité, toutes les ressources de l'industrie, tous les moyens de l'esprit. On pourrait

penser que l'aptitude des peuples des pays tempérés pour le travail dépendrait de leur civilisation, si la température sous laquelle ils vivent n'était la première cause de leur industrie.

La fertilité des pays tempérés est la première source de l'ambition des peuples qui les habitent ; les avantages qu'ils en retirent leur donnent la facilité de former des entreprises auxquelles leur capacité donne une issue avantageuse. L'activité, le commerce viennent ajouter à leurs richesses : de-là leur puissance. Deux continens n'ont pu suffire aux peuples européens qui occupent une des régions les plus tempérées du globe : dans les deux autres parties du monde ils ont des colonies, des possessions, des royaumes ; leurs richesses, leur activité, ont partout formé des états, et l'ambition de leurs gouvernemens est passée à leurs citoyens.

La vanité, qui est l'ambition dans les petites choses, est sans bornes dans ces climats, et met son empreinte sur toutes les productions de l'industrie ; mère du caprice et de la frivolité, elle préside à

la politesse, aux manières, au langage, aux modes : c'est elle qui donne aux physionomies l'expression qu'elles prennent dans les cercles , et à la conversation cette recherche qui en fait l'agrément ou l'ennui. Le propre de la vanité est de créer et de détruire ; ennemie de la constance , de l'uniformité, elle produit dans l'ordre social une action et un mouvement continuels. Telle que l'insecte ailé qui passe rapidement d'une fleur à l'autre, la vanité, essentiellement versatile, ne s'arrête qu'un moment sur les objets ; elle les quitte, y revient, leur donne la forme de ses fantaisies, les abandonne encore, pour s'occuper de choses aussi insignifiantes qu'elle : la variété est le propre de son caractère, comme si elle pouvait remplir le vide que lui laissent les bagatelles avec lesquelles elle badine sans cesse.

Si tous les peuples avaient le même genre de luxe, ils auraient la même dose de vanité ; mais les divers degrés de leur civilisation, de leur industrie, les progrès de leur commerce, y établissent de grandes différences et vien-

nent encore ajouter à celles qui résultent du climat.

Nous avons vu que le nombre et l'énergie des passions de l'homme varient selon les divers périodes de sa perfectibilité, selon le climat : elles varient encore selon les gouvernemens. Dans les républiques, l'ambition a beaucoup d'énergie, mais elle est exempte de vanité ; comme le genre de vie doit y être simple et les mœurs sévères, tout ce qui tend à y introduire le goût de la frivolité est contraire à la morale publique, aux lois, au patriotisme même ; l'ambition doit marcher franchement à son but, elle doit être dépouillée d'intrigue, de flatterie et de ruse ; elle doit particulièrement porter le cachet de l'amour de la patrie, qui est le mobile de toutes les actions républicaines. Comme les vrais démocrates prétendent plutôt à la gloire qu'à la fortune, ils sont généralement étrangers à l'avarice ; on a eu des preuves du contraire dans les démocraties modernes, par la raison qu'elles ont été très-civilisées et très-commerçantes.



L'orgueil est la passion dominante des républicains ; le patriotisme , ce sentiment si noble , si beau , si grand , n'est que son refuge et son appui : maîtres de leurs chefs , les démocrates ne veulent courber la tête que sous le pouvoir des lois ; toute domination arbitraire les offense et les indigné ; la tyrannie leur fait horreur ; ils se croient égaux à ceux qui prétendent les commander. Un Spartiate se croyait supérieur aux autres hommes ; il méprisait ses voisins , ses ennemis , quelquefois même ses rois ; il qualifiait du nom flétrissant d'esclaves ceux qui n'étaient pas libres comme lui.

La fierté est le courage de l'ame , c'est la force du cœur , du caractère et des sentimens. Les animaux qui jouissent de la liberté sont fiers et indomptables ; la puissance de l'homme les détruit et ne les soumet pas ; si un petit nombre sont assujétis à l'esclavage , il faut les y accoutumer dès leur jeunesse , mais leurs penchans , plus forts que l'habitude , s'annoncent souvent par des signes effrayans. Ce lion , qui rugit de

rage en voyant les barreaux de sa prison , n'a rien perdu de l'orgueil de sa race ; quoiqu'esclave : il fait trembler ses maîtres ; il les regarde avec un air majestueux et intrépide , une noble ardeur anime ses yeux , tous ses mouvemens sont graves et décèlent une audace imposante ; l'épaisse crinière qui entoure sa tête et son cou donne à son aspect quelque chose de terrible et de formidable , et les dents menaçantes dont sa bouche est armée augmentent l'effroi du spectateur qui l'admire. Il s'ennuie , languit et meurt ; mais sa fierté ne l'abandonne qu'à son dernier soupir. Tel est l'homme que ce sentiment inflexible commande : il ne perd jamais le sentiment de sa dignité , et dans l'esclavage même il conserve l'amour de son indépendance.

La seule idée de la servitude révoltait tous les démocrates anciens , et ils préféreraient succomber dans les batailles que d'avoir un souverain pour les gouverner. L'orgueil élève l'homme quand il est modéré , il le rend injuste et cruel quand il est excessif.

L'orgueil n'est que le haut prix que l'on met à sa personne : c'est l'estime fondée ou non qu'on a pour soi-même. Chacun comptant pour quelque chose dans une république, le propre de ce gouvernement est d'alimenter, de soutenir la fierté nationale. Le gouvernement qui laisse le plus de droits au peuple, est celui qui comporte le plus de patriotisme, car celui-ci ne consiste que dans le sacrifice de ses droits ; il s'y joint l'amour du pays, qui est naturel à tous les hommes, puisqu'il résulte de leurs premières impressions, et le dévouement qui vient à la suite est l'entier abandon à son pays de sa fortune et de sa personne. Malgré ces définitions, l'attachement que l'on éprouve pour les lieux où on est né est bien différent du patriotisme : on peut aimer son pays et haïr son gouvernement. De l'orgueil vient la fierté, qui n'est que sa physionomie, ou plutôt elle n'est que l'orgueil mis en action. Caton s'estime trop pour se soumettre à César : voici l'orgueil ; afin de se soustraire à son empire, il se tue : voici la fierté. Celle-

ti est ordinairement accompagnée du courage, et c'est leur réunion qui constitue la grandeur d'ame; celle-ci produit la générosité.

Chose digne de remarque, les citoyens d'un état libre valent mieux individuellement qu'en masse; les mêmes hommes qui, dans leur maison, sont généreux, hospitaliers, humains, deviennent souvent injustes et cruels quand ils exécutent les ordres de leur gouvernement. Des exemples nombreux de l'antiquité et des temps modernes confirment cette assertion. L'honneur est l'ame des monarchies, selon Montesquieu : on peut en dire autant de l'amour du souverain qui leur est particulier; ce sentiment, louable en lui-même, et qui devient une passion violente chez quelques individus, est inséparable du patriotisme lorsqu'il est éclairé; mais c'est souvent de lui que dépend le bonheur ou le malheur d'une nation, selon les bonnes ou mauvaises qualités de son chef. Cependant il est un des liens les plus puissans qui puissent réunir les membres de la so-

oiété : c'est sous ses auspices qu'on se rassemble , qu'on se concerte , qu'on combat et repousse ses ennemis.

C'est dans les monarchies que l'envie a le plus de force , parce que les prérogatives attachées à quelques familles établissent des différences trop sensibles entre les diverses classes des citoyens : mais comme le peuple peut acquérir de la fortune , soit par le commerce , soit par l'agriculture , il croit pouvoir prétendre au même rang que les conditions privilégiées , et porte un œil jaloux sur leurs titres et leur grandeur. Dans les républiques , il existe une sorte d'égalité politique entre les citoyens , qui adoucit l'envie qui doit résulter de la différence des fortunes , des places et des dignités ; dans les gouvernemens despotiques , cette égalité existe encore : tout le monde y est esclave ; l'envie n'y est donc pas aussi générale et aussi énergique que dans les monarchies.

Excepté l'amour et la dévotion , le despotisme est plutôt propre à étouffer les passions qu'à les faire naître ; mais

les hommes soumis à un tel gouvernement, regardant leur souverain comme un dieu, l'amour qu'ils ont pour lui ( quand ils en ont, ce qui est rare ) est une espèce de culte, qui peut leur donner l'héroïsme de l'esclavage.

---

## CHAPITRE XI.

*Les Passions émanent de l'organisme.*

**L**ES passions émanent-elles de l'organisme ou de l'éducation ? l'organisme leur donne naissance , l'éducation les affaiblit ou les fortifie. Il est indubitable , par exemple , qu'une forte disposition à l'amour vient sur-tout de l'organisation : des organes génitaux très-développés , une abondante sécrétion de semence , une digestion prompte et facile , voici les causes qui produisent un goût décidé pour la fréquence du coït. C'est dans l'organisation nerveuse que l'amour sentimental prend sur-tout sa source ; les personnes très-sensibles sont celles dont les nerfs sont très-irritables : les faiblesses du cœur sont beaucoup plus fréquentes chez elles que chez d'autres. Les femmes sont plus disposées à l'amour sentimental que les hommes , parce qu'elles sont généralement nerveuses ; mais quand ce tempé-

rament est très-développé, il comporte une forte disposition au coït ; les femmes à vapeurs sont ordinairement ardentes, lascives et passionnées.

Le penchant à l'amour, chez les animaux, paraît assujéti aux élémens dans lesquels ils vivent. Les poissons, qui habitent le sein des mers, sont froids et peu enclins à l'acte de la reproduction ; ils n'y mettent ni l'ardeur, ni l'empressement de quelques autres classes animales : cependant ils multiplient prodigieusement ; les femelles ayant une multitude d'œufs, il en résulte un grand nombre de petits ; ce qui prouve que les produits de la génération sont d'autant plus considérables, que les êtres qui s'y livrent en ressentent moins la jouissance.

Les quadrupèdes sont plus lascifs que les poissons, et moins que les oiseaux. Les femelles ne souffrent les approches des mâles que dans les saisons que leur a destinées la nature. Si quelques espèces sont plus ardentes que les autres, cela tient ou à leurs habitudes ou au genre de nourriture dont elles font



usage, ou au climat qu'elles habitent.

Mais les volatiles, dont le sang est fortement oxigéné, dont la fibre est sèche et la circulation rapide, ont un tempérament très-chaud. Aussi, de tous les animaux, ce sont les plus caressans envers leurs femelles, les plus sensibles au plaisir de l'amour, et les plus capables d'en rendre les émotions par la voix et par le chant ; aussi on leur a toujours comparé les amans tendres et fidèles.

Mais le tempérament sanguin dispose l'homme à l'amour matériel ; la libre circulation du sang, la santé qu'elle entretient, la gaîté qui en résulte, donnent du penchant pour le plaisir. L'amour sentimental n'est pas aussi moral qu'on le pense ; la grande influence qu'il exerce sur les autres penchans n'est qu'une conséquence de l'action que l'organisme exerce sur lui : la vue des objets voluptueux, les exemples, les impressions qui offrent des idées lascives, ne donnent qu'une nouvelle impulsion à l'amour, et ne le font pas naître : des sensations lui sont

indispensables ; il n'est point de passions sans sensations, mais elles ne produiraient aucun effet si l'organisme ne leur donnait toute leur efficacité.

La colère naît de l'organisme ; les animaux y sont sujets comme l'homme : elle résulte du sentiment de leur conservation ; elle est aux êtres sensibles ce que l'élasticité est aux corps ; c'est une force défensive qui agit contre une force offensive. Tout ce qui blesse un animal l'irrite et le dispose à la colère. La douleur, chez toutes les espèces vivantes, est la première source de cette passion. Or, comme on sait, la douleur dépend de la vie, de l'organisme. La colère est l'agent que la nature emploie pour mettre les forces de l'homme ou des animaux à leur plus haut ton ; sans elle leur existence serait facilement menacée ; c'est par elle qu'ils repoussent les attaques de leurs agresseurs, c'est par l'organisme que tous les symptômes de la colère se manifestent, et tous les organes portent l'empreinte de ses effets ; le cœur bat avec force, la circulation est vivement accélérée, tous

les muscles frémissent , les yeux sont rouges et enflammés , les lèvres tremblent , tous les traits sont en désordre ; la pâleur et la rougeur se succèdent tour-à-tour. Les tempéramens bilieux et nerveux sont les plus irascibles ; cependant cette disposition est naturelle à tous les âges , à tous les tempéramens : la jeunesse , le bon état de la santé lui donnent une nouvelle force.

La haine vient sans doute des injustices qu'on a éprouvées , et des mauvais traitemens qu'on a reçus : une insulte , un outrage , une marque de mépris la font naître chez la plupart des hommes ; cependant il est des personnes qui ne l'éprouvent que très-peu de temps , quelle que soit d'ailleurs la conduite qu'on ait tenue envers elles : tels sont les tempéramens lymphatiques ou sanguins. Mais les hommes mélancoliques ou bilieux sont très-portés à la haine ; chez eux , le ressentiment devient une passion , que l'amour propre entretient et que la réflexion nourrit ; ce sont ces hommes qui méditent long-temps leurs projets de vengeance , et qui réfléchis-

sent profondément sur les moyens de perdre leurs ennemis. Ainsi le développement de l'appareil biliaire ou l'étroitesse des vaisseaux et l'embarras de la circulation du sang contribuent singulièrement à donner de la force à la haine , tandis que le calibre des vaisseaux et le développement du système glandulaire contribuent beaucoup à sa modération.

Les physiologistes reconnaissent depuis long-temps que l'ambition est surtout l'apanage des tempéramens bilieux. La même activité qui règne dans les fonctions animales des hommes de ce tempérament a lieu dans leurs facultés morales : les dispositions de l'esprit , du caractère et du cœur sont si étroitement liées à l'état du corps, qu'elles varient aussi souvent qu'il éprouve des dérangemens.

La crainte résulte ordinairement de la faiblesse du corps : aussi les femmes, les enfans , les personnes malades, les vieillards y sont beaucoup plus sujets que les hommes forts et robustes. Il y a des exceptions : des jeunes gens peu,

vent avoir beaucoup de courage avec une organisation débile. Le feu de la jeunesse est une force qui stimule, excite toutes les parties de l'organisme, et leur donne l'énergie que leur refuse leur construction. D'ailleurs le sentiment d'un outrage, l'amour propre, les idées qu'on se fait de l'honneur peuvent quadrupler les forces. Le corps est doué d'une dose de feu électrique qui l'anime, lui donne de la vigueur et de l'activité, et les hommes qui le possèdent en grande quantité sont courageux, quoique leur organisation soit délicate. Quand la fibre est sèche et ferme, les muscles sont ordinairement forts; ainsi leur vigueur ne dépend point de leur volume. Les femmes ont les muscles plus développés que les hommes, et sont cependant beaucoup plus faibles. D'après sa taille un homme a le plus de courage possible quand la construction de ses os, celle de ses muscles, l'irritation nerveuse et la chaleur vitale qui l'anime sont en parfait rapport entre eux; il résulte alors de l'exacte économie avec laquelle la

nature a distribué ses forces animales.

Les personnes nerveuses sont sujettes à la peur ; cependant quand elles sont stimulées , elles sont capables d'un grand courage ; mais leur intrépidité n'est pas aussi calme, aussi soutenue, aussi froide que celle des hommes d'un tempérament athlétique. Ceux-ci ont le sentiment de leurs forces : il leur donne de la confiance ; dès-lors ils doivent être naturellement courageux. Le courage s'éteindrait bientôt s'il n'était soutenu par d'autres passions : il est le résultat ou de l'amitié, ou de l'amour, ou de l'ambition, ou de la colère, ou de l'orgueil. Le sentiment d'une offense, la tendresse maternelle, l'amour, peuvent donner un grand courage aux femmes, et leur faire braver les plus grands dangers ; les impressions fortes dont elles sont capables l'emportent souvent sur celles qui résultent du sentiment de leur destruction.

Toutes les espèces animales ont du courage quand il n'existe pas trop de disproportion entre leurs forces et celles de leurs ennemis. Comme l'amour de

soi est très-naturel à tous les êtres sensibles, il leur est aussi très-naturel de repousser toute espèce d'agression quand leurs forces le leur permettent. La plupart des oiseaux se battent avec acharnement : les colibris, les cailles, les coqs, les pigeons, se livrent des combats à outrance ; les femelles des volatils montrent une intrépidité extraordinaire quand on veut enlever leurs petits : on est étonné de voir autant de courage dans de si faibles corps. Les quadrupèdes se font une guerre plus terrible ; leurs armes sont plus meurtrières. Ces taureaux, dont la jalousie a allumé la fureur, se préparent au combat par d'affreux mugissemens ; déjà les pieds de ces fiers animaux font voler la terre à d'énormes distances ; au premier choc leurs têtes se heurtent avec violence, leurs cornes semblent devoir se briser, leurs yeux enflammés expriment leur rage, leur queue nerveuse frappe violemment leurs flancs ; tous leurs muscles sont tendus, leur corps est agité par un état convulsif, qui résulte du plus opiniâtre acharnement.

Chez les marins et les militaires , le courage résulte autant de l'éducation et de l'habitude que de l'organisme ; la fréquence du danger familiarise avec lui et adoucit ce qu'il a d'effrayant. Cette rage a un mode de sentir qui lui est particulier , c'est-à-dire qu'elle ne brave pas toutes les espèces de dangers. Un homme intrépide dans un combat , tremble et frémit au bord d'un précipice ; et tel qui ne serait pas capable de défendre sa vie contre un agresseur , monte gaîment sur un échafaud. D'autres ont assez d'énergie pour se tuer eux-mêmes , et n'en auraient pas assez pour se battre en duel.

J'ai lu , il y a peu de temps , qu'un soldat qui était décidé à mourir , quitta brusquement son corps-de-garde pour aller se précipiter dans une rivière voisine : un de ses camarades , qui connaissait son projet , le poursuit et le menace de lui passer une balle au travers du corps s'il ne revient au poste. Le soldat se détourne , voit le fusil armé : une frayeur subite le saisit ; il revient sur ses pas , et ne songe plus à se suicider.



Les idiosyncrasies, qui présentent des effets si singuliers, dépendent tantôt de l'organisation, et tantôt de quelques impressions profondes reçues dans l'enfance; quelquefois aussi elles constituent de véritables maladies de nerfs; alors elles ont beaucoup de rapport avec l'hypocondrie, dont le caractère essentiel est d'inspirer la peur et de remplir l'esprit de terreurs et d'alarmes. Mais la nature et l'éducation ont jeté un voile sur les plus grands dangers, en attachant beaucoup de charmes aux choses qui les font braver, et la valeur est en raison de l'enthousiasme qu'on ressent pour elles. C'est ainsi qu'un général d'armée brave la mort par amour pour la gloire, un négociant qui fait de longs voyages sur mer, par amour du gain; un homme dévot, par espoir d'une autre vie; un malheureux, par l'attrait irrésistible que lui présente un meilleur sort.

C'est souvent de l'organisation que dépendent les habitudes, le choix d'un état et le genre de ses occupations; et par une conséquence nécessaire, les

passions qui en résultent doivent avoir leur première source dans l'organisme. L'état militaire, par exemple, exige les qualités du corps, et ce sont des jeunes gens sains et vigoureux qui l'embrassent volontairement. Celui dont la santé est faible, ne deviendra jamais passionné pour la chasse, elle exige trop de fatigue. La grande variété qui existe dans le physique des membres de la société, en établit une semblable dans leur moral. La vie sédentaire et la vie active sont deux domaines, dont l'un est le partage naturel des hommes débiles, et l'autre celui des hommes robustes.

De longues observations ont prouvé aux médecins qu'il existe quatre tempéramens, le bilieux, le mélancolique, le sanguin, le flegmatique; mais l'expérience nous convainc aussi qu'il n'est point de tempéramens purs. Les quatre tempéramens se combinent et produisent de nombreuses variétés, qui n'ont point été classées; le sanguin se combine souvent avec le flegmatique, le bilieux avec le sanguin, le bilieux avec

le mélancolique , celui-ci avec le nerveux. Il est des individus qui offrent l'ensemble des quatre tempéramens : ces hommes sont ordinairement mobiles , inconstans et indécis. Comme les quatre tempéramens s'influencent tour-à-tour , celui dont ils forment la constitution obéit successivement à l'influence de chacun d'eux : il est tantôt apathique comme un flegmatique , tantôt gai , vif et léger comme un sanguin , tantôt opiniâtre comme un bilieux , tantôt réfléchi et rêveur comme un mélancolique.

Chaque saison de l'année a une action marquée sur chaque tempérament. C'est au printemps que les tempéramens sanguins et nerveux éprouvent une secousse , un accroissement d'activité qui leur donnent une prédominance marquée sur tout l'organisme ; cette secousse , qui tient au renouvellement général qui a lieu alors dans la nature , produit ou des maladies , ou des changemens dans le moral : ces changemens sont peu marqués chez les uns , très-marqués chez d'autres , selon la force ou la faiblesse et

la sensibilité de leur organisme. L'été exerce particulièrement son influence sur les bilieux. On salive peu dans l'été; le sang, auquel une transpiration abondante soustrait la plus grande partie de ses fluides, ne peut fournir à la salive ceux qui sont nécessaires à sa sécrétion, et l'abondance de la bile suppléant à la petite quantité de ce fluide dans les phénomènes de la digestion, sa sécrétion doit être plus considérable dans cette saison que dans les autres.

Dans l'automne, la nature semble passer de l'existence à la mort; tout s'attriste, tout s'affaisse, tout dépérit: l'horizon devient grisâtre et nuageux, l'herbe jaunit, les feuilles tombent, les arbres deviennent nus, partout le flambeau de la vie paraît s'éteindre; un silence mortel règne en tous lieux; les plaines, les bois, ne présentent que des groupes d'êtres monotones et languissans. L'homme mélancolique ne voyant aucun objet qui puisse le réjouir, s'afflige et devient inquiet, il prend un air taciturne et sombre, il est triste comme le spectacle qui l'entoure.

L'hiver est la saison qui exerce le plus d'influence sur les pituiteux : la transpiration étant peu abondante alors, les fonctions du système glandulaire prennent de l'énergie, la salive, les mucosités, sont secrétées en grande quantité, et tout l'organisme du pituiteux en ressent l'influence. Le mot tempérament paraît venir du degré de chaleur qui anime le corps; quoique la température soit la même chez tous les hommes, il n'ont pas tous la même quantité de calorique combiné : si tous possédaient la même dose de magnétisme animal, ils auraient à-peu-près le même feu dans l'imagination, dans les désirs, dans les sentimens et dans les passions. Le tempérament lymphatique est celui qui a la plus petite quantité de calorique : chez les individus de cette constitution, le tissu cellulaire est très - développé, les muscles sont mous et les fibres lâches; les organes étant sans cesse baignés par des fluides qui les détendent, ils manquent de force et de ton; aussi les pituiteux sont froids, lents et apathiques.

Chez les premiers hommes qui habitèrent le globe, il n'y eut sans doute qu'un tempérament : ce fut le sanguin. Comme le sang forme la plus grande partie des fluides de l'économie, tous les tempéramens sont primitivement sanguins : cette constitution est celle où il existe le plus d'harmonie dans les fonctions ; il règne un si grand accord dans tous les appareils de l'organisme, toutes les parties qui le composent sont si bien distribuées, que tous les phénomènes vitaux s'exécutent librement ; la fibre n'y est point assez irritable pour produire l'iréthisme, et pas assez relâchée pour produire la langueur : aussi tout le corps est au ton qui convient à la santé et à l'entier développement des phénomènes vitaux. Le cœur recevant beaucoup de sang, les sanguins ont ordinairement du courage, de l'activité et de l'agrément dans le caractère.

Dans le tempérament bilieux, le calorique animal est en plus grande quantité que dans les deux autres ; le plus souvent la peau est brune et présente une teinte jaunâtre, les cheveux sont

noirs; les systèmes exhalant et absorbant partagent la couleur de la surface du corps; l'estomac et les intestins deviennent un foyer de chaleur proportionné à la quantité de bile qui est secrétée. Chez les tempéramens bilieux, il y a excès de ton dans l'organisme; avec la même quantité de sang, le calibre des vaisseaux est un peu moins large que dans le tempérament sanguin; l'influence de l'appareil biliaire produit le strictum du système artériel et veineux; la fibre est sèche et manque de flexibilité: aussi les muscles présentent des formes saillantes et dures, les traits sont bien prononcés, mais la figure est sans douceur; l'iréthisme continu qui règne dans toutes les parties de l'organisme donne de la violence à la plupart des impressions, aussi les passions qui en résultent sont violentes et opiniâtres.

Chacune de nos passions n'a pas un organe particulier pour siège, mais tout l'organisme: néanmoins c'est particulièrement dans le système nerveux que les passions ont leur source, c'est là

aussi où elles font sentir leurs effets ; quoiqu'elles résultent de nos impressions, elles ont des sensations qui leur sont propres, aussi les hommes les plus nerveux et les plus sensibles sont les plus passionnés. Le tempérament bilieux n'est pas aussi propre au génie qu'on le pense : il ne comporte que la violence des désirs et la constance du caractère ; il n'est accompagné de grands talens que lorsqu'il est réuni au tempérament nerveux : celui-ci est favorable à l'esprit, au génie ; du second, résulte la grandeur des conceptions ; du premier, le moyen de les réaliser. Il est à remarquer que les hommes qui se sont distingués par un amour ardent de la gloire ont réuni ces deux tempéramens ; de l'influence de l'appareil biliaire, ils empruntaient leur énergie, de leur organisation nerveuse, la supériorité de leurs talens. Mahomet, César, Pierre le Grand furent sujets à des crises de nerfs qui annonçaient chez eux un développement considérable du genre nerveux. Ce tempérament est favorable à toutes les espèces de talens ; il entre dans la



constitution de la plupart de ceux qui se distinguent, soit dans les sciences, soit dans les arts, soit dans la littérature; il peut s'associer avec les autres tempéramens, excepté la thélétiqne.

Les femmes sont généralement plus nerveuses que les hommes; aussi leurs impressions sont plus vives, plus promptes et plus éphémères; c'est aussi pour cette raison qu'elles ont plus d'imagination, de finesse et de tact.

Le tempérament mélancolique est une dégénération du bilieux ou du nerveux; dans ce tempérament, tout l'organisme est brûlé, si je puis me servir de cette expression; l'excès du calorique animal y retrace le calibre des vaisseaux, et la circulation du sang y est pénible et embarrassée; elle s'exécute par saccades, et les nerfs ne sont point également stimulés par elle; aussi toutes les fonctions se font avec lenteur et sans harmonie. Le mélancolique est rarement bien portant; le genre nerveux est néanmoins dans une activité continuelle chez lui, parce qu'il possède en abondance le magnétisme ani-

mal ; chez ce tempérament , la bile éprouve une espèce de coction , et devient noirâtre : c'est ce qui a donné lieu à la théorie de l'atrabile admise par les anciens. L'atrabile n'est qu'une suite de la mélancolie , et ne la produit point. Toutes les impressions sont intenses et profondes chez les mélancoliques. Ils ont les nerfs très-irritables , aussi rien n'échappe à leur sensibilité. Leurs passions sont très-vives et très-fortes ; les causes les plus faibles font impression sur eux. Froids et taciturnes , la réflexion est le propre de leur caractère , aussi ils excellent dans toute espèce de composition. La véhémence de leurs passions dépend autant de l'irrégularité de la circulation du sang que de l'exaltation du genre nerveux. Lorsqu'elle est activée par un stimulus quelconque , son énergie est en raison de la résistance que lui présente l'étroitesse des vaisseaux , aussi le cerveau et les autres organes sont si puissamment excités dans cette circonstance , que les passions tiennent de la rage. Quand le tempérament mélancolique est très-

développé , il produit l'hypocondrie.

Les passions ne sont que des commotions du genre nerveux. Un homme entièrement insensible n'aurait aucunes passions : comme les nerfs sont répandus dans tout l'organisme , elles ont leur siège dans toute l'économie ; mais nos passions étant une conséquence de nos sensations , la réaction du cerveau sur ces dernières est une de leurs premières causes ; cependant le trouble qu'elles causent à cet organe résulte à-la-fois de la commotion des nerfs qui y prennent leur origine , et de l'accélération du cours du sang.

La sensibilité du cerveau entre fort peu en rapport avec la nature des passions ; elles sont transmises à cet organe et produisent cependant peu d'effet sur lui ; mais les passions violentes agissent particulièrement sur le cœur , car il est impossible que la circulation soit accélérée , sans que le mouvement de cet organe le soit aussi : ensuite elles exercent leur influence à l'estomac , à l'épigastre. Elles produisent aussi des effets très-sensibles sur la respiration ;

cette fonction est accélérée dans les mouvemens de haine, de colère et de vengeance; elle se ralentit dans la crainte, et devient quelquefois pénible et laborieuse. La peur, un accès de haine ou de fureur troublent la digestion : on sait quel est l'effet de la frayeur sur le tube intestinal.

La sympathie unit toutes les fonctions, c'est pourquoi l'exhalation et l'absorption sont influencées par quelques passions; la douleur, la crainte, excitent la transpiration ou l'arrêtent; elles produisent alternativement la rougeur et la pâleur. Il est si vrai que la plupart des passions ont leur siège dans le genre nerveux, que des crises violentes en sont les effets; la colère, la frayeur, l'amour, produisent souvent l'épilepsie ou l'apoplexie.

La culture ne fait pas naître les plantes, mais elle les développe et les fortifie : il en est de même de l'éducation et de la société à l'égard des passions. Les goûts, les habitudes qui ne sont pas naturels sont des dérivations de ceux qui sont naturels. Il n'est point de pen-

chans entièrement artificiels chez l'homme , ses propensions ont toujours un principe dans l'organisme ; mais les circonstances , l'éducation , les influences sociales peuvent changer les objets qui doivent naturellement fixer leur choix. L'homme n'a pas toutes les passions dans son état primitif , mais il en a le germe : la société les développe et les fortifie. La différence qui existe entre une passion et son principe , est la même que celle qui existe entre la naissance et la conception.

Les passions émanent de l'organisation ; dès-lors elles sont soumises à l'âge , au sexe. Ainsi que celles des animaux , les passions de l'enfant résultent du sentiment de sa conservation. En effet , la crainte , l'attachement , la haine , la jalousie , la colère lui sont communs avec les brutes. Ces passions ne dépendent pas de l'éducation ; l'enfant de six mois qui les éprouve n'y a pas encore été soumis ; mais à un an et demi le garçon ressent déjà l'influence de son sexe , il exerce continuellement ses membres , il court , il s'agite ; et parmi

les choses qui peuvent devenir les objets de ses amusemens, il préfère ceux qui exigent de la force : ses désirs sont déjà plus vifs que ceux de la petite fille, sa volonté plus ferme et mieux prononcée, son caractère plus turbulent et plus indocile. Mais c'est à l'âge de la puberté que les passions de l'enfant mâle présentent cette inquiétude et cette impétuosité qui en font l'attribut essentiel ; c'est alors que l'amour lui offre l'attrait de tous ses plaisirs et le tourment de toutes ses fureurs ; il s'opère une révolution dans tout son être , et il commence une seconde existence.

Quatre ou cinq ans après la puberté, il est hardi dans ses entreprises, et plein d'enthousiasme. Aussi prompt à rendre service qu'à venger une injure , il tombe facilement dans des excès ; il est également capable des actions les plus vertueuses et des attentats les plus violents. Comme le cœur s'ouvre alors à toutes sortes d'impressions , c'est à cette époque que le moral se forme définitivement ; aussi c'est à cet âge

qu'on peut juger de ce qu'un jeune homme sera un jour.

L'amour, qui est la passion dominante dans la jeunesse, n'exclut pas les autres passions : la vanité, l'amour du luxe et de la magnificence sont aussi de cet âge. Les jeunes gens aiment tout ce qui en impose aux yeux, et accordent plus d'estime aux choses d'éclat qu'aux choses solides ; les jeunes gens sont présomptueux, mais francs, généralement plus sensibles que les hommes faits et les vieillards ; ils se distinguent plutôt par les qualités du cœur que par celles du caractère.

Le courage résulte souvent de la vigueur du corps : la jeunesse est l'âge de la valeur. Les jeunes gens ne sont point méfiants, l'expérience ne les a point instruits : ils forment facilement des liaisons, leur cœur ne demande qu'à s'épancher ; d'ailleurs, étrangers aux soins d'une famille, ils ont tout le temps possible de se livrer aux plaisirs de l'amitié ; les rapports d'âge, de goûts et de caractère en forment les doux liens.

Dans l'âge viril , toutes les passions présentent un caractère plus sérieux ; l'amour conjugal , la tendresse paternelle , les soins d'un état , l'activité nécessaire pour élever et instruire des enfans , absorbent toutes les autres affections : toutes les vues se portent vers l'avenir , et la passion dominante est le désir d'amasser , ou l'ambition.

Une longue expérience a trop instruit le vieillard ; sa faiblesse le rend sujet à la crainte ; il est méfiant , timide et soupçonneux ; il est avare , non parce qu'il craint pour l'avenir , mais parce que toutes les autres passions qui s'éteignent laissent toute leur énergie à l'avarice. Le cœur , l'ame et le corps dépérissent en même temps chez lui : il devient froid , égoïste et insensible ; il regrette sans cesse le passé , il croit que les objets qui l'entourent sont changés , au lieu que c'est lui-même ; tout en perdant ses avantages il ne perd point ses prétentions , et conserve jusqu'à sa fin le goût de toutes les jouissances.

Les deux âges extrêmes de la vie



ont des rapports entre eux, à cause de la faiblesse qui les caractérise; mais l'enfance est étourdie, turbulente, imprévoyante, au lieu que la vieillesse est méthodique, constante et régulière dans ses habitudes et ses affections; elle pense sans cesse au temps futur, bien qu'il doive être court pour elle. Il est naturel que la plupart des vieillards soient hargneux, chagrins et grondeurs : la vieillesse est un état de souffrance.

Un faible examen suffit pour voir que l'organisation de la femme a la plus grande influence sur ses goûts et ses passions. L'ame de la femme paraît être dans son cœur, c'est le centre de toutes ses affections; tous ses désirs, toutes ses pensées, tous ses sentimens se rapportent à l'amour. Si elle a d'autres passions, elles se rattachent à celle-ci; c'est dans une liaison tendre qu'elle fonde toutes ses espérances, tous ses projets; elle ne vit que pour aimer, et les liens que l'amour lui prépare deviennent sa destination naturelle et finale. La femme est éminem-

ment nerveuse, et par conséquent très-irascible ; les écoulemens périodiques auxquels elle est sujette, la mobilité de ses organes rendent souvent son caractère inégal et capricieux ; ses impressions, qui se succèdent avec rapidité, ne lui permettent pas de fixer long-temps son attention sur les mêmes objets : de là son goût pour les petites choses. L'éducation que reçoit la femme est très-propre à lui donner l'habitude de la dissimulation ; mais cette disposition dépend aussi de son organisme. La crainte est le propre de la faiblesse, et tout être qui craint est dissimulé. Mais c'est dans les fonctions de la maternité que la femme reprend tous ses droits à notre estime ; c'est là qu'elle joue le rôle auguste que la nature lui a donné ; c'est alors qu'elle est toute ame et tout cœur.

Après les passions viennent les habitudes. Comme nous l'avons vu, elles se rapportent à des actes physiques ; la gourmandise, par exemple, émane de l'organisme, elle a particulièrement son siège dans la bouche et l'estomac.

Les individus les plus adonnés aux plaisirs de la table sont ceux qui ont le sens du goût le plus développé. Si les papilles nerveuses épanouies sur la membrane muqueuse qui tapisse la langue et le palais jouissent d'une sensibilité énergique, le goût saisit toutes les nuances des saveurs; mais il faut que l'état de l'estomac et ses forces digestives soient en harmonie avec le développement de ce sens pour constituer la gourmandise. Les oiseaux nocturnes, dont l'estomac renferme beaucoup de sucs gastriques, sont très-voraces. Presque tous les enfans sont gourmands, parce qu'ils digèrent promptement et très-bien.

Une grande bouche annonce ordinairement un appareil digestif très-ample. Il existe un rapport direct entre les dimensions de son ouverture, celle de l'œsophage, l'ampleur de l'estomac et le calibre des intestins; aussi la plupart de ceux qui ont une grande bouche trouvent beaucoup de plaisir à manger.

Le goût des liqueurs fortes, qui de-

vient une habitude insurmontable chez certains individus , dépend de l'organisme ; leur usage est incompatible avec une organisation délicate , leur force stimulante ne peut se mettre en rapport avec le mode de sentir d'organes faibles ; aussi l'expérience nous apprend que ce sont les hommes dont le corps est endurci par des travaux pénibles , qui font le plus d'usage des esprits ardens. Les paysans , les militaires , les marins , la plupart robustes , en font une grande consommation. Il en est de même des sauvages , qui mènent une vie très-dure ; au lieu que les femmes , les enfans , les hommes d'une santé faible ont rarement du goût pour les boissons alkooliques. Mais , par une raison contraire , ils aiment beaucoup les alimens doux et sucrés ; leur saveur est en rapport avec la délicatesse de leur organisation. Cette observation peut s'appliquer aux habitans du nord et du midi. Les premiers font un grand usage d'eau-de-vie , les seconds n'usent de la même liqueur qu'étendue dans l'eau ; les uns ont pour but de stimuler

Leurs organes , les autres de les rafraîchir.

La paresse est une habitude qui résulte tantôt de causes morales, tantôt de causes physiques : elle dépend du tempérament chez les uns , chez d'autres de l'absence des passions, chez d'autres de l'éducation. Les flegmatiques, les mélancoliques sont ordinairement paresseux : les premiers, parce qu'ils manquent d'énergie, les seconds parce que la circulation du sang et les autres fonctions de l'économie s'exécutent chez eux avec lenteur ; mais l'activité est souvent en rapport avec l'espace que le sang doit parcourir dans l'économie. Les hommes d'une petite taille sont vifs, pétulens et toujours en mouvement, au lieu que ceux qui ont une grande stature sont lents dans toutes leurs actions. La taille moyenne est celle qui comporte le plus d'énergie : elle possède souvent toute l'activité de la petite, et toute la force de la grande.

Les affections de l'ame ne résultent pas de l'organisme, mais elles agissent

sur lui : elles ont les malheurs de la vie pour cause : tous les hommes y sont sujets. Avec la même dose de mal , elles sont cependant beaucoup moins vives chez les uns que chez les autres , et c'est de l'organisme qu'émane cette susceptibilité. Le chagrin a peu de prise sur les flegmatiques et les sanguins ; l'apathie naturelle aux premiers les rend indifférens à tout , l'insensibilité est leur partage ; mais la gaîté étant le propre du caractère des sanguins , ils y trouvent les plus grandes ressources contre les chagrins de la vie ; mais les plus petites infortunes , les contrariétés affligent beaucoup les mélancoliques et les hommes nerveux , à cause de la grande sensibilité dont ils sont doués. Cela doit être : le chagrin n'est qu'une douleur nerveuse qui résulte de la connaissance d'un mal ou de la perte d'un bien , ce qui est la même chose. Le chagrin agit sur l'estomac , la poitrine , l'épigastre et la respiration ; s'il est prolongé , il resserre les vaisseaux , ralentit les fonctions , trouble la digestion et diminue la transpiration insensible.

S'il était possible de séparer le chagrin de tous ses effets, il n'existerait plus : il n'est donc qu'une douleur nerveuse.

La différence qui existe entre la tristesse et le chagrin, est la même que celle qui existe entre une maladie et un de ses accès. Comme nous l'avons déjà vu, la mélancolie a sa source dans l'organisme; cependant elle peut quelquefois résulter de chagrins prolongés; alors elle est un état habituel de l'ame et du cœur. Les dehors du chagrin constituent l'affliction : les pleurs, l'accablement, les gémissemens forment son apargage.

La crainte a beaucoup de rapport avec les affections de l'ame; elle en diffère cependant. Celles-ci ne sont produites que par des maux passés, celle-là, au contraire, n'est que l'attente d'un mal futur; et quand elle offre un danger présent, elle se nomme peur.

Le mot désespoir rend une idée juste et précise; il exprime bien l'impossibilité où on se trouve de remédier à ses

malheurs. Le désespoir réunit en même temps la tristesse, le chagrin et l'affliction. L'action du désespoir sur l'organisme est très - violente, il est rare qu'elle ne dérange pas ses fonctions; aussi des fièvres ardentes, la manie, des accès de rage, le suicide, ne sont que trop souvent ses tristes résultats.

La joie produit des effets tout contraires; elle épanouit les nerfs, et par leur moyen, les muscles; elle dilate les vaisseaux, entretient la libre circulation du sang, et contribue à la santé; néanmoins, quand elle est excessive, elle peut produire la mort en donnant une trop forte secousse au cœur.

La joie résulte ou d'un accès de gaieté, ou des heureux événemens de la vie. On dit vulgairement que la gaieté est dans le caractère, elle est plutôt dans le tempérament; elle émane ou d'une bonne santé, ou de la libre circulation du sang, ou d'une manière de sentir qui saisit le côté ridicule et plaisant des choses. L'amour du vin, le goût du plaisir, un état qui n'occupe que le corps, l'absence des contrariétés,



telles sont les causes qui produisent la gaîté. Ceux qui , par leur état , sont forcés de se mettre au-dessus de toutes les craintes et de tous les dangers , ont ordinairement de la gaîté ; ils s'accoutument de bonne heure à n'avoir aucune inquiétude sur leur sort. Cette disposition est encore le partage de ceux qui ne vivent que pour le présent ; c'est pour cette raison que le peuple est généralement plus gai que les grands. L'admiration est une surprise délicieuse qui fixe fortement notre attention sur les objets très - beaux ou très - élevés ; c'est un puissant mouvement de l'ame , où il entre tantôt de l'étonnement , tantôt de la crainte , tantôt de l'amour. Quelquefois fille de l'ignorance , quelquefois aussi fille du génie , elle cherche , elle aime , elle s'attache à tout ce qui est sublime et imposant : l'estime est sa compagne , et dans beaucoup de circonstances elles ne font qu'une.

L'espérance est la bienfaitrice de l'homme : elle le trompe , le séduit et le console en même temps ; c'est par ses doux prestiges qu'elle l'arrache

aux horreurs de la misère et de la mort, ses charmans sortilèges le soutiennent au moment où il est prêt à succomber. Que les bienfaits de l'espérance sont nombreux ! Epouse du bonheur, compagne de la paix, d'un pôle à l'autre elle porte le calme, la joie et la consolation ; elle accroît la félicité de ceux qui passent des jours sereins, et adoucit les maux de l'homme souffrant ; elle rassure celui que la crainte agite, et donne le repos au malade prêt à descendre au tombeau ; amie constante et fidèle des infortunés, elle descend jusqu'au fond des cachots, pour essuyer les larmes de ceux qui ne cessent d'y gémir.

---

## CHAPITRE XII.

*Des Préjugés.*

**L**ES usages, les lois, la morale, l'opinion, forment chez tous les peuples qui ont les mêmes mœurs, une raison souveraine, dont le propre est d'exercer un pouvoir absolu sur les idées de tous les membres du grand corps social. Tous les principes qui s'en éloignent sont qualifiés d'erreurs, toutes les maximes qui la heurtent sont rejetées comme dangereuses; elle règne en despote sur tous les genres de talens, sur tous les genres de productions, sur tous les genres de connaissances; rarement sage, souvent aveugle, elle condamne sans examen les découvertes utiles; ses jugemens sont faux alors, et méritent le nom de préjugés.

Quoique le préjugé soit frère de l'erreur, ils ne sont pas de même nature; le premier est une des bases de l'ordre

social, il forme un de ses élémens, il fait partie des institutions de tous les peuples, il sert de règle à la conduite, il prescrit des devoirs; la seconde est une observation mal fondée des phénomènes de la nature : elle est inséparable de l'étude des sciences.

On doit distinguer plusieurs espèces de préjugés : il y a les préjugés religieux, ceux qui dépendent de l'éducation, ceux qui résultent des usages, ceux qui naissent des passions, ceux qui tiennent au gouvernement, ceux qui émanent de l'ignorance, ceux qui sont inséparables du climat, ceux qui ont leur source dans l'imagination, ceux enfin qui résultent de l'âge et du sexe.

Chez tous les peuples de la terre, les préjugés religieux varient selon la différence des cultes, selon celle des habitudes et des mœurs. Le bonze a les préventions de l'idolâtrie; le bramane, celles de la métempsychose; le prêtre nègre, celles du fétichisme; le musulman, celles du paradis des femmes; l'inquisiteur espagnol, celles du fanatisme.

Les préjugés de l'éducation résultent

des impressions reçues dans l'enfance, de principes exclusivement adoptés dans un pays, de la première instruction et du mérite attaché à telles idées plutôt qu'à d'autres; les préjugés de l'éducation s'identifient avec l'homme; ils modifient sa manière de sentir, et laissent leur empreinte sur ses penchans, son esprit et son cœur. L'homme est naturellement porté, sans savoir pourquoi, à croire à l'excellence des choses qu'il a adoptées; elles ne font qu'un avec son amour propre : ce que les autres apprécient le frappe peu; son attention reste immobile sur ses jugemens, il les voit toujours sains, toujours justes, toujours sages, souvent ils sont erronés ou faux : voici les préjugés de l'éducation.

Les préjugés qui résultent des usages ne consistent que dans le prix et l'importance que l'on met dans quelques actes dont l'ancienneté seule fait le mérite; une génération tient quelques pratiques de ses pères, qui les lui a transmises, en lui inspirant du respect pour elles : elles sont saintes à ses yeux, elles sont pour elle des objets de vénération et de joie,

elles lui rappellent d'augustes souvenirs; elle aime à s'arrêter sur les pensées tristes ou consolantes qu'elles font naître : dès-lors on n'examine point si elles sont autorisées par la raison et rendues utiles au bien général ; elles sont antiques, on s'y attache, on les révère, cela suffit pour leur donner un grand mérite. Le peuple ne sait pas d'où lui viennent ses usages, et cependant il se ferait tuer pour eux. Ainsi, la plupart des nations se tournent vers l'orient pour prier Dieu, comme si la divinité était plutôt à l'orient qu'au couchant; d'autres allument des feux à certaines époques : cet usage a lieu, dans diverses contrées de la France, à l'approche des rois; d'autres mêlent à leur religion des cérémonies tirées du paganisme.

Les passions sont accompagnées d'un prestige qui suspend l'usage de la raison : elles prêtent un si grand charme ou une si grande difformité aux choses auxquelles elles se rapportent, qu'il est impossible de les voir telles qu'elles

sont. L'amour les embellit, la haine les rend monstrueuses; elles donnent des attraites aux objets qui en sont dépourvus, et des vices à ceux qui n'en ont pas; elles pervertissent le bon sens et le jugement; elles mettent un masque devant tout ce qui leur plaît ou leur déplaît; elles changent tout; elles métamorphosent tout : alors elles n'apprécient rien à sa juste valeur; l'esprit qu'elles influencent ne peut rien juger sainement, et les préjugés qui résultent de cette manière de voir sont d'autant plus invincibles, qu'ils partent des sentimens les plus intimes.

Il existe une raison souveraine : nous l'avons vu; mais il n'en existe point d'universelle. La différence des gouvernemens fait envisager les mêmes objets sous mille points de vue divers. Chaque peuple a ses idées civiles et politiques : ce qui est bon pour l'un est nuisible pour l'autre; l'un regarde avec admiration ce que l'autre dédaigne; les choses n'ont point une valeur absolue, mais relative. Quelques nations les prisent trop, d'autres pas assez; elles sont viles

quand on peut s'en passer, d'un grand prix quand on en a besoin : c'est ainsi que l'or est peu de chose aux yeux des sauvages, et tout aux yeux des Européens. De cette manière d'envisager chaque objet, il résulte une multitude de faux jugemens.

Il est des préjugés qui dépendent du climat : ils sont indestructibles ; ils résultent immédiatement de l'organisme ; ils sont inséparables de la tournure que donne à l'esprit la nature des productions du sol, le genre de travail qu'elle nécessite, les besoins qu'elle fait naître, et les habitudes qui en émanent. Les préjugés propres à une nation dépendent en partie des lieux qu'elle habite ; un Suédois n'a pas les préventions d'un Espagnol, quoiqu'ils aient à-peu-près le même gouvernement ; un Allemand n'a pas celles d'un Italien, et un Russe celles d'un Chinois (abstraction faite des autres causes qui agissent sur leur moral).

Les peuples insulaires ont des préjugés qui leur sont propres ; leur caractère, leurs mœurs, leurs coutumes, ont



de l'originalité. Les Japonais ont des usages qui leur appartiennent exclusivement. Les opinions politiques des Anglais ne sont point celles des autres peuples de l'Europe. Les localités ont tant d'influence sur les idées et l'esprit, qu'un observateur habile pourrait dire, d'une manière approximative, quelles sont les erreurs familières à un peuple, en connaissant seulement son climat.

Les préjugés sont à l'intelligence ce que les fautes sont à la conduite : elle n'est pas exempte d'exagération, et elle s'égare aussitôt qu'elle cesse de s'éloigner du terme moyen qui doit régner en toutes choses.

Les préjugés qui résultent de l'ignorance sont inséparables de la superstition ; ils sont le partage des hommes sans éducation, des paysans, des peuples sauvages et barbares : l'ignorance est crédule, enthousiaste et peureuse : l'imagination de l'homme privé de lumière est facilement ébranlée par tout ce qui porte l'apparence du prodige ; il croit à la divination, aux revenans, aux sortilèges ; il pense trouver dans la ma-

gie le moyen d'éviter les malheurs prêts à fondre sur lui ; les phénomènes les plus simples de la nature sont des miracles à ses yeux ; il interroge le cours des astres ; il prétend connaître l'avenir. Tous les peuples ont été ignorans ; tous ont été victimes de leurs funestes préjugés ; tous ont été esclaves d'une dévotion stupide. Pendant une foule de siècles, le mensonge a régné en despote sur eux ; ils ont donné une libre carrière à tous les égaremens de leur esprit ; ils ont rendu respectable la fourberie des prêtres ; ils ont déifié le vice et sanctifié le crime. Les erreurs les plus grossières et les plus dangereuses furent celles qui naquirent au sein d'une religion barbare : la superstition et le fanatisme qui en résultèrent firent croire que c'était honorer les Dieux que d'outrager l'humanité, et que pour un bien futur on pouvait faire un mal présent. Mille fois heureuse la religion qui a succédé à celle-ci ! en donnant au commun des hommes la connaissance d'un seul Dieu, elle a détruit ses préjugés destructeurs, et a sub-

stitué à un culte abominable, une piété douce et bienveillante.

Le préjugé est naturel à l'homme ; son esprit est borné. Il est une multitude d'objets sur lesquels l'expérience ne peut l'instruire, et il porte sur eux des jugemens mal fondés ; ainsi que les mauvaises herbes qui croissent avec le froment, l'erreur se trouve à côté de la vérité, et l'empêche de paraître dans tout son éclat. Les idées que l'homme se forme des choses sont ordinairement des erreurs, lorsqu'elles n'ont pas été précédées d'un profond examen, ou lorsqu'elles n'ont pas été réformées par l'étude et la réflexion. Si on interroge un enfant sur l'idée qu'il se fait de Dieu, toutes ses réponses tendront à présenter un être qui a un tronc, une tête, des bras et des jambes. Un paysan assure avec confiance que la terre est un vaste plateau, dont la circonférence est entourée d'un immense précipice ; celui qui n'a aucune connaissance en géographie, pense que son pays est la plus grande partie du globe. Cependant l'ignorance absolue n'a point de préju-

gés ; ceux-ci supposent l'existence de quelques objets existant dans la société ou la nature, et l'ignorance absolue n'admet aucune idée : ainsi , l'homme entièrement isolé de ses semblables ne peut porter de faux jugemens, puisqu'il n'en porte jamais. Il en est de même de l'enfant qui vient de naître : il n'a point d'idées, il ne peut en avoir de fausses.

Le nombre des préjugés d'un individu est souvent en raison des objets que son esprit embrasse ; sur la multitude des jugemens qu'il porte, il en est beaucoup de mal fondés : c'est pour cette raison que la science substitue souvent des erreurs brillantes et sublimes à des erreurs communes et vulgaires. Démocrite , Platon , Descartes , eurent tous les préjugés du savoir et du génie : ainsi l'homme qui a le moins de préjugés n'est pas le plus savant , mais bien celui qui examine tout dans le silence des passions , qui se méfie de son imagination , qui suspend son jugement sur les choses dont il ne peut saisir la cause , qui ne décide jamais sans une

attention soutenue et un profond examen, et qui ne s'en rapporte point aux opinions des autres pour fixer les siennes.

Les vraies lumières diminuent le nombre des préjugés, mais il en est quelques-uns qu'elles ne peuvent faire disparaître : l'homme le plus sage ne peut entièrement se dépouiller de ceux qui tiennent à ses penchans, à son caractère, à son humeur et à ses goûts.

Les préjugés les plus avantageux à un peuple sont ceux qui sont en harmonie avec son gouvernement, ses usages, ses mœurs et ses lois; ils sont étroitement liés à sa constitution : il serait très-dangereux de les détruire; leur perte entraînerait une révolution, et tous les maux qui en sont inséparables.

Les progrès de la civilisation anéantissent chez l'homme les préjugés propres à l'ignorance et à la superstition, mais ils lui donnent ceux qui résultent de la variété des passions, et de la multitude des besoins; ainsi, la marche de la raison ne fait que remplacer des erreurs par

d'autres erreurs; ainsi l'existence des préjugés est aussi ancienne que le monde, mais les peuples en ont changé comme ils changent de mœurs, de lois et de caractère; cependant il faut reconnaître, à la louange de la civilisation, que les préjugés des nations polies sont moins nombreux et moins nuisibles que ceux des peuples sauvages et barbares.

De la différence des rangs naissent les préventions propres à chaque condition. Le marin met son état au-dessus de tous les autres; un magistrat a la même prétention; un négociant assure que le gouvernement ne se soutiendrait pas sans son commerce; l'agriculteur en dit autant; chacun exagère l'importance des services qu'il rend à la société; l'amour propre grossit les objets et empêche de les voir selon la raison et la vérité. Je mets au nombre des préjugés les principes moraux qui forment des devoirs de convention, et qui ne sont reconnus que dans quelques pays; la chasteté est une vertu chez quelques peuples et un vice chez d'autres; l'adultère est puni de mort chez les Mu-

sulmans, et on le regarde comme une faute légère parmi nous; le métier de bourreau est abhorré chez les chrétiens, il est honorable à la Chine; en Orient, on se prosterne devant le souverain, en Europe, on reste debout auprès de lui; dans les Indes, l'honneur ne présente point le même caractère, et ne prescrit point les mêmes devoirs qu'en Occident.

Il est, chez les nations, une foule de préceptes de convention qui ont pris leur source tantôt dans l'esprit de leurs premiers législateurs, tantôt dans des usages dont l'origine se perd dans l'obscurité des temps, tantôt dans le génie de leur religion, tantôt dans la marche qu'ont suivie leurs mœurs.

Sur toute la terre la morale n'est point une, ses préceptes varient selon les latitudes, les climats et la nature des productions de chaque sol. Cependant toutes les législations du monde se sont accordées sur quelques points : toutes sont convenues de punir la plupart des crimes commis contre la nature. Leurs suites sont si dangereuses, qu'on a senti

la nécessité d'y mettre un frein. Aussi, partout, on a établi des peines sévères contre la violence, le viol, l'assassinat, ce qui prouve que les devoirs établis par la nature sont invariables et universels comme l'ordre qui les a fondés.

Qu'on ne m'objecte pas que la tendresse maternelle ne prescrit point des devoirs invariables, parce que les femmes des Spartiates pouvaient faire périr leurs enfans faibles ou difformes, et que les Chinois ont encore droit de noyer les filles qu'ils ne peuvent nourrir. L'histoire de l'espèce humaine ne nous offre que trop d'exemples où les lois politiques et civiles ont été contraires aux lois naturelles; mais ces dernières ont-elles cessé pour cela d'être saintes et sacrées? Chez quelques peuples sauvages les enfans ont eu droit d'assommer leurs pères infirmes ou décrépés. La nécessité, des mœurs féroces, l'ignorance, peuvent faire naître des usages inhumains chez quelques nations, mais les droits immuables qu'ils violent sont-ils moins respectables?

Parmi quelques espèces d'animaux,



il est des femelles qui tuent leurs petits (celles du cochon et du lapin en sont des exemples); cependant les animaux les plus féroces aiment tendrement leur progéniture. Ceci nous démontre qu'il est des causes qui agissent plus puissamment que la nature sur quelques individus, soit parmi les animaux, soit parmi les hommes. C'est ainsi que l'amour de la patrie et de la liberté rendit Brutus l'assassin de ses propres enfans; c'est ainsi que la crainte du déshonneur, un amour malheureux, le désespoir, font oublier à l'homme le sentiment puissant de sa conservation, et le disposent au suicide. La société et la nature sont deux domaines immenses, dont les lois s'accordent en quelques points, et diffèrent pour d'autres. Cependant la plupart des réglemens sociaux sont fondés sur des lois naturelles, et n'en sont que des suites nécessaires; c'est pour cette raison que les enfans héritent de leurs pères, et que le mariage civil vient à l'appui de l'union naturelle des sexes.

Tous les principes qui ne sont pas

avoués par la raison doivent être mis au nombre des préjugés, et l'imagination qui se crée des fantômes est une source de préventions. Aussi les hommes très-jeunes, les femmes, les poètes, qui ont en partage cette qualité brillante, jugent rarement bien des objets qui les frappent; leurs décisions sont ordinairement irréfléchies, précipitées. Il est des préjugés innocens, des préjugés utiles, d'autres pernicioeux. Les premiers sont ceux qui ne nuisent à personne, pas même à ceux qui les ont; les seconds sont conformes aux principes reçus dans la société; les troisièmes sont ceux qui lui sont contraires et la minent lentement. Le sceptre des préjugés s'appesantit sur le monde entier; ils gouvernent tous les hommes : les peuples les plus sages sont ceux qui ont les meilleurs. Les nations civilisées estiment certains objets, les nations barbares les méprisent : les unes et les autres ont raison, elles font en cela ce qui convient le mieux à chacune d'elles. Le luxe, les modes, la galanterie conviennent aux premières,

et ne conviennent pas aux secondes.

Il n'existe point de règle fondamentale d'après laquelle on puisse estimer chaque chose d'après sa juste valeur. A cet égard il n'y a rien de précis, rien de certain. Les hommes de génie, qui seuls ont été capables d'assigner la mesure de l'excellence des choses, nous ont peu instruits sur ce point; leurs opinions ont varié selon les temps, les pays et les gouvernemens sous lesquels ils ont vécu. Ainsi les choses relatives, telles que la plupart des lois, des usages et des habitudes des peuples, ne présentent que des certitudes relatives, et non universelles. C'est pour cette raison que la diplomatie, la science des mœurs, l'art de gouverner varient sans cesse, tandis que l'histoire naturelle, la physique, la chimie, toutes les sciences enfin qui se rattachent à l'observation et aux faits, présentent des vérités universelles et invariables.

La vérité est l'effet du rapport qui existe entre un objet et son exacte observation; elle suppose l'existence de deux êtres, de celui qui observe, et de

la chose observée; elle se rapporte à l'être ou à son attribut ( quand il est moral ), ou à sa propriété, ou à sa forme, ou à sa dimension ( quand il est physique ). Un seul objet peut présenter plusieurs vérités, quand il possède plusieurs qualités; ainsi il peut être le sujet de plusieurs observations exactes. Je nomme occultes les vérités qui sont dans la nature, mais qui n'ont pas été saisies ou reconnues. L'attraction, avant sa découverte, renfermait des vérités occultes. Il en était ainsi de la géologie avant sa création. Je nomme évidences les vérités reconnues par l'homme, et clairement démontrées. La vérité est l'attribut d'une connaissance juste, elle est inséparable des idées saines que nous nous formons des choses. La vérité qui comporte du doute est une notion, la vérité approfondie forme le caractère essentiel d'une connaissance précise. Il existe trois espèces de vérités, les relatives ( presque toutes sont morales ), les universelles, les absolues. Les premières ne sont point reconnues par tous les peuples; les lois républi-

caines sont excellentes, voici une vérité relative. Il n'est pas vrai que les lois républicaines soient excellentes pour toutes les nations; il en est beaucoup auxquelles elles ne pourraient convenir, toutes n'ont pas le caractère, le climat, les mœurs qu'elles exigent. Selon leurs espèces, les végétaux vivent généralement plus long-temps que les animaux, voici une vérité universelle : on peut la reconnaître, et on la reconnaît dans toutes les parties du monde. Le soleil éclaire tous les globes qui composent notre système planétaire, voici une vérité absolue : elle n'est point particulière à notre sphère, elle est générale à tous les mondes dont l'astre du jour est le centre.

Les choses morales ne sont le plus souvent que des actes ou des attributs des êtres physiques. Ainsi la condamnation est un acte, elle exige au moins le concours de deux individus, celui qui condamne et celui qui est condamné. Elle n'a point une existence indépendante de ces deux individus, elle est, parce qu'ils sont. Il en est de même de la puissance,

de la force, de la vertu. Il est vrai que nous mourons, voici une vérité dépendante d'une loi physique, puisque tous les animaux meurent. La mort n'est point un être, elle n'est pas même un attribut, c'est l'absence d'une propriété inhérente aux corps animaux. La mort est une privation, c'est l'absence de la vie, comme le froid est l'absence de la chaleur. Bichat a dit : la vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort. En donnant cette définition, il a senti la nécessité d'un principe qu'il n'a pas reconnu, ou plutôt qu'il s'est efforcé d'anéantir. La mort n'étant point un être, pas même un attribut, l'ensemble des fonctions ne peut lui résister. On ne résiste point à ce qui n'existe pas. La vaste série des connaissances morales se compose de la science des qualités ou attributs, de tous les sujets que la nature renferme. Ainsi elles peuvent présenter la plus grande certitude quand elles sont envisagées sous leur vrai point de vue.

C'est la preuve d'une véritable sagesse que de suspendre son jugement

sur toutes les choses dont on ne peut se rendre raison , et d'admettre comme seules vraies celles que les faits peuvent confirmer. Ainsi tous les principes que l'observation ne justifie pas doivent être regardés comme incertains. Cependant , parce que l'esprit humain ne peut atteindre à la hauteur d'une chose , on ne peut conclure de là qu'elle n'existe pas. Le devoir de la raison est alors de se réfugier dans le doute. La raison est le guide de l'homme , mais elle n'est point infallible , rien ne prouve mieux sa faiblesse que le nombre immense d'opinions religieuses et philosophiques qui se sont propagées dans le monde pour former les mœurs et donner des règles de conduite. De cette quantité innombrable de sectes , un très-petit nombre ont été utiles à l'humanité , ce qui prouve que l'erreur est fréquente , et la vérité rare. En tout l'esprit humain doit prendre l'expérience pour guide ; c'est le moyen le plus sûr qu'il puisse mettre en usage pour se dépouiller , de ses préjugés. Il est très-difficile à l'homme de voir les

choses telles qu'elles sont. A mesure qu'il se garantit de quelques erreurs, il en acquiert d'autres ; en cessant d'être soumis à la conduite de ses précepteurs, il perd les préjugés de l'école pour prendre ceux du monde. Ce n'est qu'à l'âge viril, et par les efforts de la pensée, qu'il parvient à juger sainement de chaque objet. La jeunesse a ses préventions, elle met trop d'importance dans les petites choses ; manquant d'expérience, elle se persuade que tout doit aller au gré de son imagination ; sans cesse trompée par ses espérances, par sa présomption et sa propre confiance, elle n'apprend à priser la valeur des choses qu'avec le temps et des leçons. Cependant les jeunes gens sont moins crédules que les vieillards et les enfans. Quoique leur raison ne soit pas entièrement développée, leur entendement jouit d'une vigueur qui les soustrait à une aveugle crédulité. Mais les femmes, dont le jugement n'est pas exercé, croient assez légèrement ce qu'on leur dit ; aussi c'est par leur moyen que les devins, les charlatans,



les faux prophètes propagent leurs impostures et leurs mensonges.

La crédulité est compagne de la peur, et n'est propre qu'à faire des trompeurs et des trompés. On est facilement dupe quand on est trop prompt à fixer sa croyance sur les témoignages d'autrui. L'empire du mensonge est plus vaste , plus étendu que celui de la vérité. Sur la plus grande partie de la terre il a développé ses voiles ténébreux ; il règne en souverain sur une multitude de peuples ; la plupart des mortels marchent enveloppés dans son immense bandeau : tantôt l'avarice , tantôt l'ambition , tantôt l'amour de la renommée emploient ses secours insidieux ; entouré de l'astuce , de la ruse , de l'artifice , ses étendards flottent partout. Tel que ce reptile dont les replis sinueux annoncent le caractère faux et perfide , il s'insinue adroitement dans les esprits , et y dépose son poison lent et subtil. Quelquefois indiscret , toujours dangereux , il pervertit l'ame et le caractère , et dégrade celui qui en a contracté l'habitude ; il corrompt toutes les qua-

lités des objets sur lesquels il s'exerce. Père de la calomnie, ennemi de la raison, il crée, il propage les bruits les plus absurdes, et présente des leurres continuels à la curiosité du vulgaire. Le mensonge est la ressource ordinaire de la coquette qui trompe son amant ou son mari ; il prête un masque trompeur à l'intrigant qui médite un vol ; il aide, dans ses affreux projets, l'accapareur qui occasionne la mort de plusieurs milliers d'indigens par son atroce égoïsme ; enfin il est l'ame de cette politique infernale qui ne mesure l'étendue de ses succès que par le nombre des victimes qu'elle immole. Le menteur est vil, bavard, indiscret, traître ; il se fait un jeu de la confiance qu'on lui accorde ; le désir de se faire écouter lui fait essuyer des marques de mépris et des railleries sanglantes ; le droit de médire, dont il abuse trop souvent, le fait haïr, et il trouve enfin le châtimement dû à ses insolences. J'ai cru long-temps que la vérité était un des plus grands biens que l'homme pût avoir en partage : une cruelle expé-

rience m'a détrompé , j'ignorais qu'elle fût un objet de persécution ; j'ai appris qu'elle avait peu de vrais adorateurs, et qu'ils ne se livraient qu'en tremblant à son culte. J'ai vu l'ignorance , le préjugé , l'intérêt , l'amour propre lui vouer une haine implacable et lui faire une guerre cruelle. Elle est bannie de la cour des souverains, elle ne pénètre point dans ces assemblées qui prétendent se réunir pour l'intérêt des peuples ; les traités les plus solennels la méconnaissent ; elle s'éloigne même , avec horreur , des autels dont de jeunes époux s'approchent pour former une union qu'ils doivent profaner par un parjure. Dans tous les temps , dans tous les lieux, l'imposture, à la figure hideuse et hypocrite, lui a été préférée ; la vérité a toujours été forcée de cacher ses rayons éclatans dans l'ombre , et de mettre un voile sur son imposante majesté. Vérité immortelle ! vous avez cependant quelques vrais amis , ce sont les hommes de bien et le petit nombre des véritables savans ; ceux là vous estiment, vous recherchent, vous aiment

et vous adorent ; vous faites leurs délices et leur gloire ; ils vous associent à la vertu , qui les élève autant au-dessus des autres humains que le cèdre s'élève au-dessus de la ronce ; c'est pour vous que le philosophe veille , c'est pour vous encore que l'astronome ouvre son savant compas ; c'est pour vous dévoiler que le mathématicien épuise toutes les ressources de son attention et de son génie. Heureux qui vous possède ! mille fois heureux qui vous révère et vous suit !

Lorsque l'esprit humain sera parvenu à son plus haut degré de perfection , il aura encore des préjugés ; ils sont étroitement liés à la nature humaine , ils ne peuvent en être séparés ; ils naissent , chez l'homme , avec ses premières impressions , ils ne s'éteignent qu'avec sa vie. L'enfant a les préventions que lui donne sa mère ou son précepteur , le vieillard a celles qui résultent du dépérissement de ses organes. L'un croit tout ce qu'on lui dit , l'autre tout ce qu'il craint. Mais l'homme fait penser sans cesse à la fortune , qui n'est

avantageuse qu'à ceux qui la trouvent sans la chercher, parce qu'elle ne vaut pas toutes les peines qu'on se donne pour l'acquérir. Un moyen sûr pour se dépouiller de ses préjugés, c'est de faire un usage fréquent de la méthode du doute, de se mettre en garde contre les préventions de ceux qui vous entourent, de se garantir des prestiges de l'engouement et de l'enthousiasme, de comparer ses propres idées avec celles des étrangers, et de mettre à ses jugemens le temps qui convient à leur sûreté.

Malgré ce qu'en pensent les hommes corrompus, la bonne foi n'agit point contre ses intérêts, elle est sage et conséquente; quand elle se tromperait quelquefois, elle en serait amplement dédommée par l'amour et la confiance, qui deviennent son partage. L'homme astucieux réussit dans ses entreprises quand il n'est pas encore connu; bientôt on le juge, on s'en méfie, on s'en éloigne, on ne manque jamais l'occasion de lui nuire; ayant cherché à duper tout le monde, il ne

peut compter sur les services de personne. C'est ainsi que la politique de Machiavel devient fatale aux souverains qui en font usage ; ils se font un si grand nombre d'ennemis, qu'ils finissent par être écrasés. La plupart des hommes suivent une sorte de routine dans leur conduite ; on leur a enseigné à faire certaines choses, ils les font machinalement, et ne raisonnent point leurs actions ; ils répètent, sans l'avoir examiné, ce qu'ils ont entendu, croient sans réflexion ce qu'on leur a appris, et suivent, sans choix, les exemples des autres : le besoin est le seul objet sur lequel ils ne se trompent pas, parce que la nature leur a donné le moyen de le satisfaire. Excepté l'amour propre et l'intérêt, ils sont étrangers envers tout ce qui peut les intéresser ; ils mangent, ils dorment, ils travaillent, et ne se soucient point de ce qui se passe autour d'eux ; enchaînés pour toujours à leur aveugle destin, ils ne voient jamais au-delà de son étroite sphère.

Il est des préjugés qui dépendent de l'organisation ; les esprits justes sont en

petit nombre ; tous les hommes ne naissent pas avec une disposition à voir sainement les choses ; il est des individus qui paraissent destinés à adopter toutes les sottises et toutes les extravagances qu'on leur débite ; dépourvus de jugement , leur faible cerveau ne paraît être sensible qu'aux impressions qui ne lui laissent que des idées fausses ; légers , inconséquens en tout , ils font ce qui est opposé à leur croyance , et associent les principes et les actions les plus contraires.

Les hommes qui se sont exclusivement livrés à la culture d'une science ou d'un art , voient souvent les choses avec prévention ; le poète , dont l'imagination est le partage , estime peu les mathématiques ; le mathématicien , à son tour , méprise le poète ; le chimiste veut tout soumettre à l'analyse , et voit la nature entière au fond de ses creusets ; l'astronome , accoutumé à la vaste étendue des corps que ses observations embrassent , abaisse un œil dédaigneux sur les connaissances qui ne se rapportent point aux siennes ,

Les préjugés propres aux modes sont des enfans du caprice ; aussi légers que le duvet cotonneux qui succède aux fleurs agrestes , et qu'un souffle passager de l'atmosphère emporte , ils créent et délaissent aussitôt toutes les fantaisies qu'ils conçoivent ; leurs folâtres inventions parcourent une partie du monde d'un vol rapide , et reviennent sur leurs traces ; partout elles font naître l'inconstance qui les caractérise : on en use , et on les abandonne presque en même temps. Le goût exclusif de la frivolité est le partage de la sottise ; l'homme sot est celui qui joint à une ignorance absolue un amour propre qui lui donne la prétention de parler et de raisonner des choses qu'il n'entend pas ; l'imbécille est celui qui manque à-la-fois d'intelligence et de caractère , et dont la conduite décèle la faiblesse ; l'homme stupide est celui que rien ne peut émouvoir , qui est insensible aux beautés de l'art et de la nature , et qui ne peut sentir ni le mérite d'une belle action , ni le prix d'un sentiment généreux ; l'homme



( 244 )

inepte est celui qui est incapable de  
s'occuper d'un travail qui exige un  
genre quelconque de capacité.

---

## CHAPITRE XIII.

*Principes d'Education.*

**D**E tous les êtres sensibles et intelligens , l'homme est celui qui retire les plus grands avantages de l'éducation ; elle développe ses idées , perfectionne son intelligence , épure ses sentimens , augmente ses forces , éclaire sa raison , et donne à son aptitude naturelle son entier complément ; elle lui apprend à connaître ses droits , à observer ses devoirs , et à rendre à la société les services qu'il en a reçus ; elle donne une nouvelle force aux liens naturels qui unissent les mortels entre eux.

Le charme de la conversation , l'aisance dans les manières , la beauté de l'esprit , la grace du maintien , la délicatesse des procédés , la politesse , le sentiment des convenances , sont les fruits de l'éducation. La tige des fleurs sauvages qui croissent dans les plaines

est recouverte d'une écorce épaisse et dure ; leurs feuilles n'ont aucun poli , leur couleur est pâle et mourante : celles au contraire dont la culture a reçu des soins continuels, sont belles et vigoureuses , leur tissu est fin et moëlleux , leur coloris frais et brillant ; mille nuances insensibles adoucissent leurs teintes diverses ; le paisible éclat qu'elles en reçoivent relève leur beauté et anime leur tendre délicatesse. Les premières ressemblent aux hommes sans éducation ; les secondes, à ceux qui en ont reçu.

L'éducation doit se diviser en trois parties : l'instruction, l'exemple et l'expérience. L'instruction est un ensemble de principes et de préceptes puisés dans les ouvrages adoptés dans chaque branche d'enseignement ; elle n'est basée que sur des théories, quand elle ne se rapporte pas aux sciences physiques. L'enfance et la jeunesse sont les deux âges auxquels elle est particulièrement consacrée , dès-lors elle n'embrasse que les premiers élémens des sciences. Les professeurs, forcés de se proportionner

à l'intelligence et au savoir de leurs élèves, ne peuvent s'élever très-haut : c'est pour cette raison que l'enseignement a formé si peu d'hommes supérieurs chez les modernes.

L'éducation des anciens était bien supérieure à celle de nos jours ; elle faisait partie de la législation ; elle durait toute la vie ; les écoles des rhéteurs et des philosophes étaient ouvertes pour tous les âges : à quarante ans, à cinquante même, on ne rougissait pas de recevoir des leçons ; chaque citoyen était l'interprète de la morale publique, et avait droit de la faire respecter ; le plaisir, l'amour propre, le soin de sa fortune, tout lui était subordonné ; elle faisait partie de la chose publique ; elle était le soutien du patriotisme. Maintenant l'éducation est vicieuse dans toutes ses parties ; son génie est opposé en tout au tourbillon qui entraîne l'ordre social ; les écoles ont leurs maximes, le monde a les siennes : elles se heurtent sans cesse.

L'éducation moderne instruit bien la jeunesse sur ses devoirs religieux,

mais elle oublie ceux de citoyen , qui sont d'une si grande importance : aussi la plupart des jeunes gens bien élevés vivent dans une ignorance absolue sur leur législation et leurs droits politiques ; ils ne servent leur patrie qu'autant qu'ils en sont bien payés. Il s'ensuit de là un égoïsme qui devient le fléau de la société : chacun isole ses intérêts du bien public ; les factions se forment : elles ne sont point dirigées par l'amour de la patrie , mais par la cupidité , l'ambition , la fureur et toutes les passions désordonnées.

Les écoles ont très-peu contribué à la renaissance des sciences et des arts , elles ont encore moins contribué à leurs progrès ; en suivant une sorte de routine , elles ont arrêté l'élan du génie , et en mettant trop d'importance dans l'étude des langues , elles ont négligé les sciences de fait. C'est la connaissance d'un grand nombre de vérités qui constitue la science , et les langues n'en renferment aucunes : elles ne sont utiles qu'aux littérateurs.

Il est des époques où les principes re-

ligieux s'affaiblissent : on cesse d'avoir pour eux le respect qui leur est dû. Revenus auprès de leurs parens, les enfans qui les ont puisés au collège s'aperçoivent qu'on n'y met aucune importance ; bientôt ils s'en dépouillent et conçoivent du mépris pour ceux qui les leur ont enseignés ; l'effet le plus essentiel de leur éducation se trouve paralysé ; l'amour du plaisir, le luxe, la société, mettent la dernière main à ce changement, et s'ils n'ont un grand fond de bonnes qualités, toute leur moralité est anéantie. Le seul moyen de remédier à ces maux, serait de créer un code de morale, dont l'esprit s'identifierait avec celui des lois, et d'y soumettre tous les jeunes gens avec la plus grande sévérité. Ce genre d'instruction devrait être confié à des hommes choisis et aussi recommandables par leurs vertus que par leurs lumières : elle devrait durer jusqu'à un âge avancé, c'est - à - dire tout le temps où les jeunes gens, placés dans le militaire, l'administration, ou la magistrature, ne seraient point en exercice de leurs fonctions, et ceux

qui n'en profiteraient pas seraient exclus de tous les objets de leurs espérances. Quoique le mal soit dans l'opinion et dans les mœurs, on pourrait y remédier si on le voulait bien; mais les peuples ont-ils jamais voulu constamment ce qui leur était avantageux ?

L'éducation devrait être l'art de gouverner les hommes par la justice et la raison; c'est en se pénétrant de ce principe simple et grand tout à-la-fois, qu'on peut la rendre utile à la jeunesse.

L'éducation doit suivre le génie de chaque siècle, elle doit se conformer à la tournure générale des esprits; dans les temps où la religion est dans toute sa force, elle doit être basée sur des principes religieux; dans le siècle où les idées politiques dominent, elle doit se rattacher à la législation. En vain on voudrait ramener les jeunes gens aux principes de leurs ancêtres, on pourrait y réussir pendant qu'ils seraient aux écoles, mais ils les perdraient aussitôt qu'ils seraient rentrés dans la société. Il est impossible de remédier au mal qui résulte de l'essence des choses;

il faut suivre malgré soi l'esprit des temps où on vit , et le saisir par son plus beau côté.

La morale la plus raisonnable et la plus utile aux peuples est celle qui a le bien public pour base.

Un des plus grands vices de l'éducation moderne est d'avoir mis plus d'importance dans l'enseignement que dans la morale ; elle a été moins propre à rendre la jeunesse intègre et vertueuse qu'à lui donner des talens : à quoi servent les connaissances , quand le cœur n'en dirige pas l'emploi ? D'ailleurs cette éducation a manqué d'unité ; étant partagée en trois branches , la première , destinée aux ecclésiastiques , la seconde aux militaires , la troisième au civil , il en est résulté trois génies différens , qui se sont continuellement heurtés : il a toujours existé dès-lors une démarcation marquée entre ces trois ordres , qui a été une des principales causes des révolutions qui ont agité l'Europe.

Le prêtre , le militaire , le magistrat , sont trois citoyens ; ils ne doivent pas avoir exclusivement l'esprit de leur



état; ils doivent avoir une égale connaissance de leur constitution, des mœurs, des préjugés de leur pays; ils doivent être aussi propres à servir leur patrie dans toute autre profession que dans la leur; leur éducation ne doit pas leur persuader qu'ils sont ecclésiastiques, soldats ou juges, mais citoyens.

Après le temps marqué pour l'étude de leur état, tous les jeunes gens devraient être soumis à une éducation générale, propre à leur donner le même esprit, les mêmes principes, les mêmes opinions, et à concilier ce que leurs études, leurs intérêts ont d'opposé; alors la jeunesse possédant les élémens des sciences propres à rendre un homme capable de rendre toute espèce de service à sa patrie, l'officier deviendrait magistrat, au besoin; l'avocat ceindrait l'épée dans un moment de danger, et le prêtre deviendrait administrateur quand ses lumières seraient utiles: alors tous les ordres de l'état seraient unis par l'intention et par le fait; personne ne s'isolerait de la grande famille sociale; le négociant, le médecin, le ma-

rin , tendraient au même but , et dirigeraient leurs efforts vers le même objet , le bien public.

Le but d'une bonne éducation est le perfectionnement des mœurs , mais elle devient impuissante , quelque soit d'ailleurs l'excellence de ses principes , quand l'autorité ne vient pas à son secours. Ainsi elle doit avoir en partage une force coercitive qui émane du pouvoir judiciaire : la nécessité de cette force est prouvée par tous les désordres qui se glissent ordinairement dans les lieux où sont rassemblés beaucoup de jeunes gens ; ils se communiquent leurs vices : les plus corrompus perdent les autres.

Le moyen d'éviter ces inconvéniens serait d'établir une surveillance exacte , et d'infliger des châtimens proportionnés à la gravité des délits. Les affreux dérèglemens qui se sont introduits dans les écoles militaires , organisées en France pendant les guerres qu'elle a soutenues , ont appris que ce n'est pas en privant la jeunesse de toute liberté qu'on la rend meilleure. Les élèves ne pouvaient sortir ; entraînés par un pen-

chant insurmontable à leur âge , ils trompaient leurs désirs et la nature par des moyens que la raison et la société condamnent ; la licence la plus effénée et la plus coupable devenait pour eux une gentillesse et un objet de plaisanterie : une dépravation dégoûtante en était la suite.

L'exemple n'est point , ainsi que la morale , un ensemble de préceptes , cependant il fait partie de l'éducation ; il est de toutes les circonstances de la vie , il est de tous les âges : c'est le vice ou la vertu en action. Son influence est plus sûre , plus forte que celle de l'enseignement ; il frappe , il persuade : on le suit. Tous les hommes sont portés à l'imitation ; elle favorise leur paresse , tranquillise leur conscience , et les console relativement au blâme attaché à quelques actions. L'exemple est à-la-fois la science du bien et du mal ; il instruit l'enfance , entraîne la jeunesse , distrait l'âge viril et rassure la vieillesse. Une foule de guerriers contemplent la mort et n'osent la braver ; un seul d'entre eux s'y expose , tous le suivent et sur-

montent leur terreur : ainsi de timides moutons s'arrêtent sur la rive d'un ruisseau et ne peuvent se résoudre à le franchir ; un belier prend son élan , saute à l'autre bord , et attire derrière lui la troupe entière.

Les animaux seraient moins portés à l'imitation , si elle ne leur donnait le sentiment de leur force ou de leurs moyens ; elle les familiarise avec ce qui les flatte , les intéresse ou les étonne. Le lionceau voit aller sa mère à la chasse, son exemple éveille son instinct , développe sa sagacité , et lui apprend à user de son adresse et de son courage.

L'enfant entend sa nourrice prononcer un mot , il sent qu'il a en lui-même le moyen d'en faire autant ; il le bégaye : il l'entend de nouveau , il s'efforce de l'exprimer clairement ; après plusieurs essais , il y parvient , et le répète.

Les animaux qui ont le plus de rapport entre eux sont les plus disposés à s'imiter ; c'est pour cette raison que le singe imite l'homme , leur conformation étant à-peu-près la même. L'homme est le précepteur des brutes qui sont

sous sa dépendance ; mais c'est de l'exemple des animaux libres dont il a pu tirer parti. Quelques insectes, les mouches tenthrèdes possèdent un instrument avec lequel elles scient le bois, le rapent et le polissent ; la guêpe fait une espèce de papier, et elle en construit ses cellules ; l'araignée mineuse se creuse un souterrain , y met une porte qu'elle fait tourner sur un pivot ; le vers à soie produit une substance textile qui forme une des bases du luxe de tous les pays ; le papillon extrait le suc des fleurs ; les vers choisissent des retraites propres à les maintenir dans une température toujours égale ; des insectes un peu plus gros que les fourmis construisent , en Afrique , avec une solidité indestructible , des édifices de quatre pieds de haut.

Ainsi les animaux ont donné , dans l'origine, des exemples utiles à l'homme , et ont contribué au développement de son industrie.

Les animaux qui vivent en compagnie sont les plus portés à l'imitation ; la sagacité de chacun d'eux est un bien

commun à toute la troupe, et c'est de cette communauté qu'ils retirent un surcroît d'industrie et d'intelligence. C'est ainsi que l'oie paraît stupide quand elle est isolée : elle est remplie de ruse et d'adresse lorsqu'elle vit en société ; les castors qui vivent seuls n'ont ni autant d'instinct, ni autant d'industrie que ceux qui sont associés ; l'enfant qui paraît lourd et inepte quand il est avec des personnes d'un âge mûr, est plein de vivacité, de gentillesse et d'intelligence quand il se trouve avec d'autres petits garçons ; rien ne le gêne alors, il est entièrement à lui-même, et il met en usage tous ses moyens.

Les hommes qui aiment à vivre seuls sont peu portés à l'imitation, non-seulement parce qu'ils ont peu d'exemples devant leurs yeux, mais parce qu'ils ont en eux un fond d'originalité qui les empêche d'imiter les autres. Ceux qui ont le sentiment de leur supériorité, ne suivent point les routes battues, et se créent des principes : mais ceux qui sentent leur faiblesse, sont toujours prêts à suivre l'exemple des autres ; ils croient

qu'il est plus sûr pour eux de se choisir des modèles que d'agir d'après leurs propres idées : aussi les enfans, les adultes, sont toujours prêts à imiter ce qu'ils voient faire.

Le penchant à l'imitation résulte souvent de la sympathie ; il suffit d'être présent à une action pour avoir le désir ou le besoin de la faire : c'est une influence qui paraît agir mécaniquement sur les organes, et les met en jeu. Ce n'est ni l'attrait attaché à cette action, ni le mérite qu'elle comporte, qui dispose à l'imiter, c'est une force extérieure qui consiste dans la ressemblance parfaite de ce qu'on peut faire et de ce qu'on voit faire : ainsi on voit nager, on désire nager ; on voit bâiller, on bâille ; on entend chanter, on chante. L'imagination entre pour quelque chose dans ce penchant presque irrésistible ; mais la présence d'une action nous donne le sentiment que nous avons la force de l'exécuter : l'acte et le moyen se touchent.

L'imitation est souvent nuisible à l'homme ; elle est presque toujours avan-

tageuse aux animaux. L'homme doit se gouverner d'après ce qui lui convient, et non d'après ce qui convient à ses pareils ; chez les animaux, au contraire, ce qui est utile à l'individu est utile à l'espèce entière : dès-lors il résulte, de l'accord parfait de leurs déterminations, une harmonie, un surcroît d'intelligence qui fait le principal mérite de leur société.

Le guide de chaque animal est celui de son espèce ; le guide de l'homme est la raison de son espèce et la sienne propre.

L'expérience, qui constitue la troisième partie de l'éducation, est celle qui nous donne les connaissances les plus sûres, les plus claires et les plus positives ; elle rectifie les erreurs de l'instruction, et la routine de l'exemple étant l'usage des choses, elle les fait connaître et apprend à les apprécier ; elle perfectionne le jugement et fortifie la raison. L'expérience est de toute la vie, ses leçons commencent aussitôt que l'enfant peut exercer ses sens ; tout le frappe alors, tout l'intéresse, tout l'ins-



truit ; cependant ses idées restent quelque temps confuses et très - superficielles ; mais lorsque les organes de la locomotion ont acquis assez de force chez lui pour le transporter d'un endroit à un autre , il touche , il palpe isolément ce qu'il voit ; les mots dont il commence à faire usage lui donnent une idée claire de chaque chose ; la facilité de considérer chaque corps en particulier donne de l'intensité à ses sensations ; les traces qu'elles laissent dans son cerveau s'y gravent profondément : de là le développement de sa mémoire , et par elle le progrès de ses autres moyens intellectuels.

L'enfance est l'âge où la perception s'exerce davantage ; comme un grand nombre d'objets nouveaux agissent sur les sens alors , ils s'exercent continuellement : la mémoire , qui résulte immédiatement de la perception , ne manque pas d'énergie , mais les autres opérations de l'entendement n'en ont pas ; la volonté n'est ni ferme , ni constante. Les actions de l'enfant sont plutôt le résultat du besoin que de déterminations.

tions raisonnées, et s'il montre quelquefois de l'opiniâtreté, elle vient d'une forte impression ou d'un désir violent; et dans toute sa conduite, il suit l'impulsion que lui donne les objets qui agissent sur ses sens.

L'intelligence de l'enfant est très-limitée. Pour lui donner de l'étendue, il lui faudrait des connaissances et une justesse d'idées que le temps qu'il a vécu ne lui a pas permis d'acquérir. Le petit nombre des années et la faiblesse de la réaction du cerveau sur les sensations reçues, contribuent également au peu d'énergie de l'intelligence de l'enfant; son développement suppose un examen des choses dont l'enfance n'est point capable.

Les trois premiers âges de la vie sont propres à l'exercice plus grand de chacune de nos forces intellectuelles : ainsi la perception et la mémoire ont de l'énergie dans l'enfance, l'imagination a tout son feu et tout son éclat dans la jeunesse, le jugement et le génie ont toute leur force dans l'âge viril. Le jeu, que les enfans aiment passionnément, est

une imitation gaie des drames de la vie et des événemens qui en sont inséparables. Le jeu instruit l'enfance en l'amusant ; il lui apprend à faire usage de ses forces , et lui donne l'occasion de déployer son agilité , son adresse ou la finesse de son esprit : en jouant, l'enfant vainc sans péril et triomphe sans blesser son adversaire. Ses organes sont faibles et délicats ; il n'aime point les fortes impressions ; il fuit tout ce qui peut lui en donner , et par la même raison il recherche avec empressement tous les objets capables de lui procurer des sensations douces et délicates : de là son amour pour les petites choses dont il fait ses amusemens.

L'amour des jeux qui comportent de l'action est commun à tous les jeunes animaux ; ayant à cet âge un surcroît de vie et d'activité, des exercices doux et variés deviennent pour eux un besoin indispensable. Le jeu des jeunes animaux est toujours l'imitation d'une chose sérieuse. Les jeunes chiens, les lionceaux, les ursins feignent de se battre et de se mordre ; leurs amuse-

mens sont de vraies parodies du combat. Il semble que la nature veuille préparer, au moyen du jeu, les animaux au travail qu'elle leur destine. Ainsi les jeux des jeunes carnivores sont des luttes, ceux des jeunes chevaux des courses rapides, ceux des agneaux des sauts et des bonds, comme s'ils voulaient s'accoutumer de bonne heure à fuir des espèces plus fortes qu'eux.

Dans la plupart des jeunes animaux on trouve la gaîté, la gentillesse, l'étourderie, l'inconstance, qui caractérisent l'enfant. Ce dernier, recevant avec une succession rapide mille impressions diverses, nul objet ne peut le fixer long-temps; il désire, possède et rejette aussitôt l'objet de ses souhaits. Le même instant voit chez lui le dégoût et la jouissance. Si beaucoup de choses lui font plaisir, beaucoup de choses l'affligent; il passe rapidement de la joie aux pleurs, et des ris à la tristesse; tout le frappe, et rien ne laisse des impressions profondes dans son cerveau. Si c'est au moyen du jeu que l'enfant fait le premier essai de ses forces, c'est

par lui aussi qu'il acquiert la connaissance d'une foule d'objets; c'est par son moyen que la nature lui donne ses premières leçons. Tous les exercices du corps sont des jeux quand il n'y entre ni animosité, ni passion; aussi la jeunesse et l'enfance s'y livrent toujours volontiers. L'éducation ancienne tirait un grand parti de ce penchant; ce n'est pas le seul avantage que l'éducation moderne ait méconnu. C'est encore le jeu qui donne les premières leçons d'amour aux adultes : cette grande passion n'est alimentée que par de petites choses, elle commence par des agaceries, par le sourire, par des défis, qui donnent l'occasion de faire une entreprise; le jeu enfante la familiarité, donne de la hardiesse et de la confiance aux amans.

Les jeux de hasard sont aussi pernicieux que les premiers sont utiles et agréables : la raison les désavoue, l'humanité les condamne. Tristes enfans de l'ennui et de la cupidité, ils flétrissent l'ame et la dévorent, ils corrompent le cœur et aveuglent l'esprit. Qui

peut calculer les troubles qu'ils causent dans les ménages, les crimes secrets qu'ils occasionnent, et les maux qu'ils répandent dans la société! la ruine des familles, la misère, le désespoir, la mort même, ne sont que trop souvent leurs terribles résultats.

L'expérience nous vient de nous-mêmes, des personnes ou des choses. L'enfant a celle de tous les objets de ses amusemens, le jeune homme a celle de tout ce qui peut varier ses plaisirs; mais la force et la nouveauté des sensations que ce dernier éprouve deviennent la principale source du développement de ses idées. Un autre monde se présente à ses yeux; tout change pour lui, parce que son moral a reçu une forte secousse ou une puissante impulsion; le sens nouveau qui est né chez lui le commande, le tourmente, le maîtrise et modifie son existence.

Chacun a ses goûts, ses habitudes et ses passions; dès-lors chacun doit avoir une expérience qui lui est propre : elle résulte du rapport qui s'établit entre lui et les objets relatifs à ses penchans.

Les hommes passionnés et très-sensibles ont plus d'expérience que les autres; l'inconstance qui leur est naturelle, le grand nombre de fautes qu'ils commettent, la multitude des choses que leurs désirs embrassent, les instruisent sur le bien et le mal qui y sont attachés. Tous les êtres naturels et artificiels avec lesquels l'homme entre en contact, lui donnent de l'expérience; les sciences, les arts, présentent la leur; chaque état présente aussi la sienne. L'existence de l'homme est une école perpétuelle; il ne fait aucun pas qui ne puisse l'instruire de quelque chose; le sol lui a appris à marcher; le vent, à ranimer le feu qui réchauffe ses membres engourdis; le froid, le moyen de se vêtir; l'eau, l'art de se purifier.

Les progrès de l'expérience résultent autant des heureuses dispositions dont on est doué, que de l'espace de temps qu'on a vécu. L'esprit d'observation, si précieux et si rare, est la vraie source de l'expérience; rien ne lui échappe; tout est soumis à son examen : aussi c'est moins d'après l'âge que l'on doit

juger de la solidité du savoir, que d'après l'habitude d'observer.

L'homme fait réunit à l'expérience de l'enfance et de la jeunesse, celle de son âge. La jeunesse est plus capable d'exécuter que de concevoir; l'âge viril sait concevoir et exécuter à-la-fois. C'est alors que l'homme jouit de toute la plénitude de son être : s'il a moins d'enthousiasme que le jeune homme, il est plus ferme et plus stable dans ses projets.

Le vieillard a l'expérience des quatre âges de la vie, mais il ne peut en tirer parti, s'il ne conserve l'intégrité de son intelligence; vivant trop dans le passé, il devient étranger au présent, et donne à ses conseils même l'esprit de ses préjugés.

J'ai déjà parlé, en plusieurs endroits de cet ouvrage, de l'influence que l'éducation exerce sur le moral de l'homme; mais elle présente une difficulté très-difficile à résoudre. L'éducation seule peut-elle faire naître des penchans chez l'homme? je ne le pense pas. Elle lui donne des habitudes, mais elles ne sortent jamais du cercle dans lequel



tournent ses inclinations naturelles ;  
 l'éducation agit comme cause secon-  
 daire sur le caractère de l'homme, et  
 non comme cause immédiate. Si le  
 germe d'un penchant n'était pas dans  
 la nature, l'éducation ne le ferait pas  
 naître ; elle peut d'une passion en faire  
 une autre, mais elle n'en détruit point  
 l'essence. Ainsi elle change l'amour en  
 dévotion, l'avarice en ambition, la  
 haine en fierté ; mais elle ne détruit ni  
 augmente la somme des élémens de ces  
 passions. On a dit : l'habitude est une  
 seconde nature ; cette seconde nature  
 est un enfant de la première, et du  
 besoin. Il est impossible que l'éduca-  
 tion fasse naître chez un animal ou chez  
 l'homme des goûts étrangers à ceux de  
 son espèce ; les peines et les soins les  
 plus assidus ne parviendraient point à  
 donner au cerf les penchans du loup.  
 On peut, à force de coups, accoutumer  
 un lièvre à vaincre la peur qui lui est  
 naturelle ; il peut entendre sans frayeur  
 l'explosion d'un pistolet qui part à ses  
 oreilles : dans ce cas, on se sert de la  
 crainte pour détruire la crainte. Il pré-

voit le châtimeut s'il n'obéit pas ; l'attente d'un danger lui fait braver l'autre. On affaiblit donc cette passion d'un côté pour la fortifier dans un sens différent : c'est comme un homme qui se jette à l'eau , au risque de se noyer , de peur d'être passé au fil de l'épée. Ainsi l'éducation ne peut rien quand elle n'est point aidée par l'organisation. Dans l'éducation est le stimulus extérieur , dans l'organisme le germe intérieur ; l'un agit sur l'autre comme l'étincelle agit sur le corps inflammable.

Pourquoi dit-on vulgairement : chassez le naturel, il revient au galop ? c'est parce qu'il forme l'essence de notre être , au lieu que l'éducation ne fait que s'y greffer. Quant à moi , j'ai des penchans que j'ai eus dès ma plus tendre enfance : je n'ai pu les vaincre ; ils sont modifiés , mais ils ne sont point détruits : je n'ai fait que changer leurs objets de détermination. Parmi les rejetons qui poussent sur la même souche , quelques-uns s'élèvent vers le ciel , et d'autres se penchent vers la terre : il en est de même des inclinations de l'homme.

## CHAPITRE XIV.

*De l'état pathologique de l'Homme.*

L'HOMME naît dépourvu de tout : il doit son existence à la nature , sa conservation à ses parens , ses lumières aux savans qui l'ont précédé , ses jouissances aux malheureux qui suent le sang pour adoucir leur misère ; mais la souffrance est sa propriété naturelle : il commence et finit par la douleur ; elle l'agite pendant la nuit , elle le tourmente pendant le jour ; il souffre quand il désire , il souffre encore quand il est satisfait : son premier soupir est un état d'angoisse , et le dernier s'enfuit avec sa vie. Le travail le fatigue , la faim l'épuise , le froid l'incommode , la vieillesse l'anéantit. Son existence est un supplice continuel ; il est forcé de regarder comme heureux les jours qu'ils ne passe point dans les pleurs ; enfin la maladie le torture et lui prépare la mort ; elle tient aux lois vitales ; c'est une action qui a son siège dans les organes , mais qui est étrangère à leurs fonctions ; les végétaux mêmes

y sont sujets. Partout l'homme est exposé aux influences délétères, des eaux, du sol et de l'air; et les objets physiques avec lesquels il entre en contact peuvent accidentellement léser ses membres, ses sens ou son corps. La santé de la nature même n'est pas éternelle : nous avons des preuves authentiques des bouleversemens et des désastres qu'elle a éprouvés; nous ne pouvons douter qu'elle ne soit sujette à des altérations, à des changemens, qui sont pour elle ce que sont les maladies pour les végétaux, les animaux et les hommes. Ainsi l'état pathologique chez tous les êtres vivans prend sa source dans la nature, et remonte à sa construction première.

En comparant les animaux domestiques aux animaux sauvages, on est d'abord porté à croire que ces derniers sont exempts de maladies; mais on est facilement détrompé par la réflexion. Le loup est exposé à la rage comme le chien; le renard est sujet à une espèce de plique qui a son siège dans la queue. D'un autre côté, ils sont expo-

sés aux vicissitudes des saisons, à la faim, à la soif, au froid excessif; la nécessité les contraint souvent de faire usage d'alimens mal sains. Dans le nord, les oiseaux et les carnassiers meurent de faim lorsque la neige couvre trop long-temps la terre. Chez toutes les espèces animales, la vie ne se maintient que par l'ordre des fonctions, et c'est une vraie irritation qui préside à l'exercice de celles-ci; cette irritabilité est une forte disposition aux inflammations, d'où il peut résulter des affections du poulmon, des intestins, de l'estomac, et, par une conséquence nécessaire, la fièvre : ainsi les espèces libres sont sujettes à ces maladies, et elles ont de plus celles qui résultent des dérangemens de la transpiration insensible.

Les carnivores, qui mangent avec beaucoup de voracité, avalent souvent des esquilles d'os qui irritent l'estomac et déterminent des vomissemens, et si la caducité peut être considérée comme une maladie, les animaux les plus fiers et les plus robustes y sont su-

jets, étant moins exposés que les autres à périr de mort violente. Les insectes sont pour eux une autre espèce de mal ; en entamant leur peau, ils y établissent des inflammations qui ne guérissent que très-difficilement : à ces causes se joignent les lésions extérieures.

Les animaux domestiques sont les plus exposés aux maladies ; ils sont soumis aux influences sociales, et partagent une partie de nos maux ; ils sont sujets à ceux qui résultent de l'hérédité, des travaux forcés, des mauvais traitemens, du manque de nourriture. Des maladies nombreuses attaquent le cheval : la plupart résultent de ses fatigues ; il meurt fréquemment d'affections du poumon ; il est exposé aux inflammations des intestins, à l'asthme, au catarre, qui, en dégénérant, produit la morve, à des steatomes qui se fixent aux oreilles, à des loupes qui sont de nature scrophuleuse, à une maladie qu'on nomme eaux, et qui se fixe aux jambes, à la cécité, aux rhumatismes, à la gale, au tetanos, au vertigo, à des blessures qui prennent différens noms,

selon les parties qu'elles affectent , aux vers.

Le bœuf , le plus robuste de nos animaux domestiques, est affecté de maladies moins variées; le charbon est la plus terrible et la plus meurtrière : comme il est contagieux, il détruit les bœufs par milliers , et désole les campagnes qui en font leur principale richesse. Les vaches qui vivent dans les forêts rendent souvent du sang dans leurs urines : ce mal leur est occasionné par l'usage des feuilles qu'elles mangent en grande quantité. Lorsqu'elles mettent bas, elles sont exposées à des déplacemens de matrice, et quelquefois aussi l'arrière-faix ne tombe que très-difficilement; on est forcé d'aller le chercher avec la main pour l'extraire , autrement il pourrait occasionner la mort de l'animal , en se putréfiant dans le vagin.

Une maladie d'une autre espèce les attaque; elle a son siège dans la bouche : on l'appelle barbe dans les campagnes; elle est caractérisée par des éminences coniques qui s'élèvent sur la membrane muqueuse de la langue.

et des lèvres. Cette végétation charnue est douloureuse , et empêche les vaches de boire : on la coupe avec des ciseaux. Les vaches sont aussi sujettes aux cram-  
pes , aux rhumatismes. Les moutons sont exposés au talc , à la clavelée , à une es-  
pèce de gale dont on pourrait facile-  
ment les garantir , en coupant leur laine  
deux fois l'année , et en les lavant sou-  
vent ; elle résulte du produit de leur  
transpiration qui se forme en croûte sur  
leur peau : l'air et la pluie ne peuvent  
l'emporter , à cause du poil épais qui  
la couvre : elle a du rapport avec celle  
qui attaque la peau humaine , et qui est  
produite par la malpropreté. Les affec-  
tions du poumon , du foie et des in-  
testins font souvent mourir les mou-  
tons. L'oestre dépose dans les sinus  
cérébraux de ces animaux un vers qui ,  
en grossissant , les rend fous ; ils tour-  
nent sans cessent ou marchent oblique-  
ment ; ils maigrissent beaucoup , et  
meurent.

Le chien , le plus souple , le plus ca-  
ressant , le plus intelligent de nos ani-  
maux domestiques , est loin d'être



exempt de maladies; il gagne très-facilement la gale; il est sur-tout exposé à une maladie de peau qui répand une odeur infecte : elle lui fait tomber le poil et le fait mourir, si on n'y remédie pas. Son espèce est aussi fréquemment attaquée par le mal caduc, qui laisse dans son corps des mouvemens convulsifs continuels. Une autre maladie tue un grand nombre de jeunes chiens; enfin la rage, un des maux les plus effroyables que l'on connaisse, passe souvent des chiens aux hommes, lorsqu'ils en sont mordus.

Les cochons sont rarement malades; cependant ils sont exposés à la ladrerie, à une espèce d'apoplexie qui les tue promptement, et aux inflammations. Aucune espèce animale ne peut être exempte de ces dernières affections; quoique certaines maladies soient exclusives à quelques animaux, il en est plusieurs qui sont communes à tous, et la plupart peuvent se communiquer.

C'est en comparant les maladies des brutes avec celles de l'homme primitif, que je puis me former des idées justes

des dernières. Quelques maux naissent sans causes étrangères à l'organisme, et dépendent de la structure naturelle de notre corps : ce fut sur-tout à celles-ci que l'homme de la nature fut sujet. Les flegmasies, qui attaquent les animaux sauvages, les fièvres qui en résultent, constituèrent d'abord l'état pathologique de l'homme ; il fut assujéti comme eux aux variations de l'atmosphère, au froid, au chaud, à la faim, à la soif, aux lésions extérieures ; un coup sur la tête ou une blessure faite à l'estomac, purent produire chez lui l'épilepsie. Il fut exposé à des vomissemens, lorsqu'une nourriture trop abondante eut satisfait sa faim ; un de ses membres cassé par une chute le laissa estropié ; une branche d'arbre pliée avec force, et s'éloignant brusquement de la main qui l'avait courbée, venait frapper un des organes de la vue, et le priver de ses fonctions ; l'humidité de l'asile qu'il s'était choisi pour sa retraite, en supprimant la transpiration abondante excitée par un exercice violent, lui laissait ou des scro-

phules ou des rhumatismes opiniâtres ; ses membres, fatigués par de longues courses et usés par le temps , ressentait toutes les infirmités de la vieillesse ; la malpropreté laissa souvent sur son corps ses traces dégoûtantes et insalubres.

Il n'est rien dans la nature qui ne puisse avoir part ou aux maladies , ou au développement , ou à la destruction de l'homme ; il ne fait aucun pas , aucun mouvement qu'il n'entre en contact avec des corps qui peuvent renfermer des principes délétères ou nuisibles : voici la source première de ses affections. La nature , dans ses immenses laboratoires , dispose , prépare , développe les germes destructeurs de nos maux ; tantôt ce sont des miasmes qui , après avoir long-temps fermenté dans le sein de la terre , sortent brusquement de ses flancs pour exterminer une partie de l'espèce humaine ; tantôt ce sont des fluides qui roulent , entre leurs globules , des corps empoisonnés ; tantôt ce sont des chairs corrompues qui portent déjà les marques livides d'une

prochaine dissolution. Les germes de nos maladies s'introduisent dans l'économie animale par trois fonctions ; ils y pénètrent ou par la respiration, ou par la nutrition, ou par l'absorption. Il en est d'autres qui se développent par excrétion, comme celles qui surviennent à la suite d'évacuations abondantes ; celles qui sont formées par des agens mécaniques ne constituent point une classe de maladies proprement dites : elles portent le nom de blessures.

Je ne vois dans toute maladie que la prédominance des lois physiques sur les lois vitales, et par conséquent l'influence mécanique sur l'économie de corps non animalisés et non animalisables. Les gaz méphytiques, par exemple, ne peuvent être élaborés par la respiration, dès-lors ils ne sont point assimilés au sang et aux autres humeurs ; tout en parcourant le torrent circulatoire, ils conservent une action qui leur est propre, et qui agit particulièrement sur les nerfs : de là les épidémies.

Il est aussi des maladies qui dépendent de la puberté, de l'âge, de la structure du corps.

Quoiqu'il existe une foule de maladies communes aux deux sexes, celles de la femme portent un caractère particulier, et présentent un type par lequel il est facile de les connaître presque toutes. Les maladies de la femme sont des dérangemens du flux menstruel. La menstruation est le thermomètre de sa santé; c'est à sa régularité ou à ses aberrations qu'on reconnaît si les fonctions de l'économie s'exécutent bien chez elle; d'ailleurs cette menstruation lui occasionne des maladies qui lui sont exclusives, et c'est dans son organisation qu'il faut en chercher la cause. Tout l'organisme de la femme la dispose aux écoulemens auxquels elle est sujette; son sang paraît contenir une plus grande quantité de sérosité que celui de l'homme; son système absorbant est plus développé; le calibre de ses vaisseaux est plus grand, parce qu'ils baignent sans cesse dans la lymphe : dès - lors les fluides sont plus aban-

donnés à leurs propres poids que chez l'homme , et les congestions fréquentes qu'ils forment ont particulièrement lieu dans les vaisseaux qui partent de la veine porte, et dans ceux qui se distribuent à la matrice. Si la femme joignait à l'organisation de l'homme cette disposition aux congestions, son existence serait impossible ; mais l'ouverture de la vulve , le trajet du vagin , qui n'est tapissé que par une membrane légère, procure au sang une issue facile. Si au lieu de cette membrane délicate , sur laquelle se distribue une foule de vaisseaux capillaires , au travers desquels le sang transude , le vagin était recouvert par la peau , la menstruation ne pourrait avoir lieu. La plupart des physiologistes n'ont pu saisir la cause du flux menstruel : on voit qu'elle dépend de la structure du vagin ; ce qui le prouve , c'est que toutes les parties du corps où le sang peut obéir à son propre poids , et qui ne sont recouvertes que par une membrane , sont les plus exposées aux saignemens : l'an-

les gencives, l'intérieur du nez, en sont des exemples.

Dès-lors le flux menstruel , chez la femme, dépend du relâchement de son système vasculaire et de la structure de ses organes génitaux. C'est à la même cause que l'on doit attribuer la formation du lait et la disposition qui occasionne le développement du cancer chez elle. Cette maladie résulte le plus souvent de la dégénération des fluides animaux qui séjournent dans les glandes mammaires. La nature paraît avoir exclusivement destiné la femme à l'acte de la reproduction : elle est plutôt faite pour l'espèce que pour elle-même. Sa poitrine est moins large que celle de l'homme. N'étant pas destinée à des exercices violens , ses poumons ne doivent pas être proportionnellement aussi volumineux que ceux de l'homme, auquel une respiration forte et soutenue est nécessaire. Cependant ayant un appareil digestif peu développé, la partie inférieure de sa poitrine est mince, c'est une beauté à nos yeux.

Les hanches de la femme sont saillantes : ceci résulte de la conformation du bassin ; et si ses jambes , ses cuisses , sont généralement plus volumineuses que celles de l'homme , c'est parce que les muscles qui les composent sont formés d'un tissu peu serré.

J'ai remarqué que les rides de la vieillesse sont plus sensibles sur le sexe féminin que sur l'autre : ce phénomène résulte encore de son organisation. Comme les tissus graisseux et cellulaire sont plus abondans chez le premier que chez le second , leur affaïssissement , par l'âge , forme des plis très-marqués sur la peau , et y laisse l'empreinte du temps. Les femmes ont , la plupart , le genou en dedans ; les articulations des cuisses avec le bassin étant plus écartées que chez l'homme , la jambe ne peut être très-droite , parce que celles du genou se rapprochent d'autant plus , que celles de la cuisse avec le bassin s'éloignent davantage.

L'influence que les testicules exercent sur le physique et le moral de l'homme , la matrice l'exerce sur ceux



de la femme. C'est de cette source que partent à-la-fois les besoins de son sexe, ses maladies, ses goûts, ses désirs : cet organe modifie tout son être. La femme, dont les organes génitaux sont impuissans, perd les attributs de son sexe. L'utérus la fait tout ce qu'elle est ; c'est son état qui décide de sa gaîté ou de sa tristesse, de ses souffrances ou de ses plaisirs ; c'est encore une des raisons pour lesquelles la femme est, en général, plus facile à étudier que l'homme, malgré les contradictions fréquentes que l'on remarque dans sa conduite. Il est des hommes chez lesquels des évacuations habituelles établissent un type par lequel il est facile de reconnaître les dérangemens de leur santé. Ainsi les hommes sujets aux hémorroïdes, ou attaqués par des ulcères atoniques, sont de ce nombre.

Le propre d'une grande civilisation est de faire dégénérer les races humaines. Une vie molle, l'amour effréné du plaisir, les atteintes portées à l'organisme par des chagrins prolongés, des maladies héréditaires trans-

mises d'âge en âge , et modifiées par des maux récents et incurables , des alimens préparés par une cuisine trop savante , une prédominance marquée du moral sur le physique , sont autant de causes qui minent lentement les familles , et finissent par les éteindre.

Les unes voient tous leurs membres périr par des maladies de poitrine qui en font des squelettes ambulans ; d'autres sont continuellement effrayés par les horribles symptômes de l'épilepsie ; d'autres voient leurs enfans atteints par des maladies qui les déforment et donnent à leurs corps un aspect grotesque et hideux ; d'autres enfin sont désolés par les fureurs de la manie ; ce sont tous ces instrumens de mort qui dépeuplent les pays les plus florissans , et affaiblissent les nations les plus formidables. Les sauvages ne sont point sujets à la plupart de ces maux : ils ne connaissent point les passions et les besoins qui les font naître. Le rachitisme , par exemple , paraît tenir à une dégénération de la vérole ou des scrophules. La première maladie leur est inconnue ,

mais ils sont exposés à la seconde ; parce qu'il y a des tempéramens lymphatiques parmi eux ; mais elle n'a jamais assez d'intensité pour déformer leurs os ; aussi ils sont rarement difformes. La pléthore et toutes les affections qui en résultent supposent presque toujours l'amour des plaisirs de la table. Les sauvages ne peuvent en avoir l'habitude , ils sont encore exempts de cette affection.

La phthisie, qui résulte des excès des plaisirs vénériens ou de chagrins prolongés, de maladies antécédentes reproduites plusieurs fois, ne peut les atteindre. La goutte, qui est occasionnée par l'abondance des alimens, par une vie inactive , par l'usage immodéré du vin, ne peut exister chez eux. De plus, ils sont très-rarement attaqués par une espèce de maladie cruelle, dont les symptômes sont effrayans ; ce sont les maux de nerfs : ils sont aussi variés que les causes qui les produisent. Ils résultent d'une civilisation très-avancée, des excès en tout genre, du chagrin, d'une trop forte application à l'étude.

La pléthore , des blessures , la mélancolie , des passions exaltées les produisent. Ces affections prennent toutes sortes de formes , et résistent ordinairement à toutes les attaques de l'art ; le traitement moral est le seul qui puisse les guérir. Ces maladies forment maintenant le tiers de celles qui tourmentent les peuples policés. Dès-lors si les sauvages ont moins de jouissances , ils ont aussi moins de maux que nous. Cependant ils sont sujets aux fièvres , qui résultent des flegmasies : quelquefois elles ne sont que des efforts conservateurs de la nature , qui tend à repousser le mal par l'irritation qu'elle fait naître dans tout l'organisme.

Mais il est beaucoup d'espèces de fièvres auxquelles ils ne sont point sujets. Ils sont exempts de celles qui viennent à la suite de la surcharge des premières voies , de celles qui tiennent à la faiblesse des nerfs , à la pléthore : il en est de même des flegmasies inséparables de l'intempérance.

Quant aux affections qui ont pour cause l'indigence et la malpropreté ,

elles doivent être fréquentes chez eux. Quoique leurs communications soient peu fréquentes, les maladies de la peau les attaquent souvent.

Il est des affections qui tiennent à la nature des alimens, aux localités. Ainsi les Lapons, qui habitent un climat excessivement froid, et qui ont continuellement les yeux frappés par l'éclat de la lumière réfléchie par la neige, deviennent éméralopes de bonne heure. Le pian, l'yauws, qui sont originaires de l'Amérique méridionale, tiennent au climat : il en est de même de la fièvre jaune, qui attaque particulièrement les Européens. La médecine des sauvages est au niveau de leurs autres connaissances, elle se borne à ce que la nature ou l'exemple des animaux leur ont appris. Ils ont fréquemment recours aux sortilèges pour se guérir de leurs maux, et leurs prêtres leur tiennent lieu de médecins.

Les premiers élémens de la médecine sont aussi anciens que l'espèce humaine. Il y eut des maladies aussitôt qu'il y eut des hommes : la première pensée

d'un malade est pour les remèdes qui peuvent le soulager, et s'il n'en connaît pas de salutaires, son imagination lui en crée de chimériques. Dans tous les temps, les hommes ont été sujets à cette faiblesse, et l'extrême ignorance des sauvages les en rend plus susceptibles que les autres. Aussi le charlatanisme, quoique très-borné parmi eux, acquiert un grand crédit. Cependant ils connaissent les premiers élémens de la réduction des fractures et l'usage de quelques plantes; mais leurs moyens curatifs sont proportionnés à leurs maux : ils sont en petit nombre.

Le nombre des maladies qui affligent l'homme est en raison des progrès de sa civilisation ; ses affections se multiplient à mesure qu'il avance dans l'art de varier ses plaisirs ; sa santé n'a cessé d'être soumise aux diverses gradations de son perfectionnement. Lorsqu'il fut sorti de l'état sauvage, il mit déjà quelque importance dans les commodités de la vie : le luxe eut quelques attraits pour lui ; alors la médecine devint une science et sa pratique un art, mais

l'empirisme seul en forma l'essence ; on y rattacha les secrets de la magie , et chez un peuple naissant , on attendit plutôt sa guérison d'un miracle que de l'habileté des médecins. La chirurgie ne fut alors qu'un composé de recettes banales , qui souvent restèrent dans les mêmes familles ; et si quelques empiriques parvinrent à se faire une réputation , ils ne la durent point à leur savoir , mais à la crédulité publique. Cependant l'homme barbare fut plus robuste et plus sain que l'homme civilisé , ses mœurs étant plus simples ; mais ses maux furent plus souvent incurables , parce que les remèdes furent trop violens ou administrés sans connaissance de causes : ainsi il exista un rapport exact entre la quantité des maladies et les moyens curatifs.

La stagnation des eaux , dans une partie de l'Europe , rendit son sol mal sain ; aux époques où les nations qui l'habitaient n'étaient point encore civilisées , les épidémies durent y être fréquentes. Dans des temps plus reculés , mais encore barbares , la santé des

peuples fut exposée à d'autres inconvéniens : ils résultèrent des vues bornées de la police. La malpropreté dans les maisons et dans les rues des villes, les cimetières creusés au milieu des grandes cités, l'ignorance absolue sur l'action des gaz meurtriers, la mauvaise situation des hôpitaux ; le peu de progrès de la chirurgie, qui ne savait guérir que par des moyens plus douloureux et plus cruels que le mal même ; le peu de savoir des médecins, qui n'osaient occuper de l'anatomie proscrite par des idées religieuses ; la misère occasionnée dans les campagnes par la féodalité, le régime insalubre des cloîtres, le manque des procédés chimiques capables d'assainir l'air, l'eau et les lieux publics, furent autant de causes qui contribuèrent à rendre incurables ou mortelles des maladies qu'on guérit de nos jours.

Quoique la médecine ait été portée à un certain degré de perfection chez les Grecs et les Romains, leurs mœurs, leurs exercices, leurs habitudes guerrières, eurent une plus grande in-



fluence sur leur santé que tous les moyens curatifs connus alors, par la raison que ces deux peuples furent robustes ; ils furent sujets aux flegmasies, mais ils furent exempts des affections qui dépendent de la faiblesse de l'organisme.

Chez les anciens, l'art de fortifier le corps fut une étude réfléchie et profonde. Le système musculaire, toujours exercé avec mesure, acquit une prédominance marquée sur les autres systèmes, et forma le tempérament athlétique. La force ne fut pas le seul bien qui résulta de cet usage utile ; il donna au corps un maintien noble et de belles proportions. Chez les étrangers, un Grec se distingua toujours de ceux qui l'entouraient, par une attitude fière et ferme : le courage militaire y gagna. L'homme est intrépide quand il a le sentiment intime de sa force. Si les sculpteurs grecs firent tant de chefs-d'œuvres, c'est parce qu'ils eurent toujours d'excellens modèles devant eux. La seule patrie d'Alcibiade eut des artistes capables de faire des Apollons.

Les maladies des Grecs furent moins

fréquentes que les nôtres ; leur vie était simple , et leur régime frugal : dès-lors ils furent exempts de celles qui sont produites par des excès. Les Athéniens n'eurent une cuisine savante qu'à l'époque où le commerce eut introduit le luxe chez eux ; nous avons des connaissances certaines sur la nature et les variétés des maladies des anciens, par les détails que nous en a laissé Hyppocrate. Les fièvres, les nevroses, les lésions organiques, les inflammations, les maladies de la peau, ont été très-bien observées par ce grand homme ; mais les Grecs furent exempts de la variole, de la varicelle, de la syphylise et des fièvres muqueuses qui dépendent peut-être des eaux dont nous faisons usage dans nos climats.

Mais le voisinage de l'Afrique exposa souvent les Grecs à la peste ; à plusieurs reprises elle fit des ravages effrayans dans Athènes et d'autres villes. La lèpre fut encore une de leurs maladies ; les Grecs étant voisins de l'Asie mineure, où elle était fréquente, ils en étaient souvent attaqués.

Les divers peuples de la terre se sont communiqués leurs maladies avec leurs productions, et le commerce a fait partager aux régions du nord les infirmités et les maux du midi ; c'est par cette communication que nous sont venues la syphylise et la variole, qui produisent d'autres maladies ; les scrophules, les dartres, les caries des os, des ophtalmies opiniâtres, des ulcères, des douleurs arthritiques, le rachitisme, ne sont que trop souvent des suites de la première ; l'éraïllement, des inflammations chroniques des paupières, des taies, la faiblesse de la vue, la cécité, succèdent quelquefois à la seconde.

Les maladies nerveuses furent moins fréquentes chez les anciens que chez nous ; leur vie était exercée, et, malgré ce qu'on a dit de la doctrine d'Epicure, le plaisir n'était point réduit en art comme de nos jours ; le luxe n'avait point encore fait de grands progrès, et on était moins sédentaire : aussi les mêmes maux eurent moins de variétés que chez les modernes.

Les hommes s'étioloient par le manque

d'exercice, comme les plantes par le défaut de lumière ; la plupart des ouvriers qui travaillent assis sont sujets à des affections dont les autres artisans ne sont point atteints. Les arts mécaniques étaient peu avancés chez les Grecs , parce que leur perfection suppose les progrès du luxe ; les habits , propres au climat , et d'une forme ample et aisée , laissaient aux membres la faculté de faire tous leurs mouvemens , et n'entravaient ni la circulation , ni l'action des organes. L'habitude où nous sommes de lier nos bras , de porter des haut de chausses et des pantalons serrés , l'usage de la cravate , qui produit souvent une congestion momentanée de sang dans la face et au cerveau , le choix des chaussures étroites , qui produisent la difformité des pieds et les cors , les habits qui serrent les épaules et la ceinture , agissent sur la santé , et lui portent , avec le temps , des atteintes.

Les corsets dont se servent nos femmes , pour donner de l'élégance à leur taille , compriment l'estomac et troublent

la digestion : sous ce rapport, les anciens étaient plus sages que nous ; leurs habits étaient beaux, longs et bien drapés ; ils offraient de la richesse, de la grace, de la gravité. Les sculpteurs et les peintres ont parfaitement bien senti la supériorité des costumes anciens sur les modernes, et en ont tiré un grand parti dans leurs ouvrages. L'habit de guerre des anciens n'était pas aussi avantageux à la santé que leur habit civil, cependant il ne serrait point le corps : il laissait les bras, les jambes et le cou à découvert ; les armes pesantes que les militaires étaient obligés de porter leur exerçaient continuellement le corps.

Néanmoins le casque, qui est peut-être la plus ancienne des coëffures militaires, dût contribuer à la chute des cheveux ; outre sa pesanteur, il manque d'élasticité, et comprime le crâne. Les soldats Grecs et Romains ne portaient point de sacs comme les nôtres.

Les armes des anciens étant très-différentes de celles des modernes, leurs blessures présentaient d'autres caractères que les leurs. L'usage des balles,

des boulets, de la mitraille, fait des plaies fort différentes de celles faites avec des épées, des lances et des sabres. Les militaires anciens portèrent sur leur corps plus de cicatrices que les nôtres, mais ils furent moins souvent estropiés; les amputations furent peu fréquentes chez eux, et on y vit peu d'hommes mutilés.

Les hôpitaux sont des établissemens modernes dont les anciens purent se passer; l'esclavage établi parmi eux les forçait de nourrir ceux de leurs serviteurs que des maladies, des infirmités et la vieillesse condamnaient à l'inaction. Si des citoyens tombaient dans l'indigence, ou par inconduite, ou par des malheurs, ou par des proscriptions, ils trouvaient leur subsistance dans les distributions de bled qui se faisaient publiquement, sur-tout à Rome.

Le manque de maisons de charité, le petit nombre des amputations à faire, la construction imparfaite des instrumens, furent les causes qui arrêtaient les progrès de la chirurgie chez les an-

ciens. Les Arabes qui vinrent ensuite , parurent guérir les maladies par des moyens plus cruels qu'elles ; mais la navigation perfectionnée , et embrassant toute l'étendue des mers , est devenue une source de maladies pour les modernes : témoin le scorbut , qui résulte de l'usage des viandes salées , d'eaux corrompues , et d'un séjour trop prolongé de l'homme sur un élément qui n'est pas fait pour lui.

Soit que cela tienne au climat ou à des causes qui n'existent plus , la maladie pédiculaire faisait des ravages beaucoup plus effrayans autrefois qu'aujourd'hui ; l'histoire romaine nous en a laissé une peinture affreuse dans la personne de Sylla : elle devenait souvent mortelle , sur-tout dans les prisons.

Si les anciens avaient moins de maladies que nous , ils avaient aussi moins de moyens pour les guérir ; leur pharmacie était très - imparfaite , et leurs opérations encore plus. On ne doit pas juger de l'état de leur médecine d'après celle d'Hypocrate ; sa doctrine n'était

pas connue de tous les peuples de la Grèce et de l'Italie : elle fut même négligée pendant long-temps.

La plupart des médecins anciens suivaient des théories vicieuses et ridicules ; la physiologie , qu'ils ne connaissaient pas , ne pouvait leur servir de guide ; ils basaient leurs observations sur des conjectures et des causes chimériques.

Ce n'est point aux plus grands génies que le perfectionnement des sciences est réservé : paraissant à de grandes distances , l'édifice de leur expérience et de leurs travaux a le temps de s'écrouler avant que ceux qui les suivent puissent y mettre la dernière main. C'est ainsi que les meilleures découvertes ont été oubliées , et que les dernières générations n'ont pu jouir des avantages de celles qui les avaient devancées. Il faut que les lumières deviennent générales , que les hommes instruits dans une science soient en grand nombre , que les moyens de l'enseignement soient devenus faciles , commodes et multipliés , pour qu'elle



puisse être embrassée dans toute son étendue , et cultivée dans toutes ses branches.

Il n'en fut pas ainsi dans l'antiquité : les écoles anciennes n'eurent ni les vues , ni les ressources , ni la célébrité des écoles modernes ; l'art de guérir ne présenta point un ensemble de connaissances assez distinctes des autres pour être cultivé avec succès ; d'ailleurs , les anciens connaissaient peu les sciences naturelles , dont la médecine reçoit les plus grands secours. Ils s'occupaient peu de botanique , et chez eux l'hygiène fut réduite à la seule connaissance du régime. Ainsi l'art de guérir , qui occupe maintenant la plus grande partie du domaine des sciences , ne fut composé que des descriptions pathologiques de quelques praticiens.

Ce fut la chaleur du climat et l'habitude de ne point porter de chemises qui donnèrent aux anciens le goût des bains , dont ils faisaient un usage beaucoup plus fréquent que les modernes. L'huile dont ils se frottaient le corps lui donnait de la souplesse , de l'agilité ,

mais elle nuisait à la transpiration insensible , en bouchant les pores de la peau ; ils marchaient les pieds et les jambes nus : cette habitude ne nuisait point à leur santé. Quelles que soient les variations de l'atmosphère , nos membres s'y accoutument ; cependant les pieds furent fréquemment incommodés par l'humidité et par le froid. Le sang que ces parties reçoivent a peu de chaleur , parce qu'il est éloigné du centre de la circulation ; et nous , malgré l'usage de nos chaussures , nous ne sommes pas à l'abri de ses atteintes. La différence des climats ne se fait pas sentir aussi vivement qu'on le pense : on est plus sensible au froid quand on y est rarement exposé.

Les Grecs furent trop polis pour mépriser les médecins ; ils occupèrent toujours un rang distingué parmi eux. Il n'en fut pas ainsi des Romains : ils abandonnèrent aux esclaves le soin de leur santé ; ils n'accordèrent de prérogatives aux hommes de l'art qu'aux époques où ils furent civilisés.

C'est dans les temps modernes qu'on

a pu observer combien le moral exerce d'influence sur le physique, et c'est particulièrement chez les habitans des grandes villes qu'on a fait ces observations avec fruit. Ces vastes enceintes, ces immenses amas de maisons, ces édifices qui s'élèvent jusqu'aux nuages, ces nombreuses réunions d'hommes, ces vastes magasins qui renferment des substances nuisibles et d'autres salutaires, ces monceaux de boues et d'ordures qui encombrent les rues, changent le climat et altèrent le sol.

Le séjour des grandes cités est contraire à la destination naturelle de l'homme. L'air, l'eau, la température, les alimens même, tout y est altéré. Comme les vents ne peuvent y avoir un libre cours, l'air n'y est point assez souvent renouvelé; l'eau s'y charge d'une foule de substances mal saines, et la cupidité y falsifie, y gâte les boissons. Les influences du climat se font beaucoup moins sentir dans les grandes villes que dans les campagnes, d'abord parce qu'elles font venir leurs alimens de pays éloignés. Comme les

étrangers s'y établissent en foule, leurs premiers habitans ne peuvent conserver dans leur physique les caractères qui les distinguaient des autres peuples. Les Parisiens, par exemple, ne ressemblent en rien pour la figure et l'habitude du corps, aux habitans des villages voisins de la capitale, au lieu que les paysans des environs de Rouen ont les plus grands rapports avec les citoyens de cette ville.

Si la fondation des grandes villes est ordinairement nuisible à ceux qui les habitent, elle peut aussi corriger les effets insalubres d'un sol marécageux. Les aqueducs, les canaux pratiqués sous terre, la pente des rues, le terrain affermi par le passage d'une multitude de voitures, la construction des fontaines, la plantation des arbres sur les boulevards, les places publiques et les jardins, corrigent les émanations délétères d'un sol mal sain.

Il est des maladies propres aux habitans des grandes villes, à cause du genre des travaux auxquels ils se livrent : les ouvriers qui travaillent dans

les manufactures d'eau-forte , de vitriol , de mercure ; ceux qui composent les poisons ; les verriers , les anatomistes , qui sont habituellement dans des cabinets de dissection ; les chimistes , qui sont sans cesse dans leurs laboratoires ; les chirurgiens , qui fréquentent les hôpitaux , sont exposés à des affections qui dépendent de leur état.

Une vie molle et sédentaire , l'abus des plaisirs , exercent encore plus leur influence sur les femmes que sur les hommes. Les fleurs blanches , les maladies de nerfs , les pertes , les fausses couches sont souvent les suites du régime qu'elles suivent.

Il est difficile de calculer les effets qu'a produit dans nos habitudes l'usage du sucre et des boissons stimulantes tirées des climats chauds : quelquefois utiles , quelquefois nuisibles , leurs bons ou mauvais effets dépendent toujours des tempéramens ou des quantités dont on use : il en est de même des épices.

Quatre choses influent particulière-

ment sur la santé, les mœurs, le régime, les habitudes, le genre de vie : ils sont simples dans les campagnes ; les villageois n'ont qu'une passion dominante, l'intérêt : c'est à lui que se rapportent toutes leurs actions, tous leurs désirs, tous leurs travaux. Si on excepte ceux du vin et du travail, ils sont exempts de tous les excès. Dans les pays où ils jouissent de quelque aisance, ils font usage d'une nourriture succulente et saine : aussi la plupart sont robustes et bien portans : cependant ils ne meurent pas plus vieux que les citadins, et s'ils sont moins souvent malades, cela dépend de leur manque de sensibilité : leur imagination ne grossit point les maux qu'ils éprouvent, et ne leur en crée point de chimériques : moins on a d'émotions, plus on est à l'abri de celles qui sont pénibles. Mais les villageois négligent les mesures de propreté ; ayant l'usage de laisser pourrir leur fumier dans des fosses voisines de leurs maisons, ils sont exposés aux exhalaisons malfaisantes qui en émanent : cependant la

menstruation des paysannes est plus régulière que celle des bourgeoises, et leurs accouchemens plus faciles. Elles doivent ces deux avantages à l'usage modéré du plaisir, et aux travaux auxquels elles se livrent. Les paysannes nourrissent ordinairement leurs enfans, et font des exercices pénibles : elles se portent bien cependant : voici une preuve de l'influence des habitudes. Si les dames des grandes villes ne peuvent allaiter leurs enfans, ce n'est point parce qu'elles manquent de forces, mais parce qu'elles ne savent pas suivre le régime propre à conserver leur santé. Avec une nourriture simple, des exercices modérés ; avec le soin de s'abstenir des plaisirs du spectacle, de la musique, de la lecture des romans, de la fréquence du coït, de l'usage d'alimens trop recherchés et trop délicats, elles jouiraient d'une bonne santé et pourraient s'acquitter de leurs devoirs de mère.

L'état pathologique de l'homme varie non-seulement selon les périodes de sa perfectibilité, mais encore selon les con-

trées qu'il habite. Dans les pays chauds, où les fruits sont en grande abondance, leur usage produit des maladies dangereuses pour les indigènes, et fatales aux étrangers. Les Egyptiens sont sujets à des ophtalmies opiniâtres, les nègres sont exposés à une maladie affreuse; il se forme dans les muscles de leurs jambes une multitude de vers qui les rongent. On attribue ce mal horrible au genre de nourriture dont ils font usage.

La peste fait particulièrement ses ravages dans le midi : une grande chaleur contribue beaucoup au développement de ses germes meurtriers, ou dispose le corps humain à en recevoir la funeste influence.

La lèpre est presque entièrement inconnue dans les pays froids, tandis qu'elle n'est pas rare dans le midi. La plique paraît originaire de Pologne, puisqu'elle porte le nom de ce pays : elle résulte sur-tout de l'usage où sont les serfs polonais de porter des bonnets de laine, qu'ils ne quittent presque jamais.

Le goëtre est si commun dans le Ty-



rol, qu'il passe pour une beauté : on exclut du nombre des jolies femmes celles qui n'en ont point.

La fièvre jaune est fréquente aux colonies, et on l'observe très-rarement en Europe. Il est beaucoup d'autres maladies qui sont propres au sol, aux productions, à la température de chaque pays : on peut voir par-là combien doit varier l'exercice de la médecine. Les habitans du nord jouissent d'une meilleure santé que ceux du midi ; ils sont plus robustes, et vivent plus longtemps. Le froid modéré exerce une action tonique sur le corps humain, il lui donne de la force et de la vigueur ; il n'est débilitant que quand il est excessif : mais dans les hivers même les plus rigoureux, il est facilement contrebalancé par une nourriture abondante et par l'usage des liqueurs fortes.

D'un autre côté, les grandes gelées ont la propriété de détruire les miasmes, les vapeurs, les exhalaisons qui s'élèvent des vallées et des marais ; elles arrêtent les épidémies, et si elles produisent quelques affections, elles sont

toujours légères : enfin le froid , en diminuant le calibre des vaisseaux , rend la circulation plus active , excite au travail , donne de l'appétit et le goût de tous les genres d'exercices.

Le climat agit moins sur l'économie animale , par son influence immédiate , que par le genre de vie qu'il nécessite , et les habitudes qu'il donne. La propreté , qui est indispensable dans quelques pays , à cause de l'humidité qui y règne , garantit de plusieurs maladies , sur-tout de celles de la peau : comme elle s'étend jusqu'aux habits , aux vases , aux meubles , elle devient une véritable mesure hygiénique.

Le bétel , dont on fait un usage général dans les Indes , a la propriété de donner du ton aux organes affaiblis par des chaleurs excessives , et contrebalance une transpiration trop abondante. L'opium , dont les Turcs et les Persans prennent des doses très-fortes , produit à-peu-près le même effet. Le but que se proposent les habitans des pays chauds dans leurs mesures hygiéniques , est de porter la chaleur de la

circonférence au centre du corps, parce qu'alors la transpiration est beaucoup moins active; toutes les parties du corps, au lieu de languir, se trouvent excitées, les propriétés vitales éprouvent une légère exaltation, les fonctions, soit digestives, soit circulatoires, sont activées, et l'énergie de tout l'organisme se trouve au-dessus de son type naturel.

Comme la nature place toujours le bien auprès du mal, elle a fait naître dans les contrées de la zone torride toutes les denrées dont on extrait les boissons stimulantes : elles y servent à-la-fois d'aliment et de remède. Les épices ont le même résultat. Dès-lors si elles sont toujours utiles dans le midi, elles doivent être souvent nuisibles dans le nord. Le régime doit y tendre à rappeler la chaleur du centre à la superficie, parce que la transpiration n'y est point assez considérable : aussi l'exhalation se fait particulièrement par la salivation et les urines.

Les boissons stimulantes, telles que le café, le punch, peuvent avoir de

bons effets chez les peuples du nord qui habitent un sol marécageux et humide , comme les Belges et les Hollandais , parce qu'ils sont généralement lymphatiques. La viande n'est point une bonne nourriture dans tous les pays où elle peut se putréfier promptement ; aussi le régime végétal y a été recommandé dès l'antiquité la plus reculée. Sous un égal volume , les végétaux du midi renferment plus de substance nutritive que ceux du nord : c'est pour cette raison que les Américains , les Nègres , les Indiens en font leur nourriture habituelle.

Le nombre des maux auxquels l'homme est sujet est en proportion exacte avec les progrès de son intelligence ; le premier usage qu'il fait des lumières de sa raison consiste à multiplier ses habitudes et ses commodités : mais comme il ne doit le complément de son industrie qu'aux rapports fréquens qu'il a avec ses semblables , il est d'autant plus sujet aux maladies que sa vie sociale est plus compliquée , parce que les hommes

entre eux se communiquent leurs maux comme leurs idées.

On peut conclure de là que c'est dans l'état de civilisation que la pathologie de l'homme est la plus étendue, puisque ses relations sociales sont très-fréquentes et très-nombreuses alors.

Les maladies qui résultent des passions sont nombreuses ; elles embrassent presque toute la série de celles que nous connaissons. Le chagrin, par exemple, peut produire chez les hommes l'épilepsie, la manie, des fièvres lentes, l'hypocondrie, des squirres, des mauvaises digestions, des maux de poitrine, la jaunisse, le scorbut ; en affaiblissant le corps, il dispose à beaucoup d'autres maladies, telles que les fièvres putrides et malignes. Chez les femmes, le chagrin produit la suppression des règles et tous les maux qui en sont la suite, tels que la phthisie pulmonaire, la chlorose, l'hystérie, la folie, le cancer, le vomissement, des douleurs, des fièvres lentes, des syncopes : on sait combien sont nombreuses, dans les sociétés civilisées, les passions qui produisent le

chagrin. Si c'est dans l'état d'une société perfectionnée que l'homme est le plus souvent malade, c'est aussi dans cette situation qu'il possède le plus de moyens pour se guérir : aussi les modernes ont peu de chose à désirer à cet égard. La chirurgie, la pharmacie, la médecine, sont si avancées maintenant, qu'il ne manque plus aux médecins instruits qu'à propager dans les campagnes et les villages leurs savans procédés ; quand l'art de guérir aura atteint ce but, il sera un bien commun à toutes les classes de la société, et répandra partout ses bienfaits.

La découverte du mercure pour guérir les maladies vénériennes, celle de la vaccine, l'opération de la taille, celle de la cataracte, prouvent assez jusqu'où peut aller l'habileté humaine.

En résumant ce chapitre, on verra que l'homme de la nature a très-peu de maladies : le sauvage en a un peu plus ; l'homme barbare a quelques affections que le premier ne connaît pas. L'homme voisin de la civilisation suit un bon régime, et son état pathologique n'est

pas très-compiqué ; enfin c'est dans l'état de civilisation que la santé de l'homme est la plus chancelante.

L'état de dépravation comporte des maladies qui lui sont propres ; elles résultent ordinairement de la misère , et comme celles qui tiennent à d'autres causes ne peuvent être bien traitées , elles deviennent souvent mortelles. La médecine est peu avancée chez les orientaux ; leur police , qui manque de lumières , néglige les moyens capables d'entretenir la salubrité publique , et laisse aux maladies le temps de faire des progrès rapides.

Les gouvernemens exercent aussi leur influence sur la santé des peuples. Dans les républiques , le genre de vie est simple et frugal ; on évite tous les genres d'excès ; les femmes y sont continuellement occupées de leurs enfans et de leur ménage , et les hommes ne songent qu'à remplir les devoirs de citoyen ; le plaisir n'y est point un objet d'importance ; le bien public tient lieu de tout. La bonté de ce régime exerce une heureuse influence sur la santé ; le

corps devient sain et fort ; les maladies qui résultent de l'épuisement y sont inconnues , et les affections nerveuses qui tiennent le plus souvent à l'abus des jouissances n'y exercent point leurs ravages : un sang pur est transmis d'une génération à l'autre , et les maux héréditaires sont moins graves qu'ailleurs. Il suffirait à un observateur de parcourir les Etats - Unis , pour s'assurer que les peuples naissans qui les habitent ont une santé généralement plus robuste que les autres peuples ; d'ailleurs les citoyens étant presque tous agriculteurs doivent avoir des mœurs fort simples , et jouir d'une bonne santé.

Une nation ne peut avoir qu'une somme de richesses ; et quand elles sont entre les mains d'un petit nombre , l'extrême opulence est chez les grands et la misère chez le peuple. Les premiers contractent promptement les maladies qui résultent du luxe , de la mollesse , de l'excès de tous les plaisirs. La multiplicité et l'inconstance des goûts émoussent toutes les facultés et fatiguent le corps : il devient irritable et délicat ;



une cuisine trop savante , loin de le remettre dans son type naturel , l'use et l'affaiblit. Bientôt les riches ne peuvent plus faire usage de leurs jambes pour marcher, de leurs mains pour se servir; ils ont besoin des secours étrangers pour faire les actions les plus communes et les plus simples ; ce sont de véritables machines qui ne se meuvent que par des ressorts étrangers ; des carrosses les portent, des valets les habillent ; descendre un escalier est pour eux une course pénible : ce sont des hommes enfans avant d'être vieux. L'obésité les accable, la goutte les tourmente, et s'ils étaient dépourvus des secours qu'on accorde plutôt à leurs fortunes qu'à leurs personnes, ils seraient cent fois plus misérables que les malheureux qui tendent la main pour leur demander l'aumône.

La pauvreté de la multitude qui est auprès d'eux forme un contraste affligeant avec leur opulence. La malpropreté défigure les traits de l'indigent ; sa figure se couvre de fange, et son corps de vermine ; sa peau se dessèche,

se durcit et se ride; son toucher s'émousse et devient grossier; le sentiment de la misère dégrade ses facultés; sa raison s'abrutit; la considération de son néant le rend apathique et insensible; le besoin le plus pressant est l'unique mobile de ses actions. L'indigent est trop exposé au froid pendant l'hiver, et les mauvais alimens dont il se nourrit l'affaiblissent. Les enfans des pauvres sont plus sujets aux scrophules que les autres, parce que l'état de leur peau produit fréquemment des dérangemens dans la transpiration insensible; d'ailleurs leur sang est souvent appauvri par les alimens dont ils font usage, et le manque de soin est une seconde cause qui se réunit à la première pour altérer leur santé. La misère change le visage et toute l'habitude du corps; les membres ne se déforment point, mais ils prennent des positions vicieuses; tous les mouvemens de l'indigent sont lents et paraissent pénibles: il semble que la pauvreté soit un fardeau qu'il ne puisse porter. L'affaiblissement de l'ame et du corps ne sont pas les seuls maux qui

attaquent le pauvre ; il est souvent exposé aux maladies de la peau , aux ulcères , au scorbut.

On peut voir , par ces exemples , l'influence que les gouvernemens monarchiques , où les richesses sont réparties avec trop d'inégalité , exercent sur l'état pathologique des peuples qui y sont soumis. Chez les peuples dont la guerre est l'occupation principale , l'état pathologique présente d'autres caractères ; on y voit beaucoup d'hommes mutilés ou estropiés ; les rhumatismes , les névralgies contractés au bivouac y sont fréquens ; les soldats se communiquent facilement la gale. Les épidémies , les fièvres qui passent souvent des hôpitaux dans les camps , détruisent un grand nombre de militaires. Le manque de mesures de propreté , les émanations mal saines , inséparables d'une multitude d'hommes réunis dans les casernes , les mauvais alimens dont ils font souvent usage , les courbatures , les fatigues qui résultent des marches forcées et de la pesanteur de leur armement , sont autant de causes qui

complication l'état pathologique des nations dont une moitié est composée de militaires. La maladie vénérienne , si ordinaire et si commune dans le métier des armes , devient une autre cause de destruction ; les maux nombreux qui en résultent prennent toutes sortes de formes , et mettent en défaut l'habileté la plus consommée. L'abus des esprits ardens , dont les militaires font un usage excessif , devient une autre source de mal ; il produit des inflammations , qui ont une terminaison funeste.

Les mesures d'une hygiène éclairée obviennent à la plupart de ces maux , si elles pouvaient être employées pour des hommes qui n'ont que la plaine pour tout asile , pour tout régime que les besoins les plus pressans , et pour abri que l'air , ou des tentes. D'ailleurs la licence et tous les désordres qui l'accompagnent sont inséparables de la vie militaire , et les maladies qui en sont la suite détruisent presque autant d'hommes que l'ennemi.

Dans les gouvernemens despotiques , quelques affections ont d'autres causes.

Les maladies de la peau, si fréquentes chez les Orientaux soumis au despotisme, dépendent autant de la malpropreté qui règne chez eux, que de l'influence du climat. La pauvreté, qui résulte du manque d'industrie, l'ignorance grossière qui en est la suite, deviennent la source d'autres maux ; l'usage d'alimens mal sains, l'impossibilité de se procurer les remèdes nécessaires pour se guérir, l'absence de toute espèce de secours, en sont ordinairement les résultats.

L'habitude où sont les Orientaux de renfermer leurs femmes est la source de maladies d'un autre genre ; le peu d'exercice qu'elles prennent, l'impuissance où elles sont de satisfaire des besoins trop impérieux pour être commandés par la pudeur, leurs jalousies, les conduisent à la mélancolie ou à des maladies nerveuses qui sont incurables. Mais les hommes ayant la facilité de satisfaire les désirs que la variété fait naître, s'épuisent bientôt et se préparent une vieillesse prématurée.

D'un autre côté, la chirurgie étant

encore peu avancée dans ces pays, les opérations y sont mal faites, et laissent sans guérison les maux qui les exigent. Mais si les Orientaux peuvent être dédommagés de tous les maux auxquels les vices de leurs institutions les exposent, c'est par leur sobriété, la légèreté, l'aisance de leurs habits, l'usage des plantes salutaires qui croissent sur leur sol, et par leur indifférence sur leur sort présent et futur.

FIN.

---

# TABLE

## DES MATIÈRES

Contenues dans cet Ouvrage.

~~~~~

### PREMIER VOLUME.

|                                                                                       |               |
|---------------------------------------------------------------------------------------|---------------|
| <b>AVERTISSEMENT.</b>                                                                 | <b>Page v</b> |
| <b>DISCOURS PRÉLIMINAIRE.</b>                                                         | <b>1</b>      |
| <b>CHAPITRE I<sup>er</sup>. <i>De l'Homme, considéré dans son état primitif.</i></b>  | <b>33</b>     |
| <b>CHAP. II. <i>De l'Homme, considéré dans l'état sauvage.</i></b>                    | <b>73</b>     |
| <b>CHAP. III. <i>De l'Homme, considéré dans l'état de barbarie.</i></b>               | <b>103</b>    |
| <b>CHAP. IV. <i>De l'Homme, considéré dans un état voisin de la civilisation.</i></b> | <b>171</b>    |
| <b>CHAP. V. <i>De l'Homme, considéré dans l'état de civilisation.</i></b>             | <b>241</b>    |

### SECOND VOLUME.

|                                                                            |  |
|----------------------------------------------------------------------------|--|
| <b>CHAP. VI. <i>De l'Homme, considéré dans un état de dépravation.</i></b> |  |
|----------------------------------------------------------------------------|--|

CHAP. VII. *Des grands Hommes.* 37

CHAP. VIII. *Des Sensations ; il existe plusieurs espèces d'idées : leur différence dépend de la structure de chacun de nos sens ; de la génération des actes de l'entendement.* 62

CHAP. IX. *Des Penchans.* 103

CHAP. X. *Des Passions.* 136

CHAP. XI. *Les Passions émanent de l'organisme.* 178

CHAP. XII. *Des Préjugés,* 214

CHAP. XIII. *Principes d'éducation,* 245

CHAP. XIV. *De l'état pathologique de l'Homme,* 279

**FIN DE LA TABLE,**



